N° 255 — Tome LXXI 1er Février 1908

# MERCVRE

DE

# FRANCE

*Dix-neuvième Année*

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois**




HENRI ALBERT, ARNOLD BENNETT, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD,
THOMAS BRAUN, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO,
HENRY-D. DAVRAY, LUCILE DUBOIS, LOUIS DUMUR, EDOUARD GOJON,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
LOUIS LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, H. MESSET,
ALBERT MOCKEL, MICHEL MUTERMILCH, PÉLADAN,
GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, C.-M. SAVARIT, JOSÉ THÉRY.

*PRIX DU NUMÉRO*

**France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

# SOMMAIRE

N° 255 — 1er FÉVRIER 1908



## *REVUE DE LA QUINZAINE*





**LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS**

**Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.**

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

# NIETZSCHE ET LA « CULTURE »

—

Voilà un mot qui, depuis dix ans, a fait en France une grande fortune. On ne parle plus que de « culture ». Comme tant d'autres termes à la mode, exportés jadis de France, il nous revient de l'étranger, après un stage pendant lequel il s'est gonflé d'une signification nouvelle, que nos dictionnaires n'ont pas encore retenue, mais qui constitue son attrait actuel et lui confère sa valeur de néologisme intéressant. Celui-ci est de retour d'Allemagne. C'est Kant, croyons-nous, qui le premier l'a sorti de la langue courante, où il était employé, comme en français, dans le sens propre de « travail de la terre » et figuré de « travail de l'esprit », et lui a donné celui de « civilisation » (1); Gœthe et Schopenhauer l'ont repris; il a enfin passé à Nietzsche, qui l'a singulièrement enrichi, et où certains de nos écrivains, apercevant le parti qu'ils pouvaient en tirer, ont été le cueillir.

Ajoutons qu'ils ne l'ont pas modifié. Ils se sont empressés d'adopter la « culture » nietzschéenne et, délicieusement chatouillés, en leur qualité de représentants attitrés de cette culture, des éloges décernés par le philosophe allemand à tout ce qu'ils aiment, la vieille France, la latinité, la Méditerranée, l'autorité, l'ordre, ils ont utilisé au mieux de leur propagande la conception flatteuse qui leur arrivait d'Outre-Rhin.

(1) « Wir sind im hohen Grade durch Kunst und Wissenschaft cultiviert, wir sind civilisiert bis zum überlæstigen zu allerlei gesellschaftlicher Artigkeit und Anstændigkeit. Aber uns schon für moralisiert zu halten, daran fehlt viel. » Kant, *Werke*, IV, 304.

C'est donc dans Nietzsche qu'il faut l'étudier. Aussi, à l'occasion de la publication en français du volume où Nietzsche s'est peut-être exprimé le plus explicitement à ce sujet (1), ces quelques considérations, qui, tout en dégageant le point de vue auquel s'est plus ou moins consciemment placé Nietzsche, voudraient soumettre à une critique rapide, mais précise, sa théorie de la culture, ne sembleront pas inopportunes, ou, pour emprunter au titre même du volume, inactuelles.

§

L'Allemand n'est pas un être d'instinct; c'est un élève studieux. Il n'a pas créé la civilisation moderne, et ne l'a, par conséquent, pas vécue. Il l'a reçue toute faite, à mesure qu'elle se formait de l'autre côté des Vosges et de l'autre côté des Alpes; il s'y est adapté péniblement, toujours un siècle ou deux en retard, et ce n'est que tout récemment, par un effort d'application prodigieux, qu'il a réussi non à prendre les devants, mais à joindre le rang, où il marque le pas avec un orgueil enfantin et une visible gaucherie. « Nous autres, dit Gœthe dans une phrase des conversations avec Eckermann citée par Nietzsche, nous autres Allemands, nous sommes d'hier; il est vrai que, depuis un siècle, nous avons cultivé solidement notre esprit (*ganz tüchtig kultiviert*), mais il se peut bien qu'il se passe encore quelques siècles avant que nos compatriotes se pénètrent d'assez d'esprit et de culture supérieure (*Geist und hœhere Kultur*) pour que l'on puisse dire d'eux qu'il y a très longtemps qu'ils ont été des barbares (*dass sie Barbaren gewesen*) (2). »

On comprend, dès lors, que l'Allemand éprouve vis-à-vis du phénomène de la civilisation, dont il fait partie, mais qui lui reste en quelque sorte étranger, un sentiment complexe et quelque peu gêné. Aussi, pour voir clair en lui-même, a-t-il été amené à dissocier les diverses notions contenues dans le mot de civilisation et qui pour lui correspondaient réellement à des choses différentes. C'est ainsi que, laissant au

(1) Frédéric Nietzsche : *Considérations inactuelles* (*David Strauss, sectateur et écrivain; De l'utilité et des inconvénients des études historiques pour la vie*), trad. par Henri Albert, « Mercure de France ».

(2) *Considérations inactuelles, David Strauss*, § 1.— Nos citations sont généralement faites d'après l'excellente traduction française de M. Henri Albert. Les références sont indiquées par le chiffre des paragraphes et non celui de la page, de façon qu'on puisse également se reporter aux éditions allemandes.

mot *die Civilisation* son sens général, celui même qu'il a en français, il en a distingué *die Gesittung*, ou affinement des mœurs, et surtout *die Bildung* et *die Kultur* (1).

La *Bildung* (formation) est l'ensemble des moyens dont dispose à un certain moment l'humanité pour vivre au mieux ; c'est notamment la maîtrise des sciences ; c'est tout ce qui sert aux individus et aux collectivités à établir leur prépondérance sur ceux qui ne détiennent la *Bildung* qu'à un moindre degré. Un homme *gebildet* est un homme qui a fait ses études et qui occupe dans la société une position matérielle ou morale en rapport avec cette éducation ; un pays *gebildet* est un pays où l'instruction est largement répandue et qui sait s'organiser de façon à mettre intelligemment en valeur les ressources de son sol et l'activité de ses habitants. L'Allemagne est un pays de haute *Bildung*.

Mais si les Allemands ont une *Bildung*, Nietzsche leur dénie une *Kultur* (2). A la différence de la *Bildung*, la « culture » est l'ensemble des qualités qui distinguent une race et lui confèrent son caractère ; c'est, avant tout, dit Nietzsche, « l'unité de style artistique dans toutes les manifestations vitales d'un peuple (3) » ; c'est le goût, la couleur, la forme, le tour donné aux choses et aux événements ; c'est la façon de considérer la vie, de lui mouler une apparence et de la vivre.

*Kultur* et *Bildung* peuvent ne pas coexister, mais toute vraie civilisation comporte une *Kultur* parallèlement à une *Bildung*. Nietzsche ne spécifie pas, il est vrai, que la culture puisse exister sans la *Bildung*, mais il n'a pas de phrases assez fortes pour affirmer que la *Bildung* peut se développer sans

(1) On n'est pas arrivé tout de suite aux précisions de Nietzsche ; on a beaucoup varié dans les définitions de ces termes. En voici deux exemples :

« Kultur heisst Uebung aller Kræfte auf den Zweck der vœlligen Freiheit, der vœlligen Unabhængigkeit von Allem, was nicht wir selbst, unser reines Selbst ist. » Fichte, *Werke*, VI, 86 ; 298.

« Die Civilisation ist die Vermenschlichung der Vœlker in ihren æussern Einrichtung und Gebræuchen und der darauf Bezug habenden innern Gesinnung. Die Kultur fügt jener æusseren Veredelung des gesellschaftlichen Zustandes noch den Betrieb der Wissenschaften und schœnen Künste hinzu ; aber noch hœher steht die Bildung. » W. v. Humboldt, *Kawisprache*, I, XXXVII.

*Civilisation* et *Kultur* ne remontent pas au delà du XVIIIe siècle ; *Bildung* est plus ancien.

(2) Les passages où Nietzsche refuse toute culture aux Allemands sont innombrables et on ne peut que renvoyer à son œuvre *passim*. On en trouvera cependant un particulièrement caractéristique dans *Considérations inactuelles*, *Etudes historiques*, § 10.

(3) *Considérations inactuelles*, *David Strauss*, § 1.

produire une culture. « Savoir beaucoup de choses et en avoir appris beaucoup, ce n'est ni un moyen nécessaire pour parvenir à la culture, ni une marque de cette culture, et, au besoin, cette science s'accorde au mieux avec le contraire de la culture, avec la barbarie, c'est-à-dire le manque de style ou le pêle-mêle chaotique de tous les styles (1). » L'exemple des Allemands, selon Nietzsche, est là pour le prouver : « C'est précisément dans ce pêle-mêle chaotique de tous les styles que vit l'Allemand d'aujourd'hui. Comment se peut-il qu'il ne s'en aperçoive pas, malgré son savoir profond, comment fait-il pour se réjouir encore, de tout cœur, de sa « *Bildung* » actuelle ? Tout devrait pourtant l'instruire ; chaque regard jeté sur ses vêtements, son intérieur, sa maison, chaque promenade à travers les rues de ses villes, chaque visite dans ses magasins d'objets d'art et de mode ; dans ses relations sociales il devrait se rendre compte de l'origine de ses manières et de ses mouvements, avoir conscience des grotesques surcharges et des juxtapositions de tous les styles imaginables que l'on retrouve dans nos établissements d'art, parmi les joies que nous procurent nos concerts, nos théâtres et nos musées. L'Allemand amoncelle autour de lui les formes et les couleurs, les produits et les curiosités de tous les temps et de toutes les régions, et engendre ainsi le modernisme bariolé qui semble venir d'un champ de foire et qu'à leur tour ses savants définissent et analysent pour y voir « ce qu'il y a de moderne en soi » ; et il demeure lui-même assis au milieu de ce chaos de tous les styles (2). »

Telle est la différence entre la *Bildung* et la *Kultur*. En France et en Italie, où la marche de la civilisation a été plus longue, et où l'on a toujours eu le temps de se « cultiver » en même temps que l'on se « formait », l'idée même de cette distinction n'avait pu être conçue.

La culture, c'est le style, proclame donc Nietzsche à peu près dans le même esprit où Buffon s'était écrié : Le style, c'est l'homme. Or, le propre du style étant d'être imité par ceux qui n'en ont pas, les Allemands se sont tournés vers les peuples qui possèdent ou qui ont possédé une culture et la leur ont empruntée. Quels sont ces peuples à culture élevée qui se sont

(1) *Considérations inactuelles, David Strauss*, § 1.
(2) *Ib.*, *id.*

ainsi imposés aux Allemands? C'est la Grèce antique, c'est Rome impériale, c'est surtout la France, celle des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et celle d'aujourd'hui. « Jusqu'à présent, nous avons imité les Français en toutes choses, généralement avec beaucoup de maladresse... Pour tout ce qui est la forme, nous dépendons encore — et il faut que nous dépendions — de Paris (1). »

Est-ce une infériorité ? Oui, répond Nietzsche, qui, au rebours de Humboldt (2), place la *Kultur* bien au-dessus de la *Bildung*. Et il se lance à ce propos dans des considérations de la plus haute curiosité sur la guerre de 1870. Sans doute, la *Bildung* allemande s'est montrée à cette occasion supérieure à la *Bildung* française, mais cette *Bildung*, malgré ses succès, n'en est pas moins tout à fait négligeable. Ce qui a vaincu, c'est « le savoir plus étendu des officiers allemands, l'instruction plus grande des soldats allemands, la tactique militaire plus scientifique », c'est « la supériorité du commandement, l'unité de vues et l'obéissance de ceux qui étaient commandés, bref, *des éléments qui n'ont rien à voir avec la culture*(3) ... » Et ce qui prouve qu'en réalité l'Allemagne n'a pas été victorieuse, c'est que « la culture française continue à exister » et qu' « après comme avant la guerre, l'Allemagne continue à dépendre d'elle ». Pour un peu, en poussant le paradoxe plus loin, on en arriverait à regretter — ou à se féliciter — que la victoire de l'Allemagne n'ait pas été plus complète et qu'elle n'ait pas conquis entièrement la France, car alors sa défaite eût été d'autant plus certaine et la culture française aurait fini par l'absorber, comme autrefois la culture gallo-romaine mangea et digéra les Burgondes, les Goths et les Francs.

§

Sans nous attarder sur la question pour nous inexistante de la supériorité de la *Kultur* ou de la *Bildung* (4), et sans insis-

(1) *Considérations inactuelles, David Strauss*, § 1. — Cf. Jules de Gaultier : *Nietzsche et la Réforme philosophique*, le chapitre intitulé *Nietzsche et la Pensée française*, surtout les pp. 240-259.

(2) Voir note 1, p. 387. Il convient d'ailleurs d'observer que par *Bildung* Humboldt parait entendre surtout la culture morale, tandis que sa *Kultur* se rapporterait plutôt à la *Bildung* nietzschéenne.

(3) C'est nous qui soulignons. — *Considérations inactuelles, David Strauss*, § 1.

(4) Au mot *culture* (sens figuré), Littré dit : « Former » (l'allemand *bilden*), « développer ». Ce sera d'ailleurs notre conclusion que la *Bildung* et la *Kultur* sont exactement la même chose.

ter sur ce fait que partout où ces deux rivales se trouvent en présence, en Lorraine, en Belgique, au Luxembourg, en Suisse, la *Bildung* ne tient pas trop désavantageusement tête à la *Kultur*, examinons d'un peu plus près ce que représente pour Nietzsche et pour ceux qui ont utilisé ses conceptions l'idée de culture.

Si l'on admet avec Nietzsche que toute « vraie culture suppose en tous les cas l'unité de style » et que « même une culture mauvaise et de décadence » pour conserver le caractère d'une culture « ne puisse aller sans une fusion de la variété de toutes les formes dans l'harmonie d'un style unique (1) », il faut également admettre que ce style ne doit pas varier, que la culture, une fois acquise, doit nécessairement rester immobile. La variété, le changement, une modification tant soit peu grave romprait, en effet, l'unité, bouleverserait le style et disqualifierait la culture.

Et telle est bien l'idée de Nietzsche. Pour lui, la culture n'est complète que lorsqu'elle est arrivée à être si sûre d'elle-même, qu'elle a passé à l'état d'instinct. Cette fixation en instinct est la « conséquence d'une longue activité dans un même sens, pratiquée par une même espèce d'hommes ». C'est le summum de la culture. Elle est parfaite quand elle a abouti à l'automatisme : « Ce qui crée une morale, un code (2), dit-il, c'est l'instinct profond que l'automatisme seul rend possible la perfection dans la vie etle travail. » Et il se plaint amèrement que ce soit là ce qui manque le plus à la société moderne. Notre époque fuit l'automatisme. Son grand malheur est de préférer la recherche et la connaissance. « Par là nous sommes pratiquement le plus loin possible dans la perfection de l'être, de l'action et de la volonté : notre appétit, notre désir de la connaissance elle-même, — symboles d'une formidable décadence. » Et encore : « Ce qui est aujourd'hui le plus profondément corrodé, c'est l'instinct et la volonté de la *tradition :* toutes les institutions qui doivent leur origine à cet instinct sont contraires au goût de l'esprit moderne... Tout ce que l'on fait, en somme, tout ce que l'on pense poursuit le but d'arracher avec ses racines ce sens de la tradition. On considère la tradition comme une fatalité; on l'étudie on la re-

(1) *Considérations inactuelles, David Strauss*, § 2.
(2) C'est-à-dire une culture.

connaît (sous forme d' « hérédité »), — on n'en *veut* point. L'assimilation d'une volonté étendue sur de longs espaces de temps, le choix des conditions et des évaluations qui permettent que l'on puisse disposer de l'avenir, sur des siècles tout entiers, — cela précisément est, au plus haut degré, anti-moderne. De quoi il faut conclure que ce sont les principes *désorganisateurs* qui donnent son caractère à notre époque (1). »

Ces « principes désorganisateurs », il les dénonce partout où une modification dans les idées et les sentiments apparaît, partout où souffle un esprit nouveau, partout où une évolution se fait sentir. Aussitôt qu'une culture qu'il admire et qu'il aurait jugée digne de rester fixée pour toujours se transforme, se dissout ou est remplacée par une autre, il s'émeut, il s'irrite, il invective les hommes qui lui semblent avoir été les agents conscients ou inconscients de cette « désorganisation ». C'est ainsi qu'il met en cause Socrate et le platonisme, coupables d'avoir altéré la culture grecque, le christianisme, par lequel a sombré la culture romaine, les encyclopédistes, Rousseau et la Révolution, destructeurs de l'ancienne culture française, dont les débris cependant lui paraissent encore bons, puisqu'il ne cesse de les opposer à l'« inculture » allemande (2).

Ce qu'il réprouve, en somme, ce qui constitue l'objet de sa colère et de son mépris, c'est le mouvement lui-même. Et

(1) *La Volonté de puissance*, §§ 46 et 47. — Que l'automatisme soit bien le fond de la pensée de Nietzsche et, par conséquent, comme nous allons essayer de le montrer, la faiblesse de sa théorie de la culture, c'est ce qu'un homme aussi perspicace que M. Jules de Gaultier, bien que profondément nietzschéen, aperçoit parfaitement, lorsqu'il écrit : « On voit maintenant ce qui constitue, au regard de Nietzsche, l'utilité vitale d'une aristocratie. Cette élite réalise, dans tout groupe où elle existe, les deux conditions indispensables à la formation d'une réalité sociale : un commandement et une volonté fixe qui répète le commandement selon un rythme toujours semblable à lui-même. Dire qu'une élite aristocratique commande, c'est, lorsque l'on emploie ce terme au sens de Nietzsche, commettre un pléonasme : une aristocratie qui ne dispose plus de la force impérative cesse à ses yeux d'être une aristocratie. Mais ce groupe de maîtres va aussi commander d'une façon durable et continue dans une même direction, parce que les hommes qui le composent sont, ainsi qu'on l'a dit, l'expression d'une réussite physiologique. Ils sont quelque chose d'achevé et de fixé. Ils sont pleinement satisfaits d'eux-mêmes ; ils ont foi en leur propre excellence, ils ont dépassé la période des hésitations et des recherches. Persuadés qu'ils sont d'avoir réalisé le parfait, ils considèrent avec une méfiance hostile toute nouveauté. C'est grâce à ces qualités de méfiance d'autrui et de confiance en eux-mêmes qu'ils vont pétrir la matière humaine selon des formes fixes, la durcir, et, en lui retirant la souplesse de l'argile et la possibilité de varier, lui donner en échange une réalité définie. C'est par leur intention que ce qui n'était qu'un commencement ne va pas rester seulement un commencement, mais va, par l'audace d'un choix irrévocable, persister dans sa voie et renoncer au rêve infini des possibles pour décider du réel. » *Op. cit.*, pp. 146-147.

(2) Cf. *Par delà le bien et le mal*, §§ 252 et 253.

non seulement le mouvement libératif, celui qui, postérieur à une rupture d'équilibre, aboutit à une dissolution, mais aussi le mouvement constructif, celui qui tend à l'équilibre et qui précisément peut aboutir à une culture. Et c'est naturel, c'est forcé, car l'horreur du mouvement ne peut faire autrement que de se manifester partout où le mouvement existe, puisqu'il est impossible de discerner si ce mouvement recèle ou non un germe d'organisation, si les molécules en suspens tendent ou non à une cristallisation. Aussi Nietzsche déteste-t-il tous les peuples en mouvement, qui lui semblent « chaotiques ». « L'Allemand, dit-il, est à son aise parmi les voies furtives qui mènent au chaos, et, comme toute chose aime son symbole, l'Allemand aime les nuages et tout ce qui est indistinct, naissant, crépusculaire, humide et voilé. L'incertain, l'embryonnaire, ce qui est en voie de transformation, de croissance, lui donne l'impression de la « profondeur ». L'Allemand lui-même *n'est* pas, il *devient*, il « se développe ». C'est pourquoi le « développement » est la trouvaille propre de l'Allemand (1). » On ne peut être plus clair. Nietzsche abomine le « développement » ; il est l'ennemi de ce qui « deviendra », sans penser que pour *être* — à supposer que quelque chose *soit* jamais — il faut d'abord *devenir*.

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

Plus complet que Baudelaire, Nietzsche hait même celui qui les place.

De sorte que, s'il existait quelque part, actuellement, un mouvement civilisateur qui doive, dans l'avenir, aboutir à une culture, serait-ce même — tout est possible — à une culture beaucoup plus belle, nietzschéennement, beaucoup plus stylisée que les cultures grecque, romaine ou française, ce mouvement civilisateur, un Nietzsche ne pourrait que le mépriser, puisqu'il *n'est* pas encore, puisqu'il devient. Nietzsche aurait donc méprisé le mouvement grec antéhomérique, s'il en avait été le contemporain, il aurait méprisé la Rome italique et il aurait méprisé les siècles français antérieurs au XVIe et même le XVIe. S'il ne les méprise pas, c'est qu'il sait, *après coup*, qu'ils étaient un développement de culture et non pas un

(1) *Par delà le bien et le mal*, § 244.

véritable chaos. Et pourtant, *à ce moment*, ils étaient bien un chaos.

Il faut le reconnaître, Nietzsche, malgré le « oui » résolu qu'il s'efforce de dire à la vie, a peur de ce qui vit. Il aime ce qui a été et qui, à travers le mirage du temps, lui paraît avoir été immobile. L'homme du retour éternel, celui qui a pu concevoir cette formidable et monstrueuse congélation, éprouve évidemment, à l'égard de l'idée même de changement, la plus vive répulsion. Il lui plairait que le rythme de ce retour éternel soit le plus restreint possible, jusqu'à n'être qu'un battement rapide confinant à l'identité perpétuelle. Il voudrait la sécurité absolue dans la délimitation d'une forme immuable. Et il jette ses regards sur le passé où de belles formes pareilles lui apparaissent. Il en contemple avec amour les lignes harmonieuses sur le piédestal décoratif que leur a édifié l'histoire. Semblable au poète qui s'émeut devant le vase que fêla le coup d'éventail de la vie, le philosophe s'exalte devant une noble civilisation brisée. Il admire le vase qui tient encore debout par un miracle d'équilibre. Mais il le croit toujours intact ; il se l'imagine capable de servir de nouveau; et en le proposant à notre enthousiasme, il oublie de nous dire, comme le poète, avec un soupir de regret et un geste de mélancolie :

Il est brisé, n'y touchez pas !

§

C'est qu'il s'est opéré dans l'esprit de Nietzsche une confusion. Il prend pour la culture ce qui n'est que le produit de la culture. Au lieu de conserver au mot son sens actif d'action de cultiver, il lui donne un aspect passif de résultat, comme s'il attachait à ce résultat plus d'estime qu'à la culture elle-même. Or, ce qui est intéressant, c'est la manière dont le résultat est obtenu, les efforts qu'il a fallu déployer pour réussir, l'ardeur mise pour passer du défrichement aux premières récoltes. D'autre part, les conditions peuvent changer ; le sol s'épuise ; là où jaunissait le blé, il faut maintenant faire verdir le trèfle ; le champ doit succéder à la forêt ; au verger, le jardin maraîcher. C'est tout cela qui est la culture. S'en tenir aux mêmes productions et, quand tout se

transforme, s'obstiner aux mêmes méthodes, serait, par contre, l'opposé de la culture.

Un peuple qui est en culture, c'est donc à peu près le contraire de ce que pense Nietzsche : c'est un peuple qui le plus souvent n'a pas encore trouvé la forme parfaite de sa culture (parfaite momentanément et tant que les conditions ne changent pas), mais qui y tend, qui fait l'effort nécessaire pour y parvenir ; ou qui, s'il l'a trouvée, ne s'y croit pas tenu définitivement, mais est prêt à la modifier selon les circonstances et s'affirme de nouveau capable de l'effort qu'il faut pour trouver autre chose.

Pour Nietzsche, la culture n'est que l'aboutissement d'une période de culture ; ce n'est plus un peuple qui se cultive, c'est un peuple qui s'est cultivé et qui ne se cultive plus. Mais ce résultat d'une culture, que seul Nietzsche envisage, n'est intéressant qu'au moment où il se réalise et pendant cet instant de haute floraison, au delà duquel il ne peut plus se perpétuer qu'en déclinant ; c'est alors la « déculture », le passage à l'état d'habitude de ce qui était le fruit de l'effort, ou encore, ethniquement, la fixation d'un type devenu « instinctif », c'est-à-dire, en réalité, « sauvage », type qui peut d'ailleurs être fort beau et fort instructif à contempler, mais qui, désormais, pour lui-même sinon pour les autres, est stérile, parce que, cessant de varier, il n'est plus qu'un produit de la civilisation et non plus un créateur de civilisation.

L'Amoureuse dont on ne connaît que le chiffre, Ph., qui a laissé un livre de souvenirs sur Nietzsche, encore inédit, mais dont quelques extraits ont été publiés, raconte qu'étant à Sorrente, où séjournait le philosophe, elle le trouva un jour seul, qui contemplait la mer, assis sur un rocher à pic. Il avait son regard fixé sur l'horizon et caressait sa moustache. Quelques barques de pêcheurs se montraient à la pointe Santa Fortunata, toute rouge dans le coucher du soleil. Elle lui demanda s'il pensait rester à Sorrente. Il répondit qu'il trouvait ce pays le plus beau qu'il eût jamais vu et que l'air donnait à son physique un peu déprimé comme une force nouvelle. « Il éprouvait, dit-elle, cette légèreté que nous autres Allemands ressentons si bien en Italie. » — Cette vision de Nietzsche devant le golfe de Naples est suggestive. Il a dû souvent le contempler ce paysage éminemment classique, dont

chaque ligne, chaque touche paraît avoir été prise sur la palette de la civilisation et posée par le pinceau de l'histoire. Du haut de son rocher, il embrassait l'incomparable vue : Ischia, Procida, la blanche Pouzzoles, entre le rocheux Misène et le vert Pausilippe, le magique amphithéâtre de Naples autour de sa rade bleue et sous ses cinq castels, le cône empanaché du Vésuve, dominant de son éternelle menace sa côte enchantée, Portici, Resina, Torre-del-Greco, les collines de cendre situant les ruines de Pompeï ; puis, tout près, Castellamare, sur les débris de Stabies, le mont Sant'Angelo et ses châtaigniers, Marina-di-Seiano et son clocher, le piano di Sorrente avec ses orangers et ses oliviers, et à gauche Capri, l'île d'Auguste et de Tibère, posant ses falaises altières sur sa mer azurée. Quelles réflexions ont dû lui inspirer les habitants de ce pays sans pareil, authentiques descendants de ce qu'il y avait de plus policé dans la civilisation gréco-latine ! Combien de fois a-t-il dû tomber en admiration devant ce pêcheur napolitain, dressant au soleil, sur la proue de sa barquerolle, son jeune torse bronzé sur le galbe pur de ses jambes ! Dans quel ravissement l'ont plongé cette beauté de couleur et de forme, ce sens instinctif de l'attitude artistique, cette élégance de mouvement, cette harmonie de l'expression avec la noblesse du visage sous le bonnet phrygien ! Si la culture est le style, quel type parfait de culture que le pêcheur napolitain !

Mais comment, d'autre part, Nietzsche n'a-t-il pas vu que ce reste miraculeusement conservé de la plus lointaine culture n'est pas vraiment intéressant ? Comment n'a-t-il pas compris que, devant ce Grand-Grec exquis, l'homme du Nord n'avait pas à rougir? Le pêcheur est au bout de son évolution, il ne cherche rien, il ne se cultive pas ; celui qui est vraiment intéressant, c'est Nietzsche, le barbare à la longue moustache, qui admire le pêcheur, qui est maladroit, qui est laid, mais qui comprend la beauté du pêcheur, qui souffre et sent ce qui lui manque, à lui, qui cherche, qui voudrait se réaliser, qui se cultive. Le premier est un produit fixé et désormais mort d'une culture ancienne; le second est en culture.

Il faut même aller plus loin et se demander comment Nietzsche n'a pas vu que cet être admirable n'est, en réalité, qu'un dégénéré, que toute cette population intellectuellement misérable, économiquement nulle, qui ne vit plus que de sa

bruyante agitation quotidienne, de ses superstitions enfantines et de ses vices, avilie, lâche, fainéante et mendiante, qui a subi en rampant les plus basses tyrannies et dont le dernier art, la musique, cet art de décadence (1), a lui-même depuis longtemps sombré, n'est plus qu'un déchet d'humanité, et que fini, vidé, émasculé et lamentable, cet arrière-petit-fils de la plus belle culture qui ait jamais été et dont il garde tout le style extérieur, lequel n'est plus chez lui qu'un stigmate, en est réduit, pour vivre, à escroquer, à la grecque, l'étranger qui se hasarde au travers des ruines de ses temples ou à faire admirer aux Barbares l'effet merveilleux que produit son corps nu sous l'eau de la Grotte d'Azur.

§

Nous ne croyons pas nous souvenir, il est vrai, que Nietzsche ait jamais évoqué dans ses œuvres la figure du Napolitain. S'il ne l'a pas fait, c'est que le paradoxe eût paru trop violent. Mais il a dû souvent y penser, car c'est au Napolitain qu'aboutit logiquement sa théorie de la culture. Par contre, il a beaucoup cité les Français. Ce n'est pas la même chose, assurément ; mais il est probable que ce qui lui plaisait surtout chez les Français, c'était précisément ce qui devait le charmer lorsqu'il se promenait sur les bords du golfe de Naples : la perpétuation jusque dans les moindres gestes de l'atavisme d'une culture passée.

Mais ce n'est pas cela, nous l'avons vu, qu'est la culture, et, pour compléter notre pensée, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à Nietzsche lui-même, pour les appliquer à la culture, les pages qu'il écrit au sujet de l'abus des études historiques :

Il y a toujours un danger qui est tout près. Tout ce qui est ancien, tout ce qui appartient au passé et que l'horizon peut embrasser, finit par être considéré comme également vénérable ; par contre, tout ce qui ne reconnaît pas le caractère vénérable de toutes ces choses d'autrefois, donc tout ce qui est nouveau, tout ce qui est dans son devenir, est rejeté et combattu... Quand le sens d'un peuple s'endur-

(1) De décadence lorsqu'elle est seule cultivée, comme c'était le cas dans la Naples du XVIIIe siècle et du premier tiers du XIXe. Si elle fait partie d'un ensemble artistique comme en Allemagne, la musique est au contraire une richesse. Il est à remarquer d'ailleurs que les peuples faibles sont volontiers musiciens, tandis que les peuples forts se passent souvent de musique.

cit tellement, quand l'histoire sert la vie passée au point qu'elle mine la vie présente et surtout la vie supérieure, quand le sens historique ne conserve plus la vie, mais qu'il la momifie, c'est alors que l'arbre se meurt, et il se meurt d'une façon qui n'est pas naturelle, en commençant par les branches pour descendre jusqu'à la racine, en sorte que la racine finit elle-même par périr...

Le fait que quelque chose est devenu vieux engendre maintenant le désir de le savoir immortel; car si l'on veut considérer ce qui, durant une vie humaine, a pris un caractère d'antiquité, une vieille coutume des pères, une croyance religieuse, un privilège politique, héréditaire, si l'on considère quelle somme de piété de la part de l'individu et des générations a su s'imposer, il peut paraître téméraire et même scélérat de vouloir remplacer une telle antiquité par une nouveauté et d'opposer à l'accumulation des choses vénérables les unités du devenir et de l'actualité...

Pour pouvoir vivre, l'homme doit posséder la force de briser un passé et de l'anéantir, et il faut qu'il emploie cette force de temps en temps. Il y parvient en traînant le passé devant la justice, en instruisant sévèrement contre lui et en le condamnant enfin. Or, tout passé est digne d'être condamné... Ce n'est pas la justice qui juge ici; c'est encore moins la grâce qui proclame le jugement. C'est la vie, la vie seule, cette puissance obscure qui pousse et qui est insatiable à se désirer elle-même. Son arrêt est toujours rigoureux, toujours injuste, parce qu'il n'a jamais son origine dans la source pure de la connaissance; mais, dans la plupart des cas, la sentence serait la même si la justice en personne le prononçait. Car tout ce qui naît est digne de disparaître (1)...

C'est parfait. Voilà du Nietzsche tel que nous l'aimons, du Nietzsche libéré de ses haines et de ses dégoûts, dégagé des chaînes de son tempérament et qui voit enfin juste!

La suppression de l'effort, nous dit en somme Nietzsche dans ce passage, c'est la décadence, c'est la mort. Or, la culture, telle qu'il faut l'entendre, la culture vivante n'est qu'une succession d'efforts heureux. Dès lors, la fixation de la culture, autrement dit la culture nietzschéenne, ne saurait plus marquer que la fin de la véritable culture.

§

On voit maintenant que les pays qui ont actuellement une

(1) *Considérations inactuelles*, *Etudes historiques*, § 3. Voir également, §§ 4 et 5, la façon dont Nietzsche essaye d'allier ces déclarations avec sa conception de la culture instinctive.

culture ne sont pas précisément ceux que Nietzsche pensait et que certains pensent après lui. A l'aide de nos définitions, que nous croyons avoir suffisamment précisées, il serait facile d'établir une liste des pays qui ont actuellement une culture et de ceux qui n'en ont pas ou qui vivent sur une ancienne culture, forcément en décadence par le fait même qu'elle est ancienne. Nous rangerions parmi les premiers l'Angleterre, où la culture s'étend à la fois sur tous les domaines et d'une façon indistinctement brillante, étant aussi bien littéraire et artistique que scientifique ou industrielle; les Etats-Unis, à culture surtout scientifique et économique; les pays scandinaves; les Flandres et les Pays-Bas, dont cependant la culture artistique a baissé au profit de la culture industrielle et commerciale; la Suisse, qui est à la tête des nations pour la culture politique. Parmi les seconds figureraient l'Espagne, le Portugal, l'Islam tout entier, le monde hellénique (si l'on accepte la filiation des Grecs anciens aux modernes). Nous ne parlons pas de ceux qui s'essayent aux premières semailles, Tchèques, Roumains, Serbes, Bulgares, ni de ceux qui tentent de relabourer péniblement leur vieux sol : les Polonais. Quant à l'Allemagne, il ne saurait y avoir de doute; ce pays, auquel nous avons reconnu déjà une haute *Bildung*, possède également, et, par cela même, une haute *Kultur*.

Le cas de la France est plus complexe. Si l'on cherche à déterminer ce qu'est et où en est la culture française, il faudrait d'abord demander : Quelle culture? Parle-t-on de la culture qui vit son plein épanouissement dans la seconde moitié du XVIIe siècle, dont la première manifestation fut Richelieu et dont le dernier flamboiement fut Voltaire, de celle qui couvrit les deux mondes des éclats du soleil de Louis XIV, imposa ses modes aux cours et sa langue aux gouvernements, déploya sur l'Europe entière le décor de ses imitations et, après avoir dessiné les jardins de Versailles, aligna ceux de Potsdam et traça ceux de Peterhof? S'agit-il de cette culture-là, de celle de Condé, de Mme de Sévigné, de Bossuet, de Mignard, de Fouquet, de Vauban, de Le Notre et de Vatel, la seule qu'un Nietzsche veuille considérer et que passent leur temps à regretter les thuriféraires de la « vraie France », alors, oui, il n'y a pas à se le dissimuler, ce pays est à ranger à côté de l'Espagne et de l'Islam, un peu plus haut peut-être, mais sur la même pente glis-

sante qui conduit à la déchéance et a pour terme inévitable l'absorption par des cultures plus puissantes.

Mais non! Ce qui fait précisément l'intérêt de la France, c'est qu'il ne faut pas parler de *sa* culture, mais de *ses* cultures. C'est ce qui lui a permis de briller à plusieurs reprises, sans cesser cependant de durer, malgré les catastrophes auxquelles a donné lieu l'excès même de ces cultures.

Il y a eu trois cultures françaises. La première eut comme aboutissement ce merveilleux XIIIe siècle, qui marqua une éclosion magnifique du génie français, en même temps qu'une époque de prospérité extraordinaire. Cette période de culture active, qui débute avec le XIe siècle, voit l'affranchissement des communes et la naissance de la bourgeoisie; elle se répand avec force au dehors, fonde un royaume à Naples, un autre à Jérusalem, un autre en Espagne; elle déborde sur l'Allemagne (1); elle conquiert l'Angleterre, où elle importe sa langue, ses mœurs, ses institutions, son art; par les croisades, où la France entraîne après elle tous les autres peuples de l'Europe, elle reprend le mouvement mondial des échanges, rompu depuis Rome (2); elle fonde les universités et le parlement; elle crée l'art ogival, dont les origines purement françaises sont maintenant nettement établies.

Cette première culture n'est pas morte d'épuisement naturel, ni ne s'est transformée par une évolution normale. Elle fut brutalement interrompue par la guerre fratricide de Cent Ans. Une loi toute de circonstance, la loi salique (3), vint pri-

(1) Cf. Raoul Chélard : *la Civilisation française dans le développement de l'Allemagne* (*Moyen âge*), 1 vol. in-8, « Mercure de France ».

(2) « Les Français firent à peu près seuls la première croisade. Ils partagèrent la seconde avec les Allemands, la troisième avec les Anglais, la quatrième avec les Vénitiens ; la cinquième et la sixième furent sans importance ; la septième et la huitième furent conduites par saint Louis et exclusivement françaises. Ainsi ce fut dans notre pays que se produisirent surtout les résultats de ces grandes entreprises.. Ces grandes expéditions, qui renouèrent les liens brisés des nations chrétiennes et qui rattachèrent l'Europe à l'Asie, rouvrirent aussi les routes du commerce. L'industrie à son tour se réveilla, et un nouvel élément de force qu'on ne connaissait pas fut retrouvé : la richesse mobilière, qui désormais grandira en face de la richesse immobilière, et placera à côté, même au-dessus des nobles, maîtres du sol, les bourgeois, devenus par le travail des bras et de l'intelligence maîtres des capitaux. » V. Duruy, *Chronologie de l'Atlas de la France.*

(3) La coutume des Francs Saliens ne fut, d'ailleurs, invoquée que plus tard. C'est qu'en effet elle ne suffisait pas à débouter Edouard III, stipulant seulement l'inaptitude de la femme à succéder. Edouard III était fondé à se présenter comme le *virilis sexus* exigé par la loi. Il fallut, comme nous le disons, une décision spéciale ajoutant au principe de 1317, d'après lequel « une femme ne succède pas à la couronne de France », celui que « là où la mère n'a aucun droit le fils n'en a pas non plus ». Il est vrai que la supériorité du degré aurait été à l'avantage de la fille

ver le petit-fils de Philippe le Bel, Edouard III, de ses droits légitimes au trône de France, et jeter Français et Anglais, qui dans leurs classes hautes et moyennes, les seules qui comptaient, étaient encore à peine différenciés, dans une rivalité sans merci. Cependant, tout pouvait encore se réparer ; après un siècle de ruines et de misères sans nombre, Henri V, déjà maître des trois quarts de la France, avait été déclaré héritier du trône par le traité de Troyes, lorsque survint la malencontreuse Jeanne d'Arc. Ce fut la fin. Les deux peuples, que tout destinait à n'en faire qu'un seul, qui aurait été non de culture anglaise, mais de culture française (1), se voyaient sé-

du Hutin, qui avait épousé le comte d'Evreux et qui eut un fils, depuis roi de Navarre, puis à celui de la postérité du roi de Castille, marié à l'aînée des filles de Philippe le Bel. A cela Edouard répondait que, si d'aucun de ces deux côtés on ne faisait valoir des droits légitimes, ce fait ne devait point lui porter préjudice.

(1) Cela ne peut faire l'ombre d'un doute. Dès le dixième siècle, la noblesse anglaise avait coutume d'envoyer ses enfants en France, dédaignant de parler le saxon qu'elle laissait au peuple. L'invasion du français précéda donc celle des Normands. Après la conquête, les deux langues subsistent côte à côte, le français pénétrant peu à peu le saxon, jusqu'à le convertir en franco-saxon, c'est-à-dire en anglais, qui lui-même aurait fini par perdre ses éléments saxons et par disparaître, même comme dialecte, si les rapports avec la France, au lieu de se rompre, étaient devenus plus étroits.

Depuis la conquête jusqu'au règne d'Edouard III, la langue française est seule employée dans les actes publics, et les plaidoiries se font exclusivement en français jusqu'en 1362. Dans la collection des actes de Rymer, les originaux sont presque tous en français ou en latin de 1101 à 1460. Il faut arriver à 1425 pour trouver le premier acte anglais de la Chambre des Communes. Enfin, le Parlement de 1483 ayant rédigé ses bills en anglais, son exemple fut suivi par les parlements qui lui succédèrent. Dans la littérature en langue vulgaire elle-même, l'influence française prédomine et elle imprègne jusqu'à l'œuvre d'un écrivain aussi particulariste que Chaucer.

En art, même constatation. Les deux plus anciens monuments élevés en Angleterre, le monastère de Wiremouth et la cathédrale d'Hexam, furent construits par un architecte français au VII<sup>e</sup> siècle, et il en fut de même de tous les édifices religieux antérieurs au XI<sup>e</sup> siècle, ainsi que le prouvent les documents qui ont permis en particulier d'etablir que les rois Alfred le Grand et Edouard le Confesseur appelèrent des architectes français, l'un pour bâtir la crypte de l'église de Canterbury, l'autre pour jeter les fondations de l'abbaye de Westminster. Guillaume le Conquérant ne fit que modifier cet état de choses en important l'art roman. Quant à l'ogive, elle eut de suite un tel succès et le nombre des édifices de style ogival devint bientôt si considérable que les archéologues anglais s'imaginaient, il n'y a pas longtemps encore, que l'ogive avait pris naissance dans l'île.

D'après le traité de Troyes, les deux royaumes devaient être gouvernés « non divisément sous divers rois pour un même temps, mais sous une même personne qui sera pour le temps roi et seigneur souverain de l'un et l'autre royaume et gardant toutes autres lois et toutes autres choses à l'un et à l'autre royaume, ses droits, libertés, coutumes, usages et lois, non soumettant en quelque manière l'un desdits royaumes à l'autre, ni les lois, droits, usages et coutumes de l'autre ». Mais après ce que nous venons de dire, on se rendra facilement compte que c'est la France qui aurait pris le dessus. Les prétendants anglais faisaient d'ailleurs passer leur titre de roi de France avant celui de roi d'Angleterre, comme le prouvent le cri du roi d'armes aux obsèques de Charles VI : « Dieu doint bonne vie à Henri, par la grâce de Dieu, roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur ! » et les ordonnances rendues par Bedford pendant la minorité d'Henri VI, qui débutent

parés pour toujours, en deux civilisations divergentes, hostiles, irréductibles. Il est difficile, ou plutôt il est facile de se représenter ce qui serait arrivé, si la fusion s'était opérée. Rien n'aurait résisté à la force civilisatrice colossale qu'aurait réalisée cet empire. Sans Jeanne d'Arc, peut-on dire, il est presque certain que le monde entier serait aujourd'hui acquis à la culture française.

La deuxième culture, sur laquelle il n'y a pas lieu ici d'insister, est la culture classique. Elle débute avec la Renaissance, domine le XVII[e] siècle, pour finir dans l'épicurisme élégant et sceptique du XVIII[e] siècle (1).

Avec ce même XVIII[e] commence la troisième culture. Ce siècle est double. En même temps qu'il voit mourir avec grâce une culture, il en voit naître une autre avec impétuosité. C'est la culture révolutionnaire ou romantique. Chose bizarre, c'est celle-là qu'un Nietzsche, ce transmutateur de toutes les valeurs, méprise. Il recherche tout ce qui peut y traîner de la culture classique pour exalter ces vestiges comme le véritable esprit français aux dépens de l'esprit nouveau. C'est pourtant à cette troisième culture que la France doit de ne pas être aujourd'hui au rang de l'Espagne. Il est vrai que nous ne pouvons pas complètement la juger, car nous y sommes encore, nous la vivons, nous continuons à la créer jour après jour, à en élaborer peu à peu la tradition et le style. Nous ne pouvons savoir si nous nous trouvons à ses débuts, au stade ascendant de son développement, si nous en avons atteint le sommet ou si nous en suivons sans nous en douter le déclin. Quoi qu'il en soit, ce que nous pouvons dire dès maintenant, c'est que,

toujours par ces mots : « Henri, par la grâce de Dieu, roi de France et d'Angleterre. » Henri V portait les armes de France et d'Angleterre écartelées.

(1) Cette culture a eu moins d'importance qu'on ne l'imagine. Elle n'a guère touché le peuple, qui a passé, presque sans connaître la transition classique, de la première à la troisième culture. Le dernier écrivain populaire avant les succès de la presse révolutionnaire et des premiers romantiques fut Rabelais. Les livres colportés dans les campagnes pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle étaient des récits renouvelés de la littérature médiévale. Le peuple a ignoré les auteurs classiques, qui ignorèrent le peuple. Ceux-ci n'écrivaient que pour la cour, la riche bourgeoisie et la valetaille, ainsi que pour leurs confrères, artistes et gens de lettres, que les conditions économiques forçaient à vivre dans ce milieu spécial. Les seuls qui pénétrèrent quelque peu jusqu'au peuple, La Fontaine et Molière, durent ce privilège à ce qu'ils conservaient de l'ancienne culture. Les chansons, mazarinades et autres, les farces de tréteaux et parades, qui faisaient la joie du populaire, n'avaient rien de classique. On peut dire que ce n'est qu'après coup, en plein XIX[e] siècle, et par les effets de l'instruction publique, que la France a appris le classicisme. Mais alors le classicisme avait perdu sa force de culture : ce n'était plus qu'une leçon ennuyeuse et partant sans action réelle.

telle que nous la connaissons, elle constitue une période admirable de l'évolution française. Scientifiquement, artistiquement, économiquement, elle est complète et sur plusieurs points incomparable : elle a donné à la France sa plus belle école de peinture, sa plus riche poésie lyrique et son plus grand génie militaire ; elle en a fait la première puissance monétaire du monde et l'un des terrains d'élection des découvertes et inventions qui paraissent être la caractéristique de la plus récente civilisation ; c'est grâce à elle, enfin, que la France, au lieu de s'exténuer sur une culture morte, a retrouvé une culture vivante qui la maintient au premier rang des nations.

§

Au premier rang seulement, et non, comme ce fut le cas au XIIIe et au XVIIe siècle, à la première place. Heureusement ! La culture s'est généralisée ; elle n'est plus un monopole, elle est en concurrence. La première place n'appartient plus à personne : quatre nations se la disputent aujourd'hui, cinq ou six se la disputeront demain, et si l'on tient compte non plus seulement de la puissance de la culture, mais de son intensité, on peut en mettre en ligne une douzaine (1). Quoique participant toutes à la grande culture générale moderne et se pénétrant les unes les autres, ces cultures nationales présentent cependant chacune un ensemble de qualités et de défauts propres à la race ou au groupement, de caractères particuliers qui les différencient et permettent de les comparer, de les juger, de s'y ménager des préférences. Si l'on compare, par exemple, un Français pris à part à un Allemand, on trouvera le premier, en moyenne, supérieur au second. Plus on descend dans la masse, plus cela se constate : l'ouvrier français, le paysan français est individuellement supérieur à l'ouvrier, au paysan allemand. Mais le Français n'a pas l'esprit de cohésion et d'organisation de l'Allemand ; il est individualiste (2) ; ses efforts de labeur et d'intelligence

(1) Il est évident que la culture d'un grand peuple, comme l'Allemagne, a une puissance supérieure à celle d'un petit pays, comme le Danemark, par exemple, ou la Suisse, où la culture n'est pourtant pas moins intense.

(2) Contre l'opinion de Demolins, qui en fait un communautaire. Les petites organisations seules mettent en valeur les qualités françaises ; les grandes les annihilent. De là l'émiettement des partis, les dissensions intestines ; de là la supériorité des Français dans les petites unités (torpilleurs, sous-marins, automobiles, aéronefs), leur infériorité dans les grandes (cuirassés, chemins de fer, postes, etc.).

s'emploient en grande partie à lutter contre les efforts voisins, tandis que l'Allemand est porté à soumettre les siens à la communauté qui les coordonne. Aussi un groupe allemand finit-il par équivaloir à un groupe français, sinon à lui être supérieur. En Allemagne, presque rien n'est perdu ; en France, presque tout. Et c'est ainsi que l'équilibre se fait.

Si la France avait la discipline, la méthode, et, disons le mot, le sens de culture de l'Allemagne, elle serait sans doute un peuple unique, probablement le plus remarquable depuis les Grecs. Le mélange des trois sangs, germain, latin et celte, paraît excellent. Mais il n'y a pas assez de germain et trop de celte (1). Le celte a donné cette aisance, cette gaieté qui distinguent le Français, mais, en revanche, il a légué sa formidable indiscipline, sa vanité enfantine, sa crédulité, qui ont toujours perdu les Celtes (Gaule, Bretagne, Irlande). Ce qui manque par contre à l'Allemagne, c'est un apport suffisant de sang latin. Doses égales de germain et de latin, avec une pointe de celte, voilà quel aurait dû être le mélange qui aurait donné le Français parfait, le Français idéal, tel qu'il existe par individus isolés et tel que la culture devrait chercher à le reproduire à nombreux exemplaires, si la culture idéale, la culture parfaite existait aussi et si l'on se donnait autant de peine pour les hommes que pour les chevaux ou les chrysanthèmes.

Mais nous touchons là à des considérations que nous ne voulons pas aborder. Aussi bien est-il temps de conclure. Quelque insuffisants que puissent nous paraître les moyens de culture mis en œuvre jusqu'à présent et quelque large que soit le champ que l'avenir ménage à de nouvelles et plus fécondes méthodes, le passé et le spectacle des plus récentes transformations de la civilisation contemporaine nous en apprennent assez pour nous convaincre de cette vérité d'expérience que la culture, comme tout ce qui est une manifestation de la vie, doit se transformer sans cesse, naître, fleurir, périr, pour se renouveler ; que tout peuple qui ne se cultive pas ainsi est voué à la déchéance et à la disparition, ou plutôt à la transformation par les *autres*, par ceux qui évoluent, par ceux qui sont *en culture ;* qu'en d'autres termes, et pour emprunter un mot à M. Maurice Barrès, il arrive toujours un

(1) Les populations de l'est et du nord, plus croisées de germain, sont supérieurs à celles de l'ouest.

moment où il faut qu'un peuple se *déracine* sous peine de mort, qu'il se transplante, qu'il change son sol, celui dont il avait vécu jusqu'ici s'épuisant; qu'en résumé, et contrairement à l'opinion de Nietzsche, il faut être pour ce qui *devient*, contre ce qui *est*, et surtout contre ce qui *a été*.

Il n'y a donc de *Kultur* que par la *Bildung*, et nous rendons ainsi au mot son véritable sens, celui de culture active et non de culture passive, de culture cultivante et non de culture cultivée. La vérité est que dès qu'une race se fixe et devient automatique, elle tombe en infériorité, quelle qu'ait pu être sa supériorité précédente, et elle est surpassée par celles qui poursuivent leur évolution, même maladroitement. Exemple, l'Italien du Nord. C'est le Piémontais rugueux, lourd, imparfait, qui l'emporte sur le Napolitain parfait. Exemple encore, l'effort chinois. Menacée dans son existence, la Chine se voit contrainte de reprendre son évolution, de se défixer. Exemple enfin, et le plus noble de tous, celui du Japon, qui abandonne une culture quinze fois séculaire, la plus complète, la plus « une de style » peut-être qui ait jamais existé, pour se lancer dans une *Bildung* nouvelle, et, poussé par sa « volonté de puissance », n'hésite pas à transmuer du jour au lendemain toutes ses valeurs. Que doit-on dire en face de ce spectacle, que pourrait dire Nietzsche lui-même, sinon que c'est là de l'excellente morale nietzschéenne... contre Nietzsche?

LOUIS DUMUR.

# LES AUTEURS ANGLAIS
## LEURS DÉBOUCHÉS, LEURS BÉNÉFICES

—

I

Il ne s'agit pas, dans cet article, de traiter du goût artistique ni de l'art d'écrire en Angleterre, mais seulement des aspects financiers de la littérature en tant qu'ils affectent les auteurs. Pour comprendre clairement la situation de l'écrivain anglais, il nous faut examiner un phénomène extérieur : le marché du livre. Tout d'abord, une constatation frappe l'observateur : c'est l'énorme espace accordé à la production littéraire courante par les publications quotidiennes et hebdomadaires. Chaque revue générale hebdomadaire réserve aux livres nouveaux un tiers au moins de ses pages. En outre, presque tous les journaux quotidiens du matin publiés à Londres ou dans les principales grandes villes du Royaume-Uni impriment, tous les jours, une « page littéraire ». Inauguré il y a dix-sept ans par la *Daily Chronicle*, cet usage s'est rapidement étendu et continue de se répandre. Toutefois cela ne veut pas dire que tous les jours une page entière, de sept colonnes de huit cents lignes, soit remplie par la critique des livres nouvellement parus ou par la publicité qui les annonce. « Page littéraire » est un terme élastique qui désigne trois ou quatre colonnes ou davantage, et il suffit que la moitié de la page traite de livres nouveaux pour que le tout soit qualifié de littéraire. Mais, par contre, à l'automne et au printemps, pendant la saison de librairie, la majeure partie des quotidiens du matin consacrent exclusivement, une fois par semaine, deux pages entières aux livres et aux annonces d'éditeurs, de sorte que, sauf peut-être pendant l'extrême morte-saison, la moyenne ne descend jamais au-dessous d'une page complète par jour. Parmi les journaux du soir, les feuilles à un sou se contentent de donner chaque jour des extraits des livres nouveaux, et, une fois la semaine, une page de critique littéraire. Mais les feuilles plus sérieuses, à un penny (10 c.), ont chaque

jour, sans exception, une rubrique littéraire, et les annonces des éditeurs forment une large part de leurs recettes.

Les anecdotes et les nouvelles littéraires sont aussi vivement recherchées que les cancans mondains et les racontars politiques, et un journal qui obtient des renseignements exclusifs sur un ouvrage prochain très important les insérera comme « information », au même titre qu'une catastrophe de chemin de fer ou qu'une alliance internationale. De même qu'en France, chaque journal a son couriériste, qui s'occupe des nouvelles théâtrales, de même en Angleterre, chaque journal a son *literary paragrapher*, qui s'efforce par tous les moyens de renseigner ses lecteurs sur ce qui se prépare dans le monde du livre; si bien que les éditeurs, rendus méfiants par les cajoleries des journalistes en quête de copie, poussent, en certains cas, la discrétion jusqu'à refuser catégoriquement la plus petite divulgation.

Un livre de première importance aura, dès son apparition, des comptes rendus de deux ou trois colonnes dans cent ou cent cinquante journaux ou revues : un livre d'importance moindre, des comptes rendus d'une colonne, et ainsi de suite proportionnellement, jusqu'à l'ordinaire roman fabriqué sur commande, qui obtiendra une vingtaine de lignes dans cinquante ou soixante journaux. Il n'y a absolument aucune connexité entre les comptes rendus critiques et les annonces ou insertions payées, et je crois pouvoir affirmer que c'est là une règle sans exception. Dans aucune circonstance et sous aucun prétexte, l'éditeur ni l'auteur n'ont à payer de notice préliminaire ni d'article critique; et toutes les annonces payées se distinguent nettement comme telles. Ceci n'implique pas que les directeurs de journaux et les critiques soient des archanges poussés uniquement par un enthousiasme pur et désintéressé pour la cause des lettres, mais simplement que les quatre classes de gens qui s'occupent de littérature : auteurs, éditeurs, directeurs de journaux et critiques, ont constaté que, somme toute, une distinction nettement tranchée, entre la rédaction et l'administration d'un journal, donne les résultats les plus satisfaisants pour tous. Il n'est pas rare de voir, dans une colonne de journal, une annonce flamboyante qui n'a pas coûté moins de cinq cents francs et dans la colonne contiguë un compte rendu déclarant sans ambages que le livre dont le

titre s'étale à côté n'a pas la moindre valeur littéraire. Certes, les directeurs de journaux et les critiques ne sont pas sans subir certaines influences : amitié, haine, jalousie ou flatterie. Un éditeur rencontrant, dans le monde, un critique ou un rédacteur en chef est capable, en souriant, de glisser une insinuation discrète qui peut avoir un certain effet sur un compte rendu ; un critique qui est à la fois un auteur hésitera à se montrer sévère pour l'ouvrage d'un auteur qui est aussi un critique. En outre, il est tacitement entendu, dans les bureaux de journaux, que les livres publiés par les grandes maisons qui sont généreuses en annonces ne doivent pas invariablement être jugés de façon hostile. On peut, sans danger, administrer de temps à autre de sévères condamnations aux produits des plus gros mandarins de l'édition, mais il faut maintenir l'équilibre. Bref, la critique littéraire anglaise n'est jamais commandée, ni même conseillée, par le caissier. Et le principe vaut dans le cas inverse. Si de grosses dépenses en annonces ne garantissent, à aucun titre, des comptes rendus favorables, l'absence d'annonces n'entraîne pas l'hostilité. Il y a quelques années, une revue hebdomadaire fut soupçonnée de s'abstenir systématiquement de parler des livres d'une maison qui ne lui accordait pas d'annonces. La maison s'en plaignit en donnant à sa plainte une demi-publicité, et, comme la revue ne put fournir aucune réponse satisfaisante à ce reproche, il s'en suivit qu'elle perdit l'ensemble des annonces des autres maisons. A l'heure actuelle, bien qu'elle ait plusieurs fois changé de propriétaire et que sa réputation soit maintenant irréprochable, il ne lui a pas encore été possible de regagner ce qu'elle avait perdu.

Persuadés que le meilleur genre de publicité est une annonce sincère, et non une annonce déguisée sous la forme d'une opinion désintéressée, les éditeurs anglais agissent hardiment, selon cette conviction. S'ils veulent faire croire au public que tel livre est un ouvrage important et d'un intérêt unique, ils louent une colonne de journal et ils certifient le fait à leur façon, en lettres énormes, au lieu de rémunérer secrètement un rédacteur de journal qui distribuera ses éloges à la manière du critique. Ils considèrent que c'est l'affaire de l'auteur de traiter un livre comme une œuvre d'art et que celle de l'éditeur est de le traiter comme un article de commerce, comme du savon ou des pilules. Si la publicité faite sans vergogne pour du sa-

von ou des pilules influence le public, pourquoi ne serait-il pas influencé par une publicité du même genre pour des livres ? Conformément à cette théorie, les éditeurs anglais dépensent en publicité des sommes considérables, et les éditeurs américains des sommes plus énormes encore, qui épouvanteraient un éditeur français. Je ne crois pas exagérer en disant que l'éditeur anglais dépense en publicité une moyenne de 1 fr. 50 sur chaque exemplaire de roman nouveau, vendu 5 fr. 40 net. Et cependant, on ne croit pas, en Angleterre, que les comptes rendus aient une influence réelle sur la vente d'un livre. D'une façon générale, on peut dire que les critiques sont trop sévères pour les auteurs qui ne sont pas arrivés et trop bienveillants envers les auteurs dont la réputation est établie. Telle est la nature humaine.

L'aspect que présente un journal anglais est une preuve *de visu* que le public anglais s'intéresse à la littérature, sans qu'il faille entendre par là que cet intérêt est des plus éclairés et qu'il est dirigé par un goût impeccable. Non; le terrible sentimentalisme de la race anglo-saxonne et son incurable besoin de prétendre que les choses ne sont pas ce qu'elles sont (en d'autres termes, son hypocrisie) déforment fondamentalement son goût, non seulement en littérature, mais dans tous les arts. Le public anglais est capable de prendre au sérieux des auteurs qui, quel que soit le nombre d'éditions qu'ils vendent, seraient considérés comme ridicules en France ou en Italie. Néanmoins, il est indéniable que cet intérêt envers la littérature soit authentique et très vif, ce que prouvent encore amplement deux autres phénomènes du marché des livres : le prix très élevé des ouvrages nouveaux, et le prix fort réduit des réimpressions d'auteurs classiques ou populaires.

Dans le domaine des livres nouveaux, il semble qu'il n'y ait aucun rapport commercial raisonnable entre le prix de revient d'un volume (c'est-à-dire les dépenses de papier, composition et reliure) et son prix de vente. Le roman est la classe de littérature originale la moins chère en Angleterre. Le prix d'un roman nouveau est à présent définitivement fixé à 7 fr. 50 (prix marqué) et à 5 fr. 40 (prix net). Au printemps 1907, plusieurs firmes, dont une au moins possédait d'énormes moyens de diffusion, essayèrent de réduire le prix

du roman nouveau à 3 fr. net. La tentative échoua; son échec a été franchement avoué et il est probable qu'on ne la renouvellera pas de longtemps. Or, il a été prouvé, et personne ne le conteste, qu'un roman de 5 fr. 40 net peut, s'il se vend en quantité assez grande, être établi à un prix de revient qui n'excède pas 0 fr. 70 par exemplaire, ce qui laisse une marge de 4 fr. 70 pour les droits d'auteur, la publicité, les frais généraux de l'éditeur et son légitime bénéfice. Comme cette marge s'élève à près de 700 0/0 du prix de revient, on peut la considérer comme amplement suffisante.

Mais d'autres genres de livres nouveaux sont beaucoup plus chers que les romans. A part la fiction, la lecture favorite du public anglais consiste en biographies, relations de voyages, ouvrages de sport, sujets dont il ne se lasse jamais. Aucun personnage d'importance même minime ne meurt en Angleterre sans que sa biographie ne soit publiée en un ou deux copieux volumes, d'un prix variant entre 20 fr. et 52 fr. 50. Des hommes risquent continuellement leur vie dans les sports ou les voyages aventureux, avec le but avoué de transformer leurs aventures en quelque chose qui ressemble à de la littérature. Des ouvrages illustrés, combinant à la fois des voyages dangereux et des expériences sportives périlleuses, sont absolument certains de leur récompense. Ainsi, un livre de Mr. C. G. Schillings, *In Wildest Africa*, où les photographies de bêtes sauvages prouvaient la patience, l'habileté et le courage stupéfiants de l'auteur, fut récemment publié à 29 fr. net, et la première édition, qui s'élevait à 5.000 exemplaires, fut immédiatement épuisée. Dans le genre biographique et historique, il a paru en ces derniers mois soixante-dix-neuf nouveaux livres sur la vente desquels on a des renseignements exacts. Le prix moyen fut, par ouvrage, de 11 fr. 50 net, le plus coûteux de tous étant « Les Lettres de la Reine Victoria », publié à 79 fr. net. De tels chiffres indiquent que, quelle que soit la qualité de son goût, l'Anglais n'hésite pas à payer généreusement les choses qui flattent ce goût ; et il ressort aussi de là que son premier désir est d'être ému, intéressé et instruit, plutôt qu'amusé.

L'extravagance de ces prix n'est rendue possible que par l'existence des *circulating libraries*, bibliothèques de prêt, qui sont peut-être le facteur le plus puissant sur le marché anglais.

Il y en a trois principales : Mudie's, Smith's et le *Times* Book Club, avec quelques autres d'importance moindre, mais encore considérable. En payant annuellement une somme qui varie entre treize et environ cent cinquante francs, l'abonné d'une de ces bibliothèques emprunte, selon ce qu'il paie, un ou plusieurs volumes, avec la faculté d'en prendre de nouveaux tous les jours. Le prix du livre lui devient totalement indifférent. S'il lui plaît de n'emprunter que les livres les plus chers, cette fantaisie lui est parfaitement loisible ; que la bibliothèque s'arrange ! Dans le cours d'une seule année, un souscripteur peut ainsi arriver à emprunter des livres pour une valeur totale de trois ou quatre mille francs, en payant un abonnement de 26 fr. 25 et sans que la bibliothèque se plaigne. L'abonné s'imagine que, pour la somme qu'il paie, il obtient, en empruntant, davantage qu'en achetant. Ce n'est pas le cas, comme le prouve ce fait qu'alors que les bibliothèques de prêt font notoirement d'énormes bénéfices, les libraires se plaignent continuellement de ne pas pouvoir vivre. Ce que l'abonné obtient indiscutablement, c'est une facilité illimitée de « goûter » aux livres, la valeur réelle de cette facilité restant douteuse. Les *circulating libraries* peuvent être une ingénieuse invention pour une race très curieuse de littérature, mais non pour une race de vrais bibliophiles. Le nombre des abonnés de Mudie's et de Smith's est gardé secret. Mais le *Times* Book Club, qui n'est sans doute pas la plus grande de ces organisations, possède plus de quatre-vingts mille souscripteurs.

D'un roman populaire par Hall Caine, Miss Corelli, ou Mrs Humphry Ward, Mudie's seul achètera ferme, d'avance, douze mille exemplaires, pour les envoyer à ses abonnés le jour de la mise en vente. D'après un calcul approximatif modéré, Mudie's, pour satisfaire sa clientèle, dut être obligé d'acheter pour plus de 80.000 francs d'exemplaires des « Lettres de la Reine Victoria », publiées à un prix absurdement élevé. On voit par là comment l'existence des « bibliothèques circulantes » provoque l'élévation du prix des livres. Les livres coûteux sont achetés presque exclusivement par les bibliothèques d'abonnés et par les bibliothèques municipales de prêt qui ont été fondées dans presque toutes les villes. Les éditeurs de ces livres, avertis que les « bibliothèques circulantes » sont tenues,

par contrat, et sans égard au prix, à fournir tout ce que leur clientèle demande, sont fortement tentés de mettre un prix très élevé sur leurs ouvrages. Quel que soit ce prix, les bibliothèques, afin de tenir leurs engagements,sont forcées d'acheter un certain nombre d'exemplaires d'un ouvrage que la clientèle demande avec persistance. Toutefois, elles savent trouver le moyen d'user de représailles envers l'éditeur qui leur présente la carte forcée. Et elles ne s'en privent pas. Il y a moins de vingt ans, si incroyable que cela paraisse, le prix ordinaire des romans nouveaux était de 39 fr. 50. Et si Mudie's et Smith's ne s'étaient pas ligués contre cet abus, on paierait sans doute encore cette somme aujourd'hui.

Pour prouver que la curiosité littéraire du public britannique est véritablement sincère, nous avons un fait curieux : l'existence de la Boote's Library. Bootes est une gigantesque firme de pharmaciens qui ont plusieurs centaines de succursales dans toute l'Angleterre. Uniquement comme moyen de publicité et pour drainer la clientèle vers leurs officines, les directeurs ont fondé une bibliothèque de prêt dans chaque succursale. Un livre emprunté dans une officine peut être échangé sans formalité dans n'importe quelle autre officine de la maison. Le souscripteur verse une caution d'environ trois francs et il a la faculté d'emprunter, au tarif de 0,20 par volume, n'importe quel ouvrage, y compris les « Lettres de la Reine Victoria », à 79 francs. Cette bibliothèque est admirablement organisée et son succès a été immense. Dans les petites villes, elle est un véritable bienfait,et l'officine du pharmacien devient un centre de culture modeste. MM. Boote assurent que l'entretien de leur bibliothèque leur coûte annuellement 250.000 fr., somme qu'ils passent naturellement au compte publicité. Ce n'est pas partout que des commerçants arriveraient à transformer en vue d'un pareil usage l'amour du public pour la nouveauté littéraire.

La bénévole tolérance que manifeste le public anglais pour les prix élevés des nouveaux livres est moins surprenante peut-être que la concurrence entre les éditeurs anglais pour diminuer le prix des ouvrages anciens. Le trait le plus marquan du marché du livre en Angleterre, à l'heure actuelle, se rencontre dans l'activité avec laquelle on multiplie les éditions à bon marché de tous les genres imaginables de classiques ou

de pseudo-classiques. Ce mouvement remonte à environ dix-huit ans, à l'époque où les principales œuvres de Carlyle tombèrent dans le domaine public, et où l'on en fit d'innombrables réimpressions à des prix extrêmement réduits. Depuis lors, d'immenses progrès ont été accomplis. Les rééditions d'alors, à 1 fr. 25, avec leur mauvais papier, leur texte incorrect et leur couverture affreuse, ne seraient plus tolérées maintenant, même à douze sous. Aujourd'hui une édition à bon marché doit être, et elle est, luxueuse en tout, sauf dans le prix. Le texte en doit être correct, l'introduction ou l'essai préliminaire doit être signé par un critique en renom; il faut que le papier soit bon, les caractères agréables, les culs-de-lampe spécialement dessinés, la reliure à la fois souple et élégante, et le prix ne doit pas excéder vingt-cinq sous. A tout instant, de nouvelles séries de réimpressions sont lancées, avec ce résultat que quiconque se propose d'acheter un ouvrage classique a le choix entre diverses collections excellentes. Chez les libraires s'entassent de hautes piles de bonnes et peu coûteuses réimpressions. Le nombre des éditions de Shakespeare est stupéfiant, et la plupart ont une quarantaine de volumes. Le goût populaire ne se borne pas aux auteurs anglais : il est des écrivains étrangers pour qui le public britannique témoigne d'une passion que rien ne paraît pouvoir apaiser, et au premier rang de ceux-là se trouve Montaigne. A vrai dire, la traduction que John Florio a faite des *Essais* est si profondément entrée dans la littérature anglaise que l'auteur est regardé presque comme un Anglais. Les éditions anglaises de Montaigne sont plus nombreuses que les françaises, et, à coup sûr, aucune édition populaire française de Montaigne ne peut rivaliser avec les éditions anglaises au plus bas prix. Diverses maisons se sont spécialisées dans ce genre d'éditions et en vivent presque exclusivement. L'une d'entre elles, seule, a, en quelques années, vendu plus de cinq millions d'exemplaires de classiques.

En outre, presque tous les livres modernes qui ont quelque succès sont réimprimés, au bout de peu de temps, sous une forme qui n'a guère de prétentions à l'élégance, marquée six pence ou douze sous, — et vendue neuf sous net. A de rares exceptions près, tous les romans à succès sont réimprimés, aussitôt que leur première vogue est épuisée, en volumes à 60 centimes, et l'on trouve à ce prix, sur le marché, des

centaines d'ouvrages de toute sorte relativement récents. Le dernier cri en ce genre est une série de romans tout à fait modernes, avec un solide entoilage doré et des illustrations en couleur, au prix de 70 centimes net. Les éditeurs offrent de 2.500 à 10.000 francs aux auteurs, pour le droit de réimprimer ainsi telle ou telle de leurs œuvres après que l'édition originale à 7.50 a cessé de se vendre. Ils ont monté, uniquement pour cette collection, une vaste « usine » où tout est minutieusement organisé de façon à réduire les frais de fabrication au minimum. Seule, la vente de millions d'exemplaires peut les dédommager.

Presque tous les éditeurs et les auteurs anglais ont acquis, par expérience, la conviction que l'incessante multiplication des éditions à bon marché éduque le goût et encourage le lecteur à acheter des livres nouveaux à un prix relativement élevé. En France, au contraire, on semble être d'avis que la vente du roman nouveau a été compromise et entravée par les réimpressions à 95 centimes. Aucun expert anglais ne se rangerait à cette opinion.

## II

La branche principale de la production littéraire, — branche qui, en importance, excède de beaucoup toutes les autres, — est naturellement la fiction. Non seulement la vente totale des romans s'accroît-elle avec régularité, mais le nombre des romanciers à succès augmente tous les ans. Il y a une douzaine d'années, Sir Walter Besant estimait qu'en Angleterre cinquante romanciers gagnaient annuellement un minimum de 25.000 francs. A présent, cette troupe prospère s'est, sans aucun doute, considérablement renforcée. Un avocat fameux, un banquier, un gros épicier ou un jockey se jugerait dans la pénurie avec 25.000 fr. par an ; mais, pour un artiste, même en Angleterre où, bien que nation de boutiquiers, on tient généralement à rémunérer de façon décente certaines formes d'art, c'est un revenu à ne pas dédaigner.

Pour commencer au bas de l'échelle, on peut affirmer qu'un jeune auteur dont le premier roman atteint le niveau de la production courante éprouve, à chercher un éditeur pour ce premier roman, moins de difficulté aujourd'hui qu'il y a quinze ans. S'il veut faire les frais de publication, il aura le

choix entre diverses maisons qui tirent le plus clair de leurs bénéfices des néophytes ayant plus de fortune que de talent. Mais aucune maison de premier ordre ne publiera de roman, à moins qu'elle n'ait de ce roman une opinion favorable, auquel cas elle sera toujours prête à contresigner cette opinion en se chargeant de tous les risques de l'édition. Avec un auteur qui débute, certaines firmes préféreront acheter le roman avec une somme une fois payée, le prix d'achat allant de 625 à 2.500 fr., l'entière propriété du livre passant aux mains de l'éditeur. Il est, dit-on, un éditeur qui, prenant plaisir à lancer de nouveaux auteurs, va jusqu'à payer 2.500 fr. comptant tout roman dont la lecture le satisfait; mais il ouvre toujours les négociations en offrant une somme beaucoup moindre et il tente l'écrivain sans expérience en murmurant sur un ton persuasif : « Mon carnet de chèques est là, tout prêt, dans ma poche. » Toutefois, la majeure partie des éditeurs préfèrent le système de paiement sur la vente. Si un auteur nouveau obtient un droit de 10 o/o par exemplaire sur le prix marqué, c'est-à-dire 0,75, il est considéré comme bien traité, encore que certains éditeurs aillent jusqu'à donner 15 o/o. Une vente de 600 exemplaires est assez satisfaisante pour un premier roman; une vente de mille est bonne, et deux mille comptent pour un indiscutable succès. Ainsi un auteur nouveau, qui n'a pas le malheur d'être un sot en affaires, doit tirer de son premier roman un bénéfice d'au moins 450 fr. Certaines firmes ingénieuses cultivent cet expédient favori d'offrir des droits substantiels sur le second mille à condition que l'auteur renonce à tout paiement sur le premier. Inutile d'ajouter que les romans de début ainsi édités par ces firmes ne s'aventurent jamais, sous aucun prétexte, au delà du premier mille, et que néanmoins la maison prospère prodigieusement.

Si un premier roman n'atteint pas une vente de mille exemplaires, l'auteur ne doit pas, pour le second, s'attendre à des conditions meilleures que pour le premier. Mais quand une fois il a dépassé ce nombre, il peut compter sur un droit minimum de 15 o/o, sur lequel une modeste avance de 625 fr. par exemple lui est versée le jour de la mise en vente. Si la vente ne répond pas aux espoirs de l'éditeur, c'est celui-ci qui perd, et non l'écrivain. L'auteur d'une demi-douzaine de romans qui ont une vente moyenne de 2.000 exemplaires chacun est à

peu près sûr d'obtenir un droit de 20 o/o par exemplaire (1 fr.50), sur lequel une avance de 2.500 à 3.500 francs lui est faite ; ou bien, il peut vendre l'entière propriété d'un livre pour au moins 5.000 fr.

Quand la vente d'un auteur monte à 5.000, il peut demander un droit de 25 o/o (1 fr. 85) par exemplaire avec une avance de 7.500 fr.

Il y a en Angleterre plus de cent romanciers qui réalisent un minimum de 7.500 fr. sur chaque roman qu'ils écrivent. Les droits d'auteurs, pour les romanciers dont les ventes dépassent 20.000 exemplaires, s'élèvent parfois jusqu'à 30 o/o (2.25), et l'on prétend que Mr. Hall Caine a reçu jusqu'à 2.50. Mais pour les auteurs dont la réputation est bien établie, on peut indiquer comme avantages moyens un droit de 1 fr. 85 avec une avance de 7.500 fr. Le terme « à succès » est employé ici exclusivement par rapport aux ventes. Un romancier qui a la malchance d'abhorrer la sentimentalité peut se faire une certaine célébrité en Angleterre, et cependant, à moins d'une bonne fortune inespérée, il ne recevra jamais plus de 2.500 fr. pour un roman. Mais aussi tout le monde sait que la haine de la sentimentalité est un luxe qui coûte fort cher dans le Royaume Uni. La douzaine de romanciers qui ont escaladé les branches les plus élevés de l'arbre de la popularité, tels que Mrs. Humphry Ward, Miss Marie Corelli, Mr. Hall Caine, Mr. Rudyard Kipling, Mr. J.-M. Barrie, gagnent des sommes fantastiques, quelquefois un demi-million de francs, pour un seul livre. Mais ce sont là des cas exceptionnels. Au-dessous d'eux dans le même arbre sont perchés une volée d'écrivains de popularité moindre, mais, dans la plupart des cas, infiniment supérieurs en intérêt artistique — tels que H.-G. Wells, George Moore, Robert Hichens, Eden Phillpotts, Maurice Hewlett, T. Quiller-Couch — et il est agréable de constater que des écrivains de ce calibre se font de copieux revenus, variant de 50.000 à 100.000 francs, et plus, par an.

Les sommes qu'un romancier anglais touche hors de son pays sont moindres que beaucoup d'étrangers ne le supposent. Ceux qui ont, en Angleterre, une popularité extrême gagnent aux Etats-Unis autant que chez eux. Mais, pour l'ordinaire roman anglais, les Etats-Unis ne sont plus la contrée d'Ophir. Il fut un temps où, pour réussir auprès du public améri-

cain, il était indispensable d'être Anglais. Tout cela a changé. Le public d'Amérique professe à présent une préférence marquée pour le talent national, et les revenus littéraires les plus colossaux du monde se gagnent à New-York, comme il fallait s'y attendre. Un auteur qui n'a, en Angleterre, qu'un succès modéré trouvera souvent les plus grandes difficultés à se faire publier en Amérique, à quelques conditions que ce soit. Quant aux colonies britanniques, elles n'ont pas encore manifesté de passion insatiable pour la littérature. Un roman à succès vaudra parfois comme droits de publication, au Canada, 2.500 fr. Dans les autres colonies, le marché du livre est financièrement négligeable. Pour les droits de publication en anglais sur le continent, la Collection Tauchnitz paie 500 fr. et au-dessous par roman. Et quant aux droits de traduction, la moyenne varie de 100 francs en Italie et en Espagne, jusqu'à 300 francs en Allemagne.

## III

Il n'a été question jusqu'ici que des droits de publication en volume ; passons maintenant à la question des droits de publication en feuilleton dans les périodiques.

Dans les journaux quotidiens, le feuilleton est moins commun en Angleterre qu'en France. A Paris, un journal ne songerait pas plus à paraître sans feuilleton qu'une Française à sortir sans poudre de riz, et tout journal qui se respecte vraiment doit avoir ses trois feuilletons. A Londres, dans les feuilles à plus d'un sou, un seul des journaux du matin publie un roman, et aucun des journaux du soir n'a encore condescendu à accueillir la fiction. Pourtant, le feuilleton a fait, et fait encore, des progrès. Il y a quelques années, aucun quotidien de Londres n'aurait osé imprimer un feuilleton : un tel acte aurait été considéré comme une grave atteinte à la dignité journalistique. A présent, le moindre journal à un sou insère son feuilleton comme une chose toute naturelle. Même le très auguste *Times* emplit les dernières colonnes de son édition hebdomadaire avec un roman domestique douceâtre ou quelque récit romanesque. On se souvient encore du frisson qui secoua la capitale quand parut l'inconcevable annonce que le *Times* allait donner un feuilleton dans son résumé du vendredi.

La qualité des feuilletons, dans les quotidiens de Londres, est, somme toute, assez pauvre, et l'on ne s'efforce guère que de faire appel au goût le moins relevé du public spécial de chaque journal. Quelques-uns des plus riches quotidiens à un sou s'attachent un personnage appelé « fiction editor », qui agit comme collaborateur officieux, mais autocratique, de tous les auteurs employés : l'histoire est confectionnée jour après jour, ou de semaine en semaine, dans les bureaux mêmes du journal. Un beau matin, le « fiction editor » déclare : « C'est le moment d'avoir un meurtre. » Et un meurtre est aussitôt commis. Ou bien : « Il est temps de retrouver le vieil oncle depuis longtemps perdu. » Et le vieil oncle est retrouvé. L'auteur officiel du récit reçoit, pour exécuter les instructions du « fiction editor », environ 31 francs par mille mots (à peu près 100 lignes), car le feuilleton anglais est toujours payé au mot et non à la ligne. La bonne moyenne pour un feuilleton est de 52 fr. 50 les mille mots, mais beaucoup d'auteurs reçoivent 79 fr. ou environ 80 c. la ligne. A part de très rares exceptions, c'est là le prix maximum que paient les journaux, bien qu'à l'occasion un journal désireux de faire quelque tapage achètera à un auteur fameux un feuilleton pour 12.500 francs et dépensera 25.000 francs de publicité pour le faire savoir. Souvent aussi les journaux traitent pour une somme une fois payée, quelle que soit la longueur de l'œuvre. Par exemple, le *Times* donne toujours 3.750 francs pour son feuilleton, jamais plus ni moins, et cette somme représente sans doute la moyenne.

Il existe, en Angleterre, une multitude de journaux hebdomadaires, publiés avec l'intention hautement proclamée d'amuser et d'instruire à la fois le public. Certains de ces organes sont incroyablement riches, — *Tits-Bits*, par exemple, produit un bénéfice annuel qui dépasse certainement un million de francs, — et le prix qu'on paye ici pour les feuilletons est plus élastique qu'avec les journaux quotidiens, en partie pour cette raison que le menu comporte une portion plus importante d'œuvres de fiction. La moyenne, toutefois, ne doit guère dépasser 3.500 francs, encore qu'une somme de 10.000 ou même de 15.000 francs ne soit pas un paiement rare pour un récit de 80.000 mots dont l'auteur s'est spécialisé dans ce genre d'ouvrage. Les « grands illustrés hebdomadaires » allèrent autre-

fois jusqu'à 200.000 francs pour un feuilleton, mais, en ces derniers temps, ces majestueux organes éprouvent des difficultés à se maintenir sur le même pied, et ils se montrent moins généreux qu'au temps de leur splendeur.

C'est naturellement dans les magazines mensuels que paraissent les feuilletons les plus coûteux. Les revues mensuelles absolument de premier ordre — soit en popularité, comme le *Strand Magazine*, ou en qualité littéraire, comme le *Blaçkwood's*, — donnent volontiers un minimum de 79 fr. par mille mots pour les romans qu'ils acceptent, même quand les auteurs sont totalement inconnus. Les magazines de second ordre paient un minimum de 52 fr. 50 les mille mots. Quant au maximum... Mais il n'y a pas de maximum dans ce monde ploutocratique, et les romanciers, au lieu de compter leurs gains par mille mots, arrivent à le compter par mot. Un auteur d'une popularité de troisième ordre recevra 0, 10 par mot, de deuxième ordre 0, 15, et de premier ordre... n'importe quoi ! Quand R. L. Stevenson mourut (1894), son prix atteignait 0, 60 par mot, ce qui était considéré comme fantastique. Mais aujourd'hui ce ne serait plus du tout fantastique. Le *Pearson's Magazine* paya Rudyard Kipling 1 fr. 25 le mot pour *Captains Courageous*, et d'autres auteurs ont reçu tout autant. Pour la dernière série des histoires de *Sherlock Holmes*, le *Strand Magazine* donna à Sir Arthur Conan Doyle 750 livres sterling par histoire, ce qui équivaut à 3, 60 le mot ou 36 francs la ligne, prix qui est probablement un « record ». On assure aussi que Mrs. Humphry Ward reçoit, des magazines américains, 250.000 francs pour un feuilleton de 100.000 mots. Dans le domaine de l'art littéraire et pour le marché du feuilleton anglais, le phénomène le plus extraordinaire est offert par le *Strand Magazine*, périodique purement populaire, qui paie Mr H.-G. Wells au tarif de 790 francs les mille mots pour des nouvelles qui, du reste, sont des chefs-d'œuvre. Les grands artistes sont parfois obligés de se contenter de moins !

Il est fâcheux et troublant de s'attarder à méditer sur les fantastiques rémunérations des élus. Rappelons-nous que le tarif de 79 fr. les 1000 mots est un bon prix moyen, et aussi qu'il n'y a pas la moindre place, parmi les feuilletons anglais, pour une peinture de la vie moderne, absolument sincère et

exempte de sentimentalité; aucun périodique anglais, quotidien ou autre, n'envisagerait une telle horreur.

La partie fiction, dans les grands journaux provinciaux d'Angleterre, est entre les mains de quelques syndicats. Ces syndicats sont des firmes qui achètent la fiction au mètre, pour ainsi dire, et la revendent simultanément à un certain nombre d'organes provinciaux. Le directeur d'un de ces syndicats m'a dit récemment que les rédacteurs en chef de ces journaux de province se préoccupent uniquement de la question du prix quand on leur offre un feuilleton, et qu'ils achètent habituellement le moins cher. Les syndicats qui achètent les romans en grande quantité en offrent parfois 1.500 francs, ce qui est un prix fort peu élevé, et rarement se décident-ils à les payer 5.000 fr. ; encore qu'ils aient certains spécialistes, idoles des provinces industrielles du Nord et des Midland, à qui ils donnent 7.500 fr. Jamais ils ne se risquent à s'adresser aux romanciers le plus cotés, sinon occasionnellement pour leur demander une nouvelle.

## IV

Les autres branches de la littérature ont peut-être à elles toutes moins d'importance financière que le roman à lui seul. La poésie n'est franchement pas rémunérative. Tennyson est le seul grand poète qui, en ces derniers cent ans, ait pu vivre largement sur les profits de ses œuvres. Récemment, par des indiscrétions de feuillets de journal ou de correspondance, on a su que les volumes de Browning furent pour lui une source continuelle de pertes, au lieu de lui rapporter quelque bénéfice. Sans doute les éditeurs de Swinburne pourraient expliquer pourquoi le poète n'a pu s'enrichir par son art. D'autre part, des versificateurs de troisième ou de trentième ordre ont vu la fortune leur arriver très tôt. Le feu Sir Lewis Morris est un de ceux-là, et Mr Stephen Phillips compte parmi les autres. Les vrais grands poètes de l'heure présente, George Meredith, Robert Bridges, Francis Thompson, qui vient de mourir, n'ont pas, de toute leur vie, gagné, avec leurs vers, de quoi entretenir pendant un an un romancier populaire. Kipling présente un cas à part : génie qui d'instinct soulevait les passions belliqueuses de la tourbe des cafés-concerts, il ne pouvait manquer de gagner beaucoup d'argent ; mais le génie n'est à aucun titre un facteur essentiel dans son cas. On ne saurait indiquer

de chiffres généraux en ce qui concerne l'aspect financier de la poésie. S'il est vrai que Tennyson recevait 7.500 francs pour laisser imprimer un seul de ses poèmes dans une revue mensuelle, il est également vrai qu'un éditeur qui s'est fait la réputation d'encourager les jeunes poètes leur achetait dix guinées (262 fr. 50) la totalité des droits d'auteur pour un volume. Aucune littérature, classique ou moderne, ne surpasse celle de l'Angleterre dans le domaine des vers ; néanmoins, nos poètes, à l'heure actuelle, comptent pour peu, et en petit nombre, sur les livres de caisse de nos éditeurs.

Avec la biographie, la question change. La biographie est une des grandes industries anglaises, et, aux ouvrages biographiques, on peut adjoindre les volumes de souvenirs. Les biographies anglaises sont habituellement fort longues et comprennent pour la plupart deux volumes, dont le prix varie de 20 à 52 fr. 50. Il est extrêmement rare qu'un ouvrage biographique ait un insuccès complet : « Il y a de l'argent à faire là ! » et avec tous. Combien au juste? C'est difficile à dire. Pendant que John Morley rédigeait la biographie de Gladstone, les éditeurs de l'ouvrage « éloignaient le loup de sa porte », en lui versant annuellement 75.000 francs, et cela pendant quatre ou cinq ans. La biographie de Gladstone ne fut pas seulement une magnifique œuvre d'art, mais elle eut un succès commercial immense. On assure que Mr Winston Churchill a touché 200.000 francs pour la biographie de son père, Lord Randolph Churchill. Le résultat de ses efforts fut non seulement aussi une œuvre d'art superbe, — mais un chef-d'œuvre dont une quantité considérable d'exemplaires à 50 fr. ont été vendus. Le nombre doit être bien minime des biographies de célébrités modernes qui ne rapportent pas au biographe une somme d'au moins cinq mille francs. De continuelles protestations sont élevées contre la longueur et le prix exagérés des biographies anglaises, mais sans plus d'effet que les récriminations contre la bureaucratie en France.

Une branche secondaire et rémunératrice de la littérature en Angleterre consiste en la vulgarisation de l'histoire, sous une forme plus ou moins anecdotique et discrètement scandaleuse. Jamais Louis XV ne se douta que, dans la suite des temps, de laborieux grimauds anglais utiliseraient ses frasques pour payer leurs notes de fournisseurs. Tel est cependant son sort.

On ne se lasse jamais de racontars sur le Parc aux Cerfs, on ne se lasse pas de mettre le nez aux rideaux des innombrables alcoves du XVIIIe siècle. Récemment aussi, on a découvert que la reine Elizabeth n'est pas morte vierge, et « il y a de l'argent à tirer de là, certes! » Traitée dans un esprit sérieux, sans racontars et sans scandales, l'histoire devient également une source de profits, à condition de lui donner des limites très étendues, de débuter à la création du monde pour s'arrêter au moment de mettre sous presse.

Un historien peut publier une monographie sur la seconde moitié du XVIIIe siècle, par exemple, une monographie qui sera admirable, mais qui n'aura aucun succès. Si, par contre, dix-neuf autres historiens écrivent autant de monographies relatant, par périodes, l'évolution de l'Angleterre depuis la bataille de Hastings, et qu'un éditeur publie le tout sous un format et à prix identiques, les vingt volumes sont assurés de se vendre et chacun des auteurs de gagner quelque cinq mille francs. Une particularité, et non la moins curieuse, de la psychologie de l'acheteur de livres anglais est qu'il trouvera toujours l'argent pour acheter vingt ouvrages sérieux s'ils sont en série, alors qu'il n'achèterait aucun d'eux s'ils étaient publiés à part. Les séries ou collections ont en général du succès, et l'auteur à qui l'on demande d'y collaborer peut s'attendre à une rémunération raisonnable. Mais s'il est sûr d'être bien rémunéré, il est moins sûr d'être lu, à moins que son ouvrage ne paraisse au début de la série, car le succès de cette méthode de publications provient du louable désir qu'a le public anglais de perfectionner son intelligence par quelque effort considérable et universel. L'acheteur entame avec ardeur la lecture de la série ; puis son ardeur s'apaise graduellement, alors que son amour-propre exige que la série soit, du moins, achetée jusqu'au bout.

La forme de l'*essai* est depuis quelques années favorisée d'un renouveau ; et les recueils d'essais qui consistent surtout, soit en analyses des états d'esprit compliqués de l'auteur, soit en réflexions sur les voies mystérieuses de la Nature telles qu'il les observe dans son jardin, se sont ménagé une petite niche dans le commerce des livres. Le prix ordinaire de ces volumes est de neuf francs net, sur lequel l'auteur touche un droit de trois francs. Un auteur, au moins, Mr A.-C. Benson,

se fait un revenu régulier et considérable à force d'analyser ses états d'esprit, de mois en mois et d'année en année : c'est un spectacle extrêmement curieux et unique au monde. Un livre écrit sur son jardin rapporte communément à l'auteur 2.500 francs au moins.

La critique littéraire est payée dans les journaux à un tarif moyen de 52 fr. 50 la colonne de 120 lignes. Dans les cas très rares où ces articles de critique sont réimprimés pour paraître en librairie, le public ne leur accorde invariablement aucun intérêt. Le revenu des critiques littéraires s'accroît cependant de la nécessité des introductions et préfaces pour les éditions à bon marché des classiques. La demande pour ces introductions critiques est incessante et les jeunes critiques à la mode peuvent exiger de beaux émoluments. Pour six brèves études qui préfacent des réimpressions à un shilling de six romans de Charles Dickens un critique a, l'an dernier, reçu la somme de 5.000 francs. Mais c'est là, à vrai dire, un fait exceptionnel.

Je n'ai rien dit encore des ouvrages concernant les sports et les voyages. Ils sont souvent très rémunérateurs, mais il est difficile de donner à leur sujet des renseignements d'ensemble. En outre, ceux qui les signent ne sont auteurs, en général, que pour la circonstance.

## V

Au point de vue financier, la situation de l'auteur anglais n'est pas idéale. Elle laisse beaucoup à désirer, et, sans aucun doute, dans la majorité des cas, ce sont les éditeurs qui ont la plus belle part des bénéfices. Toutefois, au cours des dernières quinze années, les choses se sont énormément améliorées, et, la nature humaine étant ce qu'elle est, les auteurs ont de bonnes raisons d'être satisfaits de l'Angleterre. A coup sûr, ils y sont beaucoup mieux traités qu'en aucune autre contrée du monde, avec l'exception possible des Etats-Unis. Pour quiconque est familiarisé avec le monde littéraire de Paris et celui de Londres, la différence frappante entre les deux paraît être qu'il règne à Londres un ton d' « affaires » direct et franc, alors que ce ton est extraordinairement absent de Paris. A Londres, un contrat littéraire est un contrat au même titre que tous les autres, et l'on ne fait rien sans traité.

L'auteur ne s'en va pas, en suppliant, faire antichambre chez d'augustes éditeurs, et l'éditeur non plus n'embrasse pas les genoux des auteurs prospères. Les intérêts sont en conflit, mais de la même façon qu'en toute autre branche de commerce. Bref, l'éditeur anglais sait à quoi s'en tenir sur son propre compte, — il sait qu'il n'est nullement le bienfaiteur du génie, ni le parrain des chefs-d'œuvre, ni un ami débonnaire et tendre, ni un *deus ex machina* qu'il faut adorer comme tel, — mais simplement un industriel. Il a fallu presque deux siècles pour que l'éditeur anglais perçoive le ridicule qu'il y a pour lui à croire que, de quelque façon mystérieuse, une large part de la gloire d'un chef-d'œuvre lui revient à lui, l'éditeur. Mais il a fini, cependant, par s'en rendre compte. En temps voulu, probablement, l'éditeur continental arrivera à faire un similaire pas en avant.

Tout le crédit de l'amélioration du lot des auteurs en Angleterre revient à l'institution de l' « agent littéraire ». Celui-ci est un intermédiaire entre l'auteur et l'éditeur. Quand l'auteur a produit quelque chose qu'il veut vendre, il le donne à son agent, et celui-ci, qui passe son temps à étudier le marché, les rapports entre l'offre et la demande, ainsi que les idiosyncrasies des éditeurs, se met en campagne. L'agent n'a ni vanité littéraire, ni nervosité, ni tempérament artistique. C'est un homme d'affaires, qui n'a jamais besoin de se presser. Il connaît tous les éditeurs, tous les directeurs de journaux quotidiens et de revues. Il peut opposer entre eux des acheteurs possibles ; il peut, selon la nécessité, orner la vérité ; il peut louer sans paraître outrecuidant, et faire allusion, sans fatuité, à une célébrité future. De plus, il est capable de rédiger un traité, et, le traité une fois signé, il veille à ce qu'il soit exécuté. Il empoche les rebuffades et les oublie, et une lettre désagréable trouvée dans le courrier du matin ne le rendra pas incapable de tout travail pour le reste de la journée. Il est, dans toute l'acception du mot, un homme d'affaires, et, s'il y a de l'artiste en lui, c'est qu'il possède uniquement l'art de vendre. Un auteur peut écrire un livre excellent et il en disposera de façon désastreuse en traitant avec un éditeur. Il n'y a aucune raison pour que l'auteur qui possède le don d'écrire ait aussi le don de vendre ; et il y a beaucoup de raisons pour qu'il ne l'ait pas.

Les dix-neuf vingtièmes de toutes les affaires littéraires de Londres passent par les mains de six agents littéraires, avec d'admirables résultats pour tout le monde. « Vous avez simplement doublé les revenus de mes travaux », écrivait Rudyard Kipling à son agent. L'auteur reçoit de plus fortes sommes, la conscience de l'éditeur n'est plus aussi lourdement chargée, et l'agent littéraire prélève dix pour cent de toutes les sommes qui lui passent par les mains. Les premiers agents littéraires, qui sont encore de ce monde et en pleine prospérité, eurent à soutenir une lutte formidable contre les préventions et la cupidité des éditeurs. Ceux-ci proclamèrent que la littérature serait en péril, si les relations personnelles, charmantes et surannées, entre leurs auteurs et eux, cessaient. Cependant, les auteurs furent assez malappris pour rétorquer que la fréquentation amicale des éditeurs n'était pas absolument indispensable à la production des œuvres d'art. La lutte se poursuivit pendant plusieurs années. Effrayés à l'idée d'avoir à traiter avec de véritables hommes d'affaires et non plus avec des artistes, certaines firmes publièrent un impudent avis déclarant qu'elles se refusaient à avoir aucun rapport avec les agents littéraires. Mais leur révolte était irréfléchie, et elles furent contraintes de venir à résipiscence.

Quelques auteurs très populaires, qui ne manifestent aucun génie littéraire, sont doués cependant d'un génie stupéfiant pour les affaires, et se passent des services d'un agent. Mais presque tous les autres y ont recours et c'est uniquement par l'intermédiaire de leur agent que leurs œuvres peuvent être achetées pour la publication. Ce simple fait fortifie énormément la position de l'agent. Un éditeur y regardera à deux fois avant de se fâcher avec un agent à propos d'une question de peu d'importance quand il sait que cet agent dispose seul d'un manuscrit dont la publication ne peut manquer d'être lucrative. L'éditeur ne se permet pas plus de se quereller avec un agent qu'un agent avec un éditeur.

Depuis l'institution de l'agent littéraire, que ce soit là une coïncidence ou non, les prix payés aux auteurs se sont élevés régulièrement, au point qu'ils sont à présent d'au moins cinquante pour cent plus hauts qu'ils n'étaient il y a quinze ans, et l'ascension ne donne aucun signe de ralentissement.

ARNOLD BENNETT.

# POÈMES

## *SOIRÉE*

*Une vapeur légère et transparente*
*immobilise l'eau courante.*

*Des voiles clairs*
*flottent dans l'air.*

*A mi-côte circulent*
*des écharpes de tulle.*

*Sur les prés traînent*
*des traînes de laine*
*qui se mêlent, là-bas, vers Transinne, aux fumées*
*des mottes de gazons âcrement parfumées.*

*Soudain,*
*comme fondu dans de l'étain,*
*et les cendres du feu que septembre a éteint,*
*le brouillard surprend la vallée.*

*Viens, près de moi, sur la terrasse*
*qui seule émerge à la surface*
*de cette mer montant dans la nuit étoilée.*

*Notre arche flotte sur des eaux immaculées.*
*C'est une mer sans voix, sans vague et sans phosphore*
*qui naît avec le soir et meurt avec l'aurore,*
*mais une mer profonde*
*qui vient du fond du monde*

*et s'élève déjà là-bas jusqu'à la lune*
*dont les monts caressés par sa molle marée*
*semblent les dunes*
*de quelque lointaine contrée.*

*Existe-t-elle encore, en face, la colline,*
*où nous allions cueillir des belladones*
*et des baies d'églantine?*

*On n'entend que le bruit d'une cloche qui sonne.*

*A travers ses vitres dorées*
*vois la chambre éclairée par une douce lampe.*
*L'horloge lentement prolonge la soirée.*
*Dans un vase se fanent*
*des phlox, des dahlias et des fleurs paysannes.*
*Sur une estampe,*
*des cavaliers anglais poursuivent un renard.*
*Le mur est décoré des cartes militaires*
*où nous faisons tant de parcours imaginaires,*
*et comme hier,*
*les feuilles du tilleul fument dans la théière.*
*Rentrons. Il se fait tard.*
*La cloche de Redu sonne le couvre-feu*
*et l'encens du brouillard se gonfle aux pieds de Dieu...*

—

## *A DE JEUNES ÉPICÉAS*

*Jeunes sapins plantés par un pépiniériste*
*pour être l'ornement désolé de ce val*
*creusé par l'eau dans une terre amère et dans le schiste,*
*vous confondez déjà votre ramure horizontale.*
*Pareils à ceux dont se couronne le Tyrol*
*et où perchent, le soir, pour les rois de Bavière,*
*les vieux coqs de bruyère*

*qui ont la queue en lyre ;*
*plus beaux que les pins parasol*
*dont Rome illustra son empire,*
*vous pousserez sur cette terre amère et dans ce schiste...*
*Je songe à vos destins et mon cœur s'en attriste.*

*Sans doute vous aurez des orgueils éphémères*
*et pendant vos premiers hivers*
*vous serez fiers*
*de demeurer vivants et verts !*

*Quand les aulnes*
*deviendront jaunes,*
*quand le frêne, un matin de novembre,*
*sentira tous ses membres*
*gelés*
*et que le vent échevelé*
*arrachera les feuilles de ses bras,*

*quand, le même matin, le platane et l'érable*
*subiront son sort déplorable,*

*vous braverez le gel*
*et les neiges de la Noël*
*sous votre lourd manteau d'aiguilles éternelles...*

*Mais quand, en mars, les giboulées*
*renâcleront dans la vallée*
*et que toutes les eaux gonflées*
*ruisselleront des Hauts Plateaux,*
*l'érable écoutera palpiter sous sa peau*
*un sang nouveau,*

*tous les arbres du bois*
*frissonneront d'un âpre émoi,*

*les branches torses*

*de l'acacia, du saule et du tilleul*
*frémiront sous leur molle et langoureuse écorce,*

*l'épine acerbe aura la joie des feuilles,*
*les plus humbles rameaux gonfleront de bourgeons*
*et sur l'eau même apparaîtront*
*des bouquets bleus, entre les joncs.*

*Epicéas, épicéas, vous n'aurez pas la fièvre*
*de la verdure aiguë et du sang frais aux lèvres....*

*Et quand, plus tard, dans le verger*
*les cerisiers seront chargés*
*de cerises sucrées,*

*et que, vers la soirée,*
*s'écrouleront dans l'herbe haute*
*les prunes chaudes*
*et les reines-Claude à la peau de cuivre,*
*juteuses et crevées par les abeilles ivres,*

*vous porterez des pommes*
*de résine amère et de gomme*
*dont les écailles,*
*crépiteront comme la paille....*

*Votre prestige ainsi sera bien illusoire,*
*et, pour le vain orgueil d'être un mât de misaine,*
*votre fût trop hâtif n'aura jamais la gloire*
*du tronc plus patient des noyers et des chênes*
*ou du géant millénaire du Canada,*
*que le fleuve un soir amena*
*et que trente chevaux traînent de foire en foire.*

*Peut-être un jour, par privilège,*
*quand vous serez épanouis comme un pin de Norvège,*
*majestueux et solennels,*

*vous porterez les fruits des Hespérides*
*dans un salon Louis quatorze, à la Noël..*

*Votre écorce rugueuse et grise*
*où décembre inscrivit ses rides*
*scintillera sous les lanternes de Venise,*
*et sur vos troncs*
*ruisselleront*
*les gouttes de résine et les larmes de cire.*
*Vous verrez Balthasar et ses flacons de myrrhe*
*et, gracieux sous les oranges,*
*deux jeunes anges,*
*entre l'âne et le bœuf chauffant de leur haleine*
*un bel enfant Jésus en porcelaine.*

*Votre heure de triomphe est une heure fatale*
*hélas ! et pour avoir abrité cette crèche,*
*à jamais arrachés de la forêt natale,*
*vous ne goûterez plus la douceur des nuits fraîches....*

THOMAS BRAUN.

# LES LOIS
# DE L'ALLITÉRATION ET DE L'ASSONANCE
## SEMI-ALLITÉRATION ET SEMI-ASSONANCE

—

Les poètes, au moins ceux qui se sont efforcés d'échapper aux vieux clichés, se sont beaucoup occupés, pendant ces vingt-cinq dernières années, d'allitération et d'assonance. Mais il faut bien écrire aussi qu'ils n'ont pas mis le même zèle à rechercher les principes et les lois de ces importantes figures prosodiques.

Pourtant, pendant le même temps, et même avant, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, la Linguistique, par le moyen de savants tels que Burnouf, Bopp, Bentlœw, Grimm, Max Muller, Reinach, etc..., avait extrait de l'immense mine des langues anciennes tous les éléments de ces recherches. Il n'y avait plus guère qu'à en faire l'application à notre poésie. C'est ce que nous allons essayer ici.

Ce furent les Barbares du Nord, sur les ruines de la civilisation et de la poésie gréco-latines, qui nous apportèrent l'allitération comme principe d'une versification nouvelle. L'âme de ces races plus profonde, plus intérieure, outre qu'elle n'était pas apte à saisir d'un coup la savante organisation du vers latin, ne pouvait se contenter de cette organisation extérieure. Elle chercha, dans les mots eux-mêmes, les points d'appui de ses accents.

Or l'allitération et l'assonance, par cela même qu'elles évitent de nouvelles formations vocales, permettent de donner plus de force aux syllabes, tout en leur apportant, par la répétition, une continuité sensible. Le sentiment ou la sensation, qui ont choisi certains sons pour s'exprimer d'une manière propre, se continuent et s'achèvent par la répétition de ces mêmes sons, consonnes ou voyelles.

L'allitération et l'assonance sont donc, en ce sens, des éléments prosodiques plus profonds, plus intimes que l'accent et

la quantité des poésies grecques ou latines. Mais elles sont, d'autre part, beaucoup moins flexibles, beaucoup moins propres à se plier au sens des phrases, à l'esprit, qui est la fondamentale des langues modernes.

Les poètes islandais, en même temps que les auteurs des Eddas, avaient donné de l'allitération les règles suivantes :

1° *Les lettres allitérantes commencent des syllabes accentuées* (par l'accent tonique) ;

2° *La lettre allitérante est dans le mot principal;*

3° *Une autre allitération ne peut exister dans les mots importants.*

L'allitération et l'assonance, par leur nature même, comme nous venons de l'écrire, renforcent, accentuent les syllables. Les Islandais n'ayant pas d'autres accents d'origine poétique, leurs règles étaient donc extrêmement simples.

Mais l'application des mêmes éléments à notre langue n'est pas aussi simple, car,en dehors de l'accent tonique et de nombreux accents oratoire, passionnel et rationnel, dont nous ne pouvons faire ici l'analyse, notre poésie a déjà un accent qui lui est propre, et qui — toujours attiré par le tonique — vient renforcer certaines parties du vers.

Cet accent, strictement poétique, est semblable à l'accent ancien, sauf qu'il peut former un nombre beaucoup plus grand de figures, qu'il n'a pas d'intensité, pas de durée déterminées, et qu'il agit seulement en allongeant et renforçant les syllabes, les pieds qu'il atteint. Ainsi dans ce vers de Racine :

De cette *nuit*, Phé*nice*, as-tu *vu* la splen*deur*...

L'accent se porte sur les syllabes *nuit*, *nice*, *nu* et *deur*.
Dans ce vers de France Darget :

Ce *cœur* plein de mé*pris*, de ca*price* et d'en*nui*...

L'accent se porte sur *cœur*, *pris*, *price*, *nui*.

Or, le tonique attirant toujours l'accent poétique, les règles islandaises conservent une certaine valeur.Et elles sont observées, par exemple,dans le vers ci-dessus avec l'allitération en p : *plein*, *pris*, *price*, renforcée d'ailleurs par l'assonance en i : *pris*, *price*, *nui*.

Mais ces règles sont insuffisantes, en ce que des effets, semblables aux constrastes, aimés des Grecs, de l'accent et de la

quantité, peuvent être donnés par l'allitération des non-accentuées, qui se trouvent ainsi relevées, et en ce qu'une allitération de faibles peut accompagner une allitération d'accentuées, comme dans ce vers de Verlaine :

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faulx...

où l'allitération principale en f est encore renforcée par une allitération en s de non-accentuées.

Ces quelques considérations infirment, au moins dans notre poétique, la troisième règle islandaise, et entament la première.

Il faut d'ailleurs remarquer, dès maintenant, que les règles dans les matières prosodiques ne sont pas des règles absolues, mais seulement des tendances rationnelles, c'est-à-dire qu'elles subsistent tant que l'esprit libre, qui est ici la loi absolue, n'a pas de raisons supérieures et certaines de les violer.

§

L'examen du vers de Verlaine que nous venons de citer montre que le v de vol concourt à l'effet produit par l'allitération en f. Nous nous trouvons en effet en présence de lettres qui, selon la linguistique, peuvent se remplacer l'une par l'autre. Nous demandons la permission de nommer ces lettres *semi-allitérantes*.

La linguistique a démontré, par l'expérience des langues successives, que certaines lettres, qui se prononcent dans la même partie de la bouche, forment entre elles des groupes, où chacune d'elles peut être remplacée par une autre. Ainsi, dans le groupe guttural k, g, j, n, etc..., chacune de ces lettres peut être remplacée par une autre.

Ce passage possible les unes dans les autres des lettres d'un même groupe fut le facteur le plus important de la différenciation des langues. Il a fait l'objet des généralisations nommées un peu orgueilleusement lois de Grimm.

Voici, d'ailleurs, l'alphabet physiologique, selon Max Muller, à peu près conforme au tableau général de Grimm, indiquant le passage des consonnes les unes dans les autres, en sanscrit, grec, latin, islandais ancien, slave ancien, lithuanien, gothique et haut-allemand :

| Aspirations | | | Arrêts | | |
|---|---|---|---|---|---|
| *Rude* | *doux* | *trille* | *dur* | *mou* | *nasal* |
| | | GROUPE I (guttural) | | | |
| h | h | r | k,kh | g,gh | n,ng |
| y | y | » | ch,chh | j,jh | ñ,ny |
| | | GROUPE II (dental) | | | |
| s | z | l | t,th | d,dh | n |
| » | z (angl.) | r (angl.) | th (angl.) | dh (angl.) | n (arabe) |
| | | GROUPE III (labial) | | | |
| f | v | » | » | » | » |
| » | w (allem.) | » | p,ph | b,bh | m |
| w (angl.) | » | » | » | » | » |

Toutes les lettres du groupe 1 se prononcent dans la gorge ; celles du groupe 2 dans la bouche (dents) ; celles du groupe 3 sur les lèvres. Dans chacun de ces groupes, toute lettre peut en remplacer une autre. Par conséquent toutes les lettres d'un même groupe sont semi-allitérantes entre elles.

Ainsi dans le vers de Mallarmé :

> Je t'ap*porte* l'en*fant* d'une n*uit* d'Idu*mée*...

les trois accentuées *porte*, *fant*, *mée*, commencent par trois consonnes semi-allitérantes. Toutes les autres consonnes, à l'exception du j, sont allitérantes ou semi-allitérantes (groupe 2). A remarquer encore l'assonance en u de trois syllabes. Et l'on aura peut-être ainsi l'explication de la beauté sensible de ce vers.

D'une manière générale, on peut dire qu'un vers est d'autant plus beau, au moins au point de vue des consonnes, que celles-ci, en dehors de l'allitération principale, tendent à être toutes semi-allitérantes, c'est-à-dire faire à partie d'un seul groupe.

> De frais parfums sortaient des touffes d'asphodèles...

A l'exception de la belle allitération en f, toutes les autres consonnes forment une allitération en d, augmentée d'une semi-allitération (groupe 2) en s. t. t.

Ce groupement n'est d'ailleurs qu'une « tendance ». Et dans la concentration des consonnes d'un même vers en deux groupes, on peut obtenir de forts beaux effets d'opposition par l'introduction d'un seul, ou de rares éléments du troisième groupe. Ainsi dans ce vers d'Henri de Régnier :

O mon âme, le soir est grave sur toi-même !

toutes les consonnes sont semi-allitérantes dans les groupes 2 et 3, la seule consonne g appartient au groupe 1, est ainsi en opposition vive, et donne plus d'éclat, plus de force au mot *grave*.

§

La répétition des voyelles ou diphtongues, de même qu'elle constitue une sorte de continuité des sentiments ou des sensations, permet organiquement, en ce qu'elle évite de nouvelles formations vocales, d'accentuer, c'est-à-dire d'allonger ou de renforcer les syllabes où sont placées ces lettres. C'est *l'assonance*.

Cette accentuation, nous ne saurions trop le répéter, tient aux organes de la voix, qui, n'ayant pas, dans l'assonance comme dans l'allitération, à combiner de nouveaux sons, peuvent donner aux sons répétés plus de force et de durée. L'assonance et l'allitération ne sont donc pas des procédés prosodiques artificiels ; mais, au contraire, des procédés essentiellement organiques.

L'*assonance*, étant, comme l'allitération, accentuante, *doit, en général, porter sur les accentuées*. Ainsi, dans ces vers de Verlaine :

Et pour să voix lointaine, et călme, et grăve, elle ă
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

l'assonance en a du premier vers porte, en outre de *sa*, sur trois fortes : *calme, grave* et *a*.

L'assonance peut également porter sur une ou plusieurs faibles que l'on veut relever. C'est le cas de *sa* dans les vers ci-dessus, ou de *vos* dans cet autre vers de Verlaine :

Toute sonore encor de vos derniers baisers...

D'autres assonances peuvent exister dans le vers, en dehors de la principale, et notamment une assonance de faibles accompagnant une assonance de fortes.

§

L'examen de ce dernier vers de Verlaine montre que *ou*, de *toute*, contribue à renforcer l'assonance en o. *Ou* est, en effet, semi-assonant avec o.

Selon Helmholtz, ou correspond à fa$^1$ et o à si$^1$ bémol. Ce sont donc deux valeurs très prochaines. D'autre part, ou et o se prononcent également avec les lèvres. Et c'est ainsi qu'ils peuvent se remplacer réciproquement, parce que, comme les consonnes, les voyelles ou diphtongues qui se prononcent en un même point de la bouche peuvent passer l'une dans l'autre.

« Il y a, écrit Max Muller (*Science du Langage*, *251*), dans la prononciation des langues aryennes, trois points principaux où le contact des organes de la parole donne naissance aux consonnes, ce sont les points guttural, dental et labial, où sont produits les sons k, t, p. »

C'est autour de ces trois points que se forment les trois groupes de consonnes que nous avons définis précédemment. Et c'est également autour de ces trois points que se forment les trois groupes de voyelles et diphtongues, dont les fondamentales sont a, i et o. Dans chacun de ces groupes, une voyelle ou diphtongue peut en remplacer une autre. Toutes les lettres de chacun de ces groupes sont donc semi-assonantes entre elles.

Un poète de quelque finesse d'oreille n'hésitera pas à assonancer *eur* et *ar*, qui sont non seulement gutturales l'une et l'autre, mais encore de valeurs très prochaines : sol$^4$ et si$^3$ bémol.

Charles Vildrac, qui est un poète fort délicat, n'hésite pas davantage à assonancer les deux labiales *en* et *é*, dans *lentes* et *vérités*, ou les deux dentales *eux* et *om*, dans *yeux* et *hommes* (*l'Abbaye*, *28*).

Il serait fort intéressant d'établir un tableau des trois groupes de voyelles et diphtongues dont nous venons d'écrire. Mais il intervient ici un élément de qualité dont il importe de tenir grand compte. Ainsi les deux labiales *ou* et *u* correspondent respectivement, selon Helmholtz, à fa$^1$ et sol$^4$. Il ne semble donc pas qu'elles puissent être semi-assonantes.

Voici, d'ailleurs, toujours selon Helmholtz, la valeur des principales voyelles, supposées normales : ou (*fa*$^1$) — o (*si*$^1$ *bémol*) — a (*si*$^3$ *bémol*) — é (*si*$^4$ *bémol*) — i (*ré*$^5$) — u et ü allemand (*sol*$^4$) — eur et ö allemand (*ut*$^4$ *dièze*).

Il serait nécessaire d'établir pareillement les valeurs des différentes diphtongues supposées normales.

Mais les expériences, au Collège de France, de l'abbé Rousselot — expériences rapportées par Robert de Souza — nous donnent pour a de femme la valeur sol [2] dièze, c'est-à-dire plus d'un octave au-dessous de l'a de Helmholtz.

Il apparaît donc que l'a des différents mots, même prononcé par une même personne, nous fournirait des *valeurs de position* fort différentes.

Quant aux *valeurs de personne*, c'est-à-dire aux différences exprimées, pour un même mot, par des personnes différentes, on devrait recourir pour les synthétiser à des moyennes, — qui permettraient d'établir, comme dans toutes les sciences d'observation, des « équations d'erreur personnelle ».

C'est à l'aide de ces moyennes — et c'est un travail que nous nous proposons de faire quelque jour — que l'on pourrait établir ensuite les « valeurs de position », dont l'élément fondamental est la consonne d'appui.

La « position » normale d'une voyelle est celle qu'elle occupe lorsqu'elle est précédée de la consonne correspondante. Ainsi la position de la voyelle gutturale a est normale, lorsqu'elle est précédée de la consonne gutturale fondamentale k, dans *ka*. Sa position moyenne est sa combinaison avec la dentale t, dans *ta;* et sa position extrême, celle qu'elle prend avec la labiale p, dans *pa*.

De même i trouve sa position, et, par suite, sa valeur normales avec sa correspondante dentale t, dans *ti*, ses extrêmes se produisant dans *ki* et *pi*. Enfin o prend également sa valeur normale avec sa correspondante labiale p, dans *po*, ses extrêmes se réalisant dans *to* et *ko*.

§

Ces considérations sur la valeur de position des voyelles et diphtongues nous amènent à examiner les valeurs que prennent les consonnes et voyelles dans leurs multiples combinaisons.

Tout d'abord l'assonance peut être doublée d'une allitération, comme dans le vers cité de France Darget :

> Ce cœur, plein de mé*pris*, de ca*price* et d'en*nui*,
> Rêvait d'un noble amour qui fût digne de lui...

où l'assonance en i est doublée, dans *pris* et *price*, d'une

allitération particulièrement forte puisqu'elle comprend deux consonnes identiques, *pr*.

Même doublement de l'assonance par l'allitération dans ce vers d'André Ibels :

> Dis à *mai* qui som*mei*lle au cœur *mê*me des roses...

On vient de voir qu'une seconde consonne identique ajoute de la force aux allitérations ou semi-allitérations. Ainsi *pr* et *fr* forment une forte semi-allitération. Mais, inversement, une seconde consonne différente diminue la qualité de ces figures : *fr* et *fl*, par exemple, ne forment plus qu'une faible allitération, et *fr* et *pl* qu'une faible semi-allitération.

Quant à la réaction des consonnes sur les assonances et semi-assonances, elle se manifeste, en dehors des considérations précédentes, de deux sortes, selon la position de ces consonnes après ou avant les voyelles.

Après celles-ci, les consonnes, si elles sont identiques, augmentent la valeur des assonances ou semi-assonances. Elles diminuent au contraire cette valeur, si elles sont différentes, à moins qu'elles ne soient semi-allitérantes. Dans ce dernier cas, on peut admettre qu'elles ne changent pas la qualité de l'assonance, *euf* et *euve*, par exemple, forment une excellente assonance.

Quant à la position des consonnes avant les voyelles, nous venons d'en voir les caractères fondamentaux, au point de vue de la valeur des voyelles — mais cette action sur la qualité de l'assonance est double, car, non seulement les voyelles changent de valeur selon les consonnes d'appui, mais encore celles-ci, en se différenciant, diminuent la qualité de l'assonance.

Ainsi un bon poète, avons-nous écrit, n'hésitera pas à assonancer ar et eur, dans *car* et *cœur ;* mais il hésitera peut-être pour *car* et *teur*, et plus encore pour *car* et *peur*, c et p étant aux extrémités de l'échelle phonétique.

§

L'organisation du vers par l'allitération et l'assonance demandait un achèvement. Or, l'accent final des vers grecs et latins ne satisfaisant pas l'oreille grossière de nos aïeux, ils reprirent l'antique, la primitive répétition de ton de la rime — corruption de rythme — du vers sanscrit.

Quand le vers français, au temps de la Renaissance, eut retrouvé les accents poétiques, et par conséquent l'accent final, qui achève l'unité des vers, il conservera par l'autorité de quelques régents de lettres mal informés, cette rime, qui était devenue absolument superfétatoire.

En réalité, la rime n'est ainsi aucunement un élément essentiel de notre vers, — et moins encore la « rime riche », qui ne peut s'appliquer qu'à une forme et une matière poétiques riches, et qui, appliquée trop souvent à une matière trop pauvre, fait ressembler le vers à ce fameux nègre qui avait pour tout costume une paire de manchettes et un faux-col très blancs.

La vérité de la rime, c'est qu'elle n'est qu'un cas particulier de l'assonance, qui n'est elle-même qu'un cas particulier de l'achèvement du vers.

Du vers blanc, c'est-à-dire sans semi-assonance même, à la rime riche, c'est-à-dire où la forte assonance est doublée d'une allitération, toutes les terminaisons du vers sont possibles, par les semi-assonances et assonances faibles, moyennes ou fortes, que nous avons indiquées précédemment.

La véritable loi, la loi vivante, est ici le sentiment du poète qui mesurera ses assonances à la force de ses expressions, et se gardera de mettre une rime riche et lourde à un vers léger ou une rime forte à un vers qui ne l'est point.

De même toutes les sortes d'assonances qui peuvent rendre plus parfaite l'expression des sentiments du poète sont vraies, soit que les rimes féminines succèdent aux féminines, ou inversement, soit qu'une même rime se répète plusieurs fois, etc., etc...

§

Nous terminons ces considérations par une règle qui est commune à tous les accents et qui s'applique aussi bien à l'allitération qu'à l'assonance, l'une et l'autre accentuantes :

*On ne peut donner deux allitérantes ou deux assonantes en deux syllabes qui se suivent* à moins qu'elles n'appartiennent à un même mot.

Cette règle est essentiellement organique. L'accentuation, étant un effort de l'organe de la voix, ne peut se répéter qu'après un retour à la normale ou un repos.

C'est ainsi que Quicherat condamne fortement la succession de deux fortes poétiques dans ce vers de Corneille :

Il fera de*main jour*, et la nuit porte avis...

Pour la même raison l'allitération suivante est mauvaise :

Pour sa grande bravoure et pour sa hau*te tai*lle...
(V. HUGO.)

Cette suceession des deux t est aussi pénible que la succession des deux o dans le vers suivant, également de Victor Hugo, qui fut si prodigue de fautes de ce genre :

Mon père ce hé*ros au* sourire si doux...

C.-M. SAVARIT.

*UN IDÉALISME EXPÉRIMENTAL*

—

# LA PHILOSOPHIE
# DE LÉONARD DE VINCI
## D'APRÈS SES MANUSCRITS

(*Suite* [1])

—

« L'âme ne peut se corrompre dans la corruption du corps, elle agit à la façon du vent dans l'organe; si l'enveloppe se gâte, il n'en résulte pour elle aucun effet (43). » Cette affirmation ne mériterait pas d'être citée, si Léonard, démentant son principe de ne rien admettre au delà de l'évidence, n'était l'inventeur d'une théorie singulière.

« L'âme est l'auteur du corps. » C'est elle qui modèle, par un lent travail de repoussé, son enveloppe. Beaucoup d'objections se présentent et d'abord le grand nombre d'hommes illustres dont les traits ne correspondent pas aux facultés. L'admirable César Franck comme l'honnête Littré étaient laids. Nos opinions ont leur source en nous-même; Léonard, le plus bel homme de son temps, pouvait croire que l'âme forme le corps. Cette idée provient d'une remarque de métier. Les personnages d'un peintre ont entre eux un air de famille et ressemblent à leur auteur. Cela n'a pas besoin de démonstration et lorsque dans ses conseils pratiques le maître du *Saint Jean* avertit son disciple d'examiner les défauts de son propre corps et lui affirme que, s'il n'y prend garde, il les reproduira dans ses figures, il dit vrai. Toutefois, la raison qu'il en donne manque de démonstration. Si on entend bien que l'artiste soit son prototype, cela ne prouve pas que chaque âme façonne son corps. Si tel était son pouvoir, elle ne manquerait pas de s'attribuer les plus belles formes.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 254.

« Il semble à l'âme de l'artiste que la meilleure façon de figurer un homme est de recommencer le travail qu'elle fit pendant sa propre gestation; elle se plaît donc à répéter les formes qu'elle choisit alors, en modelant son propre habitacle. »

L'homme qui écrit pour lui-même ou pour des disciples se trouve dans une condition fort différente du contemporain qui destine ses pages à tout le monde.

Le premier passe sous silence les prémisses de son raisonnement, inutiles à lui-même et connues de son auditoire. Aussi sommes-nous arrêtés dans l'étude des cahiers de Léonard par des lacunes, étant habitués à lire des ouvrages composés pour la diffusion.

Lorsqu'il se compare au dernier venu à la foire qui prend les objets dédaignés par les autres et met sur eux son mince pécule, car les hommes nés avant lui semblent avoir épuisé les thèmes utiles et nécessaires, il mesure de son œil d'aigle la parabole métaphysique et devine que les temps théocratiques sont révolus et que l'humanité va s'orienter à nouveau et mettre le cap sur le réel ; et il la précède, accomplissant en lui-même une évolution de cinq cents ans. Est-ce à dire que ce noble précurseur nous ressemble? Comme mécanicien, seulement, pour ses tentatives d'aviation ou de balistique : pour le reste il offre les traits que nous attribuons au sage grec. Il ne juge pas l'œuvre divine, il l'admire. « La nature a placé sa douleur chez tous les animaux doués de mouvement pour la conservation de leurs organes (162). » La souffrance morale accomplit le même office : l'homme serait vite consumé par ses passions si les peines qu'elles engendrent, les heurts qu'elles suscitent ne le forçaient à quelque tempérance.

Il trouve quatre puissances dans l'âme : « mémoire et intellect qui constituent la raison; irascibilité et concupiscence qui résultent des sens (30). » Son ascétique portera donc sur le refrènement de l'instinct. « La patience fait contre les injures comme le vêtement contre le froid. Si tu multiplies les habits selon l'intensité du froid, il ne pourra te nuire. Ainsi en face des injures redouble de patience (70). » Il dissuade de rechercher les satisfactions matérielles. « Qui ne refrène la volupté s'assimile aux bêtes (120). »

On ne saurait trop remarquer chez un artiste qui servait

César Borgia, au moment où Machiavel se trouvait auprès du même prince, comme envoyé de Florence, et qui a dû échanger, à Sinigaglia des remarques avec l'auteur du Prince, la permanence du sens moral qui manquait à l'Italie de ce temps aussi radicalement que l'eau dans le désert.

La dignité du caractère s'affirme à chaque sentence, le savant doit être vertueux, par un premier effet de ses études. A cette époque, le beau crime avait ses admirateurs, la noire perversité ses thuriféraires; et Ludovic le More, si longtemps patron de notre auteur, était le type du criminel sympathique.

Léonard ne subit pas plus la contagion de l'exemple que le poids de la tradition : sa vertu est bien la vertu idéale, pour qui la fin ne justifie pas le moyen, qui professe le respect de la vie sous toutes ses formes et le dédain des richesses en toute rencontre. En contemplant cette âme si pure, on se demande s'il n'y a pas d'autres saints que ceux de la canonisation et si l'homme qui marche dans la double lumière de la conscience et du génie, sans autre guide que lui-même, ne mérite pas un nimbe, pour le splendide exemple offert et pour l'honneur qu'il apporte à l'humanité, en la montrant aussi ornée en son intériorité que dans sa manifestation.

§

Personne, pas même le Timon de Shakespeare, n'a pareillement vociféré contre la brutalité et la perversité de l'homme. Il s'indigne que les êtres grossiers, de mœurs basses et de peu d'esprit, aient un même organisme et la même variété de rouages que les spéculatifs. Les uns ne sont que des sacs où entre la nourriture et d'où elle sort, « faiseurs de fumier et remplisseurs de latrines (37) ». A vingt endroits il crache son mépris sur ces « gaines de corruption, ces ventres, sépultures d'autres animaux ». « Si on ne rencontrait quelques hommes inventeurs sages et savants, je ne sais où on verrait la supériorité? Dans le légitime instinct des bêtes plutôt que dans l'injuste et perverse avidité des hommes. »

Quoique je me sois proposé de présenter les idées de Léonard et non d'étudier sa personnalité, il faut, pour donner le relief convenable à ces citations, rappeler que nul ne fut moins misanthrope que le brillant cavalier de la cour de Milan. Ecuyer, musicien et chanteur, arbitre des élégances et surtout

*deliciarum theatralium*, à Amboise comme à Milan, plus recherché encore pour sa conversation que pour sa peinture, il vécut entouré de fervents disciples et de domestiques dévoués. La duchesse de Mantoue lui écrit en des termes de bien grand respect et le roi de France l'appelle « mon Père ». Il a souffert de ses rivaux, de l'incompréhension de Léon X, de celle de ses compatriotes de Florence, mais toujours aimé, toujours entouré, il n'a souffert que dans sa fortune, et non dans son cœur. Son mépris de l'homme ordinaire n'exprime pas une rancune : c'est bien un jugement, et son expression réaliste, injurieuse, en termes insolents et bas, nous indique qu'il ne fut platonisant, puisqu'il ignore la théorie du daïmon qui considère l'homme inventeur, savant et sage comme un être intermédiaire entre notre espèce et la divinité ; il ignorait aussi la formule aristotélicienne, qui met plus de distance d'un homme à un autre que de l'espèce humaine à l'espèce animale.

Des génies du passé aucun ne revivrait de nos jours avec autant de plaisir que celui qui appela la mécanique *le paradis des sciences*. Mais en voyant le mot « égalité » salir les actes collectifs et les monuments, son esprit de savant se révolterait d'une si basse flatterie aux indignes, d'une affirmation si parfaitement stupide au point de vue expérimental.

L'indignation devant les faiseurs de fumier, nous la trouvons chez tout humaniste, de Pétrarque à Erasme ; l'homme de haute culture méprise l'inculte, naturellement. Lorsque notre contempteur de l'humanité écrit : « Tous les maux qui sont et qui furent, mis en œuvre ensemble ne satisferaient pas encore le désir de l'âme inique qui est celle de l'homme », il pense à César Borgia, à Sforza et aux tigres qui bondissaient alors à travers l'Italie.

Ecœuré par l'être rudimentaire, il accable le pervers, l'être de proie, d'une colère vraiment sainte. Pour alimenter ses désirs, l'homme déchaîne la mort, la douleur sur toute chose vivante. Dans son prodigieux orgueil, il se lèverait contre le ciel si le poids de ses membres ne le maintenait sur la terre. Rien dans l'univers, dans l'air, dans l'eau qui ne soit poursuivi, dérangé, abîmé par lui. « O monde, comment n'entr'ouvres-tu pas tes entrailles pour précipiter au plus noir de tes gouffres et ne plus montrer à la lumière un monstre si cruel et si impitoyable (48) ? »

Allez dire à ce cœur vraiment vertueux que l'homme a été créé à l'image de Dieu : il rira ou s'indignera de ce blasphème qui calomnie la Bible. Les Œlohim ne sont que des anges qui ont fait l'homme à l'image de leur ombre. Léonard admire tellement le corps humain qu'il s'indigne que de vilaines âmes puissent l'habiter. Ici encore nous rencontrons le contre-thème de la formule mystique. Dans la splendeur de la chair, le grand artiste voit la main divine : car, chose inconcevable, la matière garde sa forme plutôt que l'âme sa noblesse. Il tire sa morale de la réalité, sans oublier même, dans la démonstration scientifique, l'exhortation d'honnêteté. Au seuil de son traité d'anatomie, il fait un sermon sur l'homicide, et au lieu d'invoquer le décalogue ou quelque autorité humaine, il emprunte ses objurgations à l'esthétique.

« Toi qui considères, dans mon travail, l'œuvre admirable de la nature, tu jugeras que c'est un crime de la détruire. Quel attentat d'ôter la vie à l'homme dont la composition se révèle à toi comme une merveille d'art! Pense au respect que tu dois à l'âme qui habite une telle architecture et qu'elle est, cette âme, chose divine. Tu la laisseras donc habiter à son plaisir le palais de son corps qu'elle-même a construit et ni par colère, ni par malignité, tu ne détruiras sa belle vie. Car c'est de mauvais gré. Crois-le, que l'âme quitte le corps et, crois-le aussi, sa plainte et sa douleur, en le quittant, ne sont pas sans raison (291). »

Nous surprenons ici une croyance très ancienne sur la mort violente. Il estime, à plusieurs endroits, qu'une vie bien employée est toujours assez longue et rend la mort sereine; il loue surtout le seigneur de bien compter les jours des mortels: mais il redoute le trépas tragique comme s'il y voyait une compromission du devenir.

L'âme réside dans le cerveau, là où confluent les sens et où réside le sens commun. Si l'âme était répandue dans l'organisme, il ne serait pas nécessaire que les instruments sensoriels aboutissent au même point; l'œil opérerait l'office du sentiment sur sa superficie, sans transmettre par les nerfs optiques la similitude des objets au sens commun.

Chez Aristote le sens commun est un sens distinct ayant le cœur pour organe. Fénelon y voit comme une flamme, et Berkeley « les mêmes notions que tous les hommes professent

précisément sur les mêmes choses. Pour le Vinci, « le sens commun est celui qui juge les impressions transmises par les autres sens et qui agit selon un mouvement médiateur. Les sens, actionnés suivant les objets transmettent leur impression à la sensibilité qui les livre au sens commun et celui-ci, en qualité de juge, propose le tout à la mémoire dans laquelle, selon sa puissance, tout est plus ou moins conservé (39). » Malgré son caractère hypothétique, cette description du mouvement réceptif de l'homme se recommande par sa plausibilité et ne contredit pas aux découvertes faites jusqu'ici. L'analogie du sensible au spirituel s'impose comme la prolongation du système expérimental; et le Maître, du reste, en a donné plusieurs énoncés.

§

« Dans la description de l'homme doivent être compris les animaux de même espèce, tels que le babouin, le singe, et les nombreux similaires (26). » Ailleurs, il place l'homme parmi les quadrupèdes. A sa première enfance ne marche-t-il pas à quatre pattes; ensuite, dans son allure, il agite ses quatre membres en croix, comme le chien qui trotte.

A la fin du quinzième siècle une telle assertion stupéfie. Quelle force de personnalité il a fallu pour noter une analogie si contradictoire aux formules, même indépendantes, de l'époque! De nos jours, on a tiré de cette constatation des conclusions fantaisistes; l'homme a passé pour un singe évolué; ce qui n'est pas plus vrai que de le désigner comme un ange involué, c'est-à-dire déchu.

Léonard se garde, chaque fois qu'il fait une remarque d'ordre naturel, de la transporter aussitôt dans le domaine de l'âme et d'imposer le déterminisme expérimental au phénomène insaisissable de la spiritualité. Cette espèce de folie ambitieuse de forcer toutes les serrures avec une seule clé, excusable chez les théocrates imbus des spéculations transcendantales, devient intolérable de la part du physiologiste qui a pour mission de cataloguer des observations et de les coordonner, sans conclure contre la révélation qui reste vraie, dans ses limites.

D'après Humboldt, personne au seuil du seizième siècle ne connaissait le corps humain aussi bien que le Vinci. « Sauf le

système nerveux inutile à son immobilité », il trouvait le monde et l'homme semblables.

« Les os servent d'armature à la chair comme les rocs soutiennent la terre; le lac de sang où croît et décroît le poumon correspond à l'océan, qui, dans sa respiration, croît et décroît, toutes les six heures. »

Quand on opère, comme présentement, sur des fragments, il est permis de développer une prémisse et de donner une conclusion rigoureusement déduite.

Léonard écarte de son système la religion et la philosophie proprement dite, puisqu'il n'admet d'autre critère que l'expérience et refuse toute autorité aux textes.

Le champ expérimental ne s'étend pas jusqu'au domaine animique et cependant aucune méthode ne vaut qui ne donne un procédé de certitude aux questions spirituelles, qui sont légitimes et, pour beaucoup, réellement vitales. Comment établir une éthique, une pneumatique, sans employer l'élément traditionnel : comment raisonner, si on rejette l'Aristotélisme ?

Le dualisme humain peut-il être régi par une unique loi, comme on a tenté jusqu'ici de l'obtenir? Au profit de qui résoudre l'antinomie entre la matière et l'esprit et quelle que soit l'option, est-il sage de tirer de l'animalité une loi pour l'esprit ou d'asservir l'organisme au principe supérieur? « Les sens sont terrestres et la raison se tient en dehors lorsqu'elle contemple (46). » Voici l'énigme la plus difficile ; elle étend jusqu'aux confins de l'entendement les ramifications de ses conséquences.

Ce que le Vinci appelle Nécessité se nomme Providence sous la plume sacrée : l'originalité du Florentin consiste à considérer le phénomène naturel comme la plus pure expression de la volonté divine.

« En douze figures, je te montre la cosmographie du petit monde (l'homme) et sa structure dans le même ordre que suivit Ptolémée. Il divise en zones et en provinces et sépare les membres, selon l'office des parties, donnant l'explication de tous ses aspects et de son état de santé, avec le rapport du mouvement local et des organes intermédiaires (290). »

N'est-ce pas la première fois qu'un philosophe étudie si exactement l'homme physiologique? Il disséqua plus de trente

cadavres; et, si documenté, il n'employa ses connaissances positives qu'à la recherche de la qualité et à des figures, telles que Jésus, Marie et les Anges, les plus transcendantales que l'esprit humain ait conçues.

Dans la spéculation, même aboutissement; de la multitude des observations il tire des lois. Son esprit sans pédantisme ne subit jamais l'espèce d'atrophie des facultés supérieures qu'on observe chez le mathématicien. L'artiste reste derrière l'observateur et sa description semble une peinture. « Les muscles, qui peuvent remuer les membres, selon la volonté et le désir du sens commun, jouent le rôle des officiers que le Seigneur délègue à ses différentes provinces ou cités et qui le représentent en ces divers lieux et y exécutent ses ordres. Cette lieutenance, qui obéit comme à la parole du seigneur, agit parfois d'elle-même et cependant en conformité avec la volonté du maître. »

Frappé par la perfection du corps, logique et légitime en ses besoins, le penseur attribue le mal à la mauvaise volonté de l'homme ; persuadé qu'en son animalité, il vaut mieux que spirituellement, il a cherché dans la chair une règle pour l'esprit. Tentative hardie, certes, et que nul n'a reprise. La science a vu les mêmes passions que la foi s'agiter à son ombre, et l'homme de l'expérience prétendre à l'autorité pontificale. La gent pédagogique pensa succéder au sacerdoce et l'instituteur de village méprise saint Thomas. Est-il admissible que l'épuisement du génie théocratique serve à l'intronisation des cuistres? Léonard étudiait les étoiles (252-263), il ne prétendait pas les éteindre. On se trouve fort gêné pour magnifier la science, à notre époque où elle est devenue un parti, et la bannière de toutes les goujateries et un des principaux thèmes électoraux.

Parmi tant de caricatures que le maître de Milan nous a laissées, il en manque une, qui eût été la plus ignoble, celle de Homais, le formidable imbécile du suffrage universel, le frère cancre qui, dans les Révolutions, devient le Père Duchesne.

L'Ariste, qui ne supportait pas l'atmosphère démocratique de Florence, eût été indigné d'entendre les blasphèmes contre le Créateur, tirées de la création même; lui qui se révoltait de ce qu'une monnaie invisible faisait triompher ceux qui n'en

dépensent point d'autre et « que le mérite des morts donnât de l'embonpoint à beaucoup de vivants (24) », qu'aurait-il dit en présence de ces médicastres qui, par paresse d'un vrai travail, se signalent comme profanateurs et, insultant aux véritables bienfaiteurs de l'humanité, appellent, avec une envie de damné et une assurance d'ignare, « le génie, une névrose » ?

Pour le Vinci, le génie seul est l'homme et l'humanité n'a d'autre raison que d'être l'occasion de sa naissance et de son rayonnement. Créateur de formes ou inventeur de lois, l'homme « est vraiment un demi-dieu terrestre et qui mérite les statues et les simulacres (19) ».

Il veut, si quelqu'un est vertueux, qu'on lui fasse honneur, mais il ne croit, pas plus que Shakespeare, à l'égalité des âmes et de leur devenir. A un certain degré de perversité ou de brutalité, l'être se désagrège sous l'action des Normes, l'individualité tombe non pas en enfer, mais dans une telle informité qu'elle disparaît anéantie sous la nécessaire harmonie des mondes.

Le Vinci a laissé des fables qui ont les éléments pour personnages et où il développe le même thème de la dissociation des corps comme dam. Ainsi, l'eau voulut s'élever au-dessus de l'air : avec l'aide du feu elle se vaporisa; mais l'air resserra ses molécules, elle retomba et la terre l'absorba : ainsi elle expia son péché. Une pierre se dépitant de rester cachée parmi les herbes se précipita sur la route ; mais les roues des voitures et le bâton des passants la réduisirent en morceaux. Une flamme apercevant un flambeau s'élança du foyer, consuma la cire, mais mourut avec sa dernière goutte, tandis que les autres flammes ses sœurs continuaient à briller. Les moralités de ces apologues portent sur la loi sérielle : qui la viole périt.

Voilà pourquoi ce grand analogiste voulait établir les lois de la série humaine sur des bases positives et ainsi arrêter les courants de contradiction qui se forment sans cesse dans la grande mer de l'idéalisme.

Loin d'enfermer l'esprit dans le domaine étroit du constat, il ambitionnait de lui fournir un sûr tremplin pour sa féconde curiosité : il apportait l'imagination dans la science et la poésie dans l'observation, ce rêveur de l'homme volant, ce descripteur du déluge. Nul ne fut plus idéaliste : seulement il crut que les meilleures fondations sont celles qui s'enfoncent pro-

fondément dans le sol, et, pour avoir pensé si juste, il subit le déshonneur d'être revendiqué par les agnostes.

§

M. Gabriele d'Annunzio appelle Léonard le Mage, et une gravure de la chalcographie du Louvre représente, d'après un dessin du maître, le grand œuvre alchimique. Un esprit qui secoue l'affirmation religieuse s'incline parfois devant une affirmation mystagogique. Malgré ces apparences, nous trouvons dans les manuscrits de Windsor une réfutation complète de la science occulte : « C'est le plus stupide des discours humains (347). Si la Nigromantie était telle que les bas esprits la croient, rien au monde ne l'égalerait en importance : et si elle n'est pas restée parmi les hommes, leur étant si nécessaire, c'est qu'elle n'a jamais existé et n'existera jamais ».

On ne trouve pas une seule fois le nom du Diable, ni un croquis le représentant, ni mention d'une composition où il aurait pu entrer. Le Maître est un trop grand seigneur pour tolérer, même sur son papier, la mention d'une imagination si basse et si canaille.

L'humanisme cependant n'avait pas chassé ce cauchemar; on le voit dans le Nigromant de l'Arioste, et Bandello écrit à un ami : « Vous souvient-il d'un de nos camarades qui, voulant forcer celle qu'il aimait de se rendre à ses désirs, remplissait sa chambre de crânes et d'ossements humains, de façon qu'il la changeait en cimetière? » Ce grand bravache de Cellini raconte, avec une sincérité d'accent indéniable, la terreur qu'il éprouva à une évocation, dans le Colysée.

On oublie trop qu'un Jules II consulte l'astrologue pour le jour de son avènement et que, malgré leur admirable métaphysique, Cosme l'Ancien, Laurent le Magnifique et Pic de la Mirandole croient aux horoscopes.

L'Arétin nous apprend que les courtisanes de Rome allaient chercher de la chair en putréfaction dans les cimetières et la faisaient manger à leurs amants. La bulle d'Innocent VIII et le Marteau de Sprenger démontrent l'importance de la magie au treizième siècle : elle servit aux juifs à s'immiscer dans la confiance des chrétiens studieux et à prendre comme kabbalistes un prestige qu'ils n'auraient pu prendre en qualité de rabbins.

Chose confondante, il se trouva des naïfs pour croire que le signe de Salomon était plus puissant que celui de Jésus, et qui prétendirent soumettre par l'étoile à six pointes ce qui résistait à la Croix!

Léonard, en sa qualité de génie aryen, est un anti-juif : il ne l'a pas exprimé dans ses notes : mais ses caricatures, inspirées presque toujours de ses promenades au ghetto, contre-pointent en fantaisies horribles et méprisantes ce nez qui rejoint la bouche de la race dangereuse à toutes les autres.

Ne croyant pas aux miracles de l'Ecriture, pouvait-il du reste admettre ceux de la Kabbale ? Son système repose sur la Nécessité phénoménale. A l'heure actuelle, la Sacrée Congrégation des rites étudie les miracles attribuables à Jeanne d'Arc. Pour l'historien et le psychologue, la bonne Lorraine est un miracle vivant : chaque phrase de ses répliques rayonne de clarté, de mesure, de génie; quel homme des Chartres qui ne soit prêt à baiser les pieds de cet ange à forme humaine? Les cardinaux veulent savoir si son invocation a produit quelques cures et, grand embarras, la bienheureuse n'a point laissé de reliques, puisque ses cendres furent jetées dans la Seine où elles ont pu se mêler à celles du maréchal Gilles de Retz. La sorcellerie a sa source dans la superstition religieuse ou, si cette épithète déplaît, dans une conception féerique de la Providence. L'an 1502, Luther eut une conférence avec le Diable. Calvin ne l'a pas vu, en chair et en os, mais il le définit « un ennemi prompt et hardi dans l'entreprise, actif et diligent dans l'exécution, fourni de toute sorte d'armes et de machines... » La suite du signalement s'identifie aux prétentions que le Vinci énumère avec mépris et qui ont été celles des nigromants à troubler la tranquillité sereine de l'air, déchaîner les vents avec tonnerres et éclairs, et par des ouragans renverser les édifices, déraciner les forêts, exterminer les armées! Certes, celui qui commande à de si impétueuses puissances sera seigneur des peuples et aucun génie ne résistera à ses implacables forces! Ainsi l'homme abolirait Dieu et tout l'univers pour satisfaire ses appétits (345).

Les esprits qui parlent et agissent lui semblent particulièrement incompréhensibles : et il a réfuté assez longuement cette fable.

Qu'est-ce qu'un esprit qui apparaît? Une puissance unie à

un corps : car l'esprit ne peut pénétrer dans le monde élémentaire sans un corps. Où le prendra-t-il? Un corps aérien resterait soumis à la pénétration des vents qui sans cesse séparent les parties de l'air. Donc l'esprit infus dans l'air serait bientôt démembré.

Quant à savoir si un esprit peut parler, il suffit de définir la voix « mouvement d'air frotté dans un corps dense ». Demandera-t-on si l'esprit a voix articulée et si on peut l'entendre? « O mathématiciens, faites lumière sur cette erreur, il ne peut y avoir de voix là où il n'y a pas de mouvement, ni de percussion d'air là où il n'y a pas d'instrument, ni d'instrument sans corporéité, ni corporéité, sans nerfs ni os (351). »

L'horreur du Maître va si loin qu'il repousse la physiognomonie qui, pourtant, se base sur l'observation et entre dans les annexes de l'art pictural. Il accorde que certains traits montrent le tempérament et les vices de l'homme et en donne seulement quatre exemples? Quant à la chiromancie, il la rejette sans appel. « Tu trouveras une armée exterminée, à la même heure, sous l'épée et aucun n'aura dans la main les mêmes lignes que l'autre; il en est de même pour un naufrage. »

Il y aurait quelques objections à opposer au contempteur de l'occulte : elles ne suffiraient pas à légitimer une recherche où la folie et la scélératesse prospèrent plutôt que la science et la vérité et où les risques dépassent trop les résultats appréciables. Le véritable Mage c'est l'artiste et il y a plus d'initiation réelle dans le *Saint Jean* ou le *Parsifal* que dans les clavicules et grimoires. Ici encore Léonard résiste au courant de son époque, il a dit que les lois naturelles étaient les vrais miracles; proposition lucide, simple, et qui d'un trait purifie la religion et abolit l'art hallucinatoire de Faust.

N est-ce pas une puérilité de cultiver l'homunculus dans une bouteille, alors que la merveille de la naissance humaine offre à notre étude son mystère inexpliqué? Et quelle prétention insensée de commander à des créatures plus subtiles et évoluées que nous et de les rendre vassales et serves de nos désirs, au moyen de quelques cérémonies bizarres! « On ne doit pas désirer l'impossible (354). »

En effet, la nature offre un tel champ à notre activité, de telles splendeurs à notre contemplation, que l'idée de miracle

équivaut à un blasphème, et qu'il faut être vraiment stupide pour s'intéresser à un feu follet qui passe, quand le soleil chaque jour nous éblouit!

§

Le lecteur a dû éprouver un étonnement extrême aux textes si rationalistes du peintre mystérieux entre tous, de celui qui a donné à ses bouches le sourire du grand sphinx, à ses yeux des escarboucléments chimériques, à son coloris cette pénombre en mineur qui atteint des résonances musicales.

Il ne faudrait pas croire qu'il dédaignât son art; il en a écrit l'apologie et, le comparant à la sculpture, à la musique et même à la poésie, il le proclame incomparable. Le peintre, selon sa définition, doit être un homme universel. Avec quelle indignation il se plaint que de son temps la peinture ne figurait pas au nombre des arts libéraux, elle, vraie fille de la nature qui opère par le plus digne de nos sens. Pour mieux la glorifier, il invente une hiérarchie des sciences d'après leur degré de communicabilité et il démontre aisément que la langue des formes et des couleurs entendue de tous les hommes, quels que soient leur race ou leur degré de culture, s'élève à la philosophie morale, par la peinture des passions. Il conclut que son tenant est le neveu de Dieu. Les expressions brillent d'un véritable fanatisme.

« C'est la beauté de l'univers qui fait demeurer l'âme dans la prison du corps, sans trop de peine. Le soleil ne luit que pour montrer à l'œil de l'homme cette beauté partout répandue. » Les amants se tournent invinciblement vers le simulacre de l'être aimé et les peuples se pressent avec ferveur devant celui de leurs dieux. Il chante presque un hymne à l'œil, ce parfait miroir de l'œuvre divine : « O Superexcellence de toutes les choses créées par Dieu, comment te louer, comment exprimer ta noblesse? Quel génie, quel langage saurait décrire ta véritable opération, œil, fenêtre du corps humain par où l'âme jouit de la beauté du monde et se console ainsi de sa servitude (qui sans cette beauté deviendrait un tourment). » L'ancien mysticisme fermait les yeux pour échapper à la séduction.

Le Vinci s'indigne contre ce philosophe qui se creva les

yeux pour n'être pas distrait de sa contemplation intérieure (79). D'admirables esprits fermèrent virtuellement les paupières pour mieux voir en eux-mêmes le reflet divin : ne les jugeons pas, mais gardons-nous de croire que leur exemple nous oblige. Ainsi furent les saints et nous les honorons; les sages arrivèrent au même degré de perfection, en contemplant la nature, en emplissant leurs yeux des réalités. Que chacun suive son génie pourvu qu'il ne le persuade pas violemment à autrui. « Les sciences imitables sont celles où le disciple se fait l'égal du maître, telles les mathématiques. Les sciences inimitables, comme la peinture, ne s'enseignent pas à celui que la nature n'a pas doué. » Il faut étendre cette formule aux méthodes : la religion représente celle où le fervent disciple s'égale au maître, par la rigueur et la continuité des pratiques. La dévotion offre, par la stricte observance, au plus humble des fidèles le moyen sûr d'égaler le prêtre : le salut s'opère ainsi au moyen d'une seule vertu, l'obéissance, et réellement le plus grand nombre doit marcher de ce pas, sous peine de trébucher ou de s'égarer. Quant à ceux que la nature a doués, en marchant avec la foule, ils abdiqueraient leur mission héroïque d'éclaireurs et de grand'garde; les dons sont des missions au sens de la charité et Léonard a accompli son vrai devoir, en renouvelant les motifs et les arguments de la foi.

« On doit diviser les sciences en deux séries : celle qui traite de la quantité, la géométrie, qui ramène toute surface au carré et tout corps au cube; et celle qui a pour objet la qualité et qui ne peut se transmettre par des leçons. Le vrai nom de la qualité est la beauté. On peut dire qu'elle est cachée dans les œuvres de la nature et dans l'homme, car bien peu l'aperçoivent. L'artiste est son inventeur, il la découvre et la montre clairement en ses œuvres; et la peinture pourrait s'appeler la démonstration ou l'invention de la qualité. L'anatomiste étudie le corps humain au point de vue de l'espèce, et le peintre, par une considération philosophique et subtile, considère les qualités de la forme qui sont infiniment plus difficiles à saisir et à manifester que les propriétés de la matière. »

Le grand artiste apporte la clarté de sa formule en esthétique comme en toute science. Cette clarté disperse sans combat les ombres que l'outrecuidance et la paresse épaississaient sur l'essence de l'art.

Cette définition d'une simplicité si sereine confond du même coup les deux erreurs capitales : le réalisme et le poncif.

La beauté est cachée : une imitation littérale ne saurait la découvrir. En outre, le corps humain doit être traité par une considération philosophique et subtile : ce qui est exactement le contraire de l'académisme.

Les conditions du phénomène artistique ne se déterminent pas comme celles du phénomène naturel; le premier, parfaitement indépendant, a son commencement, son milieu et sa fin dans un seul individu, tandis que l'autre se relie à toute la cosmologie. Le nombre des écoles des Beaux-Arts, des récompenses, des commandes, des gens qu'on envoie à Rome ou en voyages, comme le prix des artistes connus et les fortunes qu'ils ramassent, forment un ensemble de scandales qui ont leur source à la Chambre et à la Bourse. Le suffrage universel nous a dotés d'artistes régionaux et les Asiatiques ont créé un agiotage de la chose peinte qui la sort du domaine esthétique. D'après le Vinci, le véritable artiste doit prouver sa vocation, avant d'être favorisé d'aucune leçon, à l'instar de Giotto, qui, encore berger, se révélait à la façon dont il dessinait ses chèvres sur les rochers.

Le patronage contemporain considère l'art comme une industrie, et, en effet, sans le don ce ne peut être autre chose. Une civilisation basant ses actes sur l'expérience cultiverait des individus au lieu de favoriser une profession : et l'art d'un Léonard ne serait pas une carrière pour n'importe qui, comme la médecine ou le barreau.

« O merveilleuse peinture, tu conserves les périssables beautés; elles durent alors plus longtemps que les œuvres de la nature continuellement soumises aux variations du temps qui les mène vers la débile vieillesse (371) ». Comme Léonard adopta l'expérimentalisme par conviction, il adopta la peinture comme expression, parce qu'il la considérait incomparablement supérieure à la poésie. Cette opinion, la plus faible de celles qu'il exprima, ne mérite pas de discussion. En soi la peinture est aussi inférieure que la musique ; et aucun art n'a vu une si nombreuse suite d'imbéciles ! Léonard n'eût pas accepté comme peintres beaucoup de nos contemporains, sauf Ernest Hébert, puisqu'il n'en a nommé que trois avec éloge : Giotto, Masaccio et Botticelli. L'apologie de son art formerait un

opuscule (356-438). C'est la partie la moins forte de ses manuscrits et aussi la plus passionnée. On sent qu'il regimbe contre des jugements injustes quant à lui, peut-être vrais pour ses émules: et c'est lui qu'il défend.

« Quand l'œuvre satisfait le jugement, quel triste signe ! Quand l'œuvre l'emporte sur le jugement, cela est pire, comme il arrive à ceux qui s'émerveillent de ce qu'ils ont produit. Quand le jugement dépasse l'œuvre, voilà le signe parfait ; si un jeune se trouve dans cette disposition, sans doute il deviendra excellent artiste ; ses œuvres peu nombreuses, mais pleines de qualités arrêteront les hommes en contemplation (74). »

Le jugement ici a le sens d'idéal: il ne se borne pas à la technicité. Donc l'enseignement de la vérité est identique à la beauté: proposition qui résout toutes les controverses. La laideur contredit à l'exactitude des formes, comme la maladie et la vieillesse.

Un homme au masque animal, aux membres déformés, à l'allure vulgaire, est une version faussée de l'espèce, parce que l'accidentel diminue la ressemblance. Toute forme doit valoir comme corps d'une idée et l'esprit ne se trompe pas lorsqu'il compare l'œuvre d'art à la notion intérieure. L'artiste doit montrer à tous ce que le mystique voit en lui-même, une version d'immortalité qui transporte les personnages du passible à l'impassible au même sens que l'Eglise attribue à la résurrection des corps. Peindre, c'est en réalité transfigurer : faire passer du contingent dans l'abstrait, du temporel dans l'éternité, du relatif dans l'absolu, et l'œuvre qui ne touche pas à l'apothéose ne devrait intéresser personne, puisqu'elle n'accomplit pas cette opération de qualité qui constitue sa seule raison d'être et la condition de notre plus noble plaisir.

§

La philosophie du Vinci ne prend pas seulement son intérêt de son génie et de sa date, mais aussi de notre état actuel. Nous sommes arrivés collectivement au point où il était, quand il écrivit ces cahiers ignorés longtemps. Nous cherchons la certitude entre l'affirmation religieuse et la critique expérimentale : pris entre deux fanatismes, la Révélation, qui veut conserver ses antiques empiétements, et la science, usurpatrice, insupportable, vociférante et tyrannique, et qui est tombée

dans les sales rouages de la politique, nous ne savons à qui nous fier.

L'égalité des deux testaments, leur identité d'inspiration que le *Syllabus* de Pie X promulgue constituent un défi à l'histoire des races et des idées. La Thorah n'a eu d'autre épilogue que le Koran, et enfin, on n'aime Jésus que dans la mesure où on abomine Jehovah. L'Eglise accomplit sa mission en maintenant l'intégrité du dogme, mais le dogme ne comprend que les choses qui doivent être crues. Si les vénérables prélats des Congrégations connaissaient les *Vedas* et l'*Avesta*, ils abandonneraient la défense du livre juif; l'origine des croyances et leur mutation relèvent de la recherche. Celui qui est allé à Jérusalem et qui a étudié sur place la passé du prétendu peuple de Dieu s'aperçoit du mirage littéraire dont la théologie reste la dupe. La sensibilité occidentale repousse le legs sémitique aussi vivement que la raison : et le représentant du dogme n'a que sa place aux bibliothèques en matière de philologie, d'ethnologie et de textes comparés.

Le rationalisme, plus coupable que l'Eglise, s'efforce de se substituer à la croyance, et de fonder la religion d'Etat avec l'appui de Constantins d'une heure, qui l'ont rendue officiel et lui ont permis d'établir une sorte d'inquisition qui frappe les personnes dans leurs biens et leur carrière. Un catholique, en France, se trouve, à peu près, dans la situation d'un juif au moyen âge et, en aucune voie, ne sortira des emplois subalternes.

Les blasons et les bannières couvrent toujours la même somme d'humanité, de passion et d'erreur. Nous dédierons notre confiance à ceux qui témoigneront de quelque modestie et ne prétendront point au trirègne de la foi, de la raison et de la science, qui ne saurait orner dignement aucun front. Chacune de ces couronnes annihile les facultés qui légitimeraient les deux autres.

L'esprit humain ne s'apaise que par indifférence; on pourrait profiter du moment d'accalmie pour ordonner notre vie spirituelle et contenir chaque autorité dans sa réelle limite.

Lorsque Léonard dit : « Je ne toucherai pas à l'Ecriture qui est la suprême vérité », il marque la zone de la libre pensée. Ce qui ne peut faire l'objet d'une démonstration relève de l'enseignement religieux : et il faut être fou pour discuter la

Trinité qui ne relève ni de la raison, ni de l'expérience, et doit être crue ou écartée sans aucun commentaire. Au contraire, ce qui est susceptible de preuves matérielles appartient, de droit, à la libre interprétation de l'homme et la Genèse en cosmologie ne représente qu'une opinion. Bref, l'autorité spirituelle n'a point de force au temporel : et l'expérience est véritablement le dogme universel quoique incessamment muable.

Je pense, avec Pythagore, que l'homme, à l'état accompli, croit avec la religion, raisonne avec la logique et constate avec l'expérience : celui qui se comporte honnêtement dans une de ces erreurs doit être accepté. Certains individus qui ne sont doués que pour un genre d'activité cérébrale, le dévot contre son pilier, le raisonneur avec ses livres et le savant en son laboratoire, font tous trois grand honneur à notre espèce.

Il y a qu'une lacune dans la doctrine de Léonard : elle provient de son millésime; il l'eût comblé en vivant de nos jours. Au quinzième siècle, l'histoire n'existait pas : on ne connaissait de l'Orient qu'Israël et les Sarrazins. L'Egypte, la Kaldée, l'Inde, la Perse et la Chine nous ont livré leurs bibles et à côté de la *Consolation de Boèce* nous plaçons sur le même rayon la *Bagatvat-Gita*. Nous connaissons les formes du passé mieux encore que les idées et l'archéologie constitue une suite ininterrompue d'expériences aussi précises que les découvertes de la paléontologie. De ces trésors, que chaque jour rend à notre étude, une éclatante lumière se répand sur le mouvement cérébral de l'humanité et l'observation rétrospective nous permet d'atteindre à une nouvelle évidence.

L'homme passionnel offre peu de différences, malgré la diversité des races et des climats, et en analysant l'égyptien nous nous retrouvons à peu près; de même, l'homme intellectuel se présente avec une identité singulière d'aspirations et de croyances, du Nil au Gange et de l'Eurotas à l'Arno.

Ce qui est commun à des civilisations si différentes sort des entrailles mêmes de l'espèce et il est scientifique de dire que ce que les hommes crurent, tous et toujours, est vrai, comme l'instinct des animaux.

La Divinité créatrice, l'immortalité de l'âme, la vie future, sa sanction paradisiaque ou infernale sont des certitudes, parce qu'elles représentent l'œcuménisme des penseurs et, en même temps, des foules.

L'apologétique désormais empruntera ses démonstrations à l'étude comparée des religions : il n'est pas nécessaire d'un grand avancement dans cette recherche, pour découvrir que l'immolation du calvaire et sa prolongation eucharistique représentent le chef-d'œuvre de l'idée religieuse et qu'il n'y a plus rien à attendre, en cet ordre. Jésus s'est incarné et Marie est montée au ciel. Cette involution de la divinité et cette évolution de l'humanité forment la plus belle échelle de Jacob qu'on ait jamais conçue et où les hommes et les anges se croisent dans une pénétration du divin et de l'humain, qui est le suprême accomplissement de l'idée religieuse.

Ceux qui croiront, désormais croiront cela : et la Révélation ne peut donner davantage. Quant à la raison, il ne faut rien en attendre : la profession d'avocat et les mœurs du journalisme fausseront de plus en plus le cerveau collectif, et déjà nous ne sommes plus sensibles qu'à l'habile mensonge. Le condottiérisme italien se retrouve, tel quel, dans le barreau et sa prolongation politique, dans la presse avec ses conditions vénales.

Le moderne n'a plus d'autre champ d'activité pure que l'expérience, en l'étendant aux sciences historiques. Ce sont elles qui enseignent désormais les grandes vertus, la tolérance, la pacificité, la patience et surtout la tempérance dans l'exercice de l'autorité.

Léonard, en même temps qu'il formulait la méthode moderne (et qui veut être ainsi appelée puisqu'elle n'eût pas été possible plus tôt), donnait simultanément l'exemple de ne pas imposer aux arts, manifestations de la qualité, le même idéal qu'aux sciences estimatives de la quantité et de l'espèce. Lorsque l'illettré des *Rougon-Macquart* écrivit la théorie du roman expérimental, il ignorait jusqu'au sens des mots employés. Quand Léonard frappe une cloche dans un campanile, il remarque que les autres cloches vibrent ; s'il pince la corde d'un luth, la corde correspondante d'un autre luth placé à côté résonne ; quiconque voudra obtiendra le même effet de propagation sonore : ce sont là des expériences. Quand il peint la *Joconde*, il crée une chose unique que nul jamais ne répétera et qui ne donne lieu à aucune loi : car la qualité se manifeste chaque fois qu'on l'obtient par une invention nouvelle et sans déterminisme rigoureux, parce que la sensibilité seule la perçoit.

Un élève de chimie en sait plus que Lavoisier et refera

l'expérience de tous ses devanciers : personne au monde n'est capable de tracer même un profil, comme Léonard. La qualité s'incarne dans un homme ; elle ne connaît ni passé, ni futur, elle est, tandis que l'expérience constitue le patrimoine de la civilisation, et évolue avec elle. La science progresse incessamment : l'art apparaît et disparaît comme un météore. Maintenant que nous possédons l'imprimerie et surtout la photographie, l'expérience s'enrichit tellement d'une année à l'autre qu'elle s'impose comme le seul critère de nos races : au moment où le Vinci en fit son *Credo*, il fallait vraiment la découvrir, au milieu de platonisants qui s'enivraient de métaphysique. L'inventeur du clair obscur, dont on fait indûment l'honneur à Rembrandt, posa les bornes de la peinture et aussi la première assise de la méthode moderne.

Il réalisa le mystère expressif des couleurs et des formes et instaura la recherche qui aboutira à un temple de la certitude, qui sera celui d'Asclépios pour les maladies de l'esprit.

Les croyants, les logiciens et les savants sont les descendants du Noé allégorique, ils se divisent le monde intellectuel, se le disputent, avec des fortunes diverses, depuis bien longtemps. Aujourd'hui qu'ils sont mêlés les uns aux autres, se pénétrant et se modifiant par mille contacts, un idéal de cérébralité se forme, qui emprunte à chaque série sa couleur essentielle pour former un étendard synthétique. L'homme accompli sera demain un croyant dans les choses divines, un logicien en matière humaine et un expérimentateur dans le domaine naturel : ainsi les trois séries mentales trouveront leur unité. Une telle opération n'aura pas lieu sans dispute : la théocratie ne rendra pas volontiers les territoires par elle usurpés ; le rationalisme opposera des argumentations oiseuses contre les affirmations religieuses qui sont vraies, étant universelles ; et le savant, fatigué par son microscope, tardera à reconnaître l'infiniment grand. Cependant l'œuvre de paix s'accomplira par le libre jeu des consciences.

Le catholicisme ressemble à Fafner, « il possède et il dort », il possède la vérité, mais en custode ; le Graal en ses mains ne rayonne plus et cependant il tient le Graal ! Le Parsifal scientifique à travers ses expériences cherche le chemin de Montsalvat, sans cesse égaré par les prestiges de Klingsor. Un jour cette activité entrera comme un flot de vie dans le temple

endormi et l'effort humain ramènera la bénédiction au lieu où l'on bénit immémorialement. Léonard a été, dans ses soliloques, un autre ingénu, ingénu volontaire, qui, en face de l'Amfortas latin, a compati spirituellement et a juré de guérir la plaie du pontife qui se servit de la lance sacrée pour les combats temporels : c'est littéralement « le *sachant* par expérience » qui sera le héros prochain et la lance qu'il rapportera sera bien le fer sacré qui ouvrit le flanc divin, mais faite d'un autre bois, de celui de toutes les crosses où les vieux génies ont appuyé leur dernier pas.

Léonard de Vinci a sécularisé l'idée de perfection et la notion de vérité. Le moine de Wittemberg ne fut qu'un moine séditieux, et malgré sa chope et sa verve, très ennuyeux ; la libre interprétation de la Bible n'appartient qu'à la linguistique, et quant au salut par la foi, ç'a toujours été la plus basse opinion du plus bas clergé.

La véritable réforme légitime, féconde, qui s'accomplit à cette heure, c'est la substitution de l'expérience au raisonnement et l'étude du phénomène naturel succédant aux commentaires théologiques : et cette réforme se trouve tout entière dans les manuscrits du vieillard de Cloux. Comme l'oreille de Beethoven devait plus tard se fermer, à la négation de toute Providence, dès 1516, la main sublime qui créa la Joconde ne peut plus peindre, à peine si elle dessine encore. Pourquoi, ce maître ne dicte-t-il pas, au fidèle Melzi, le *novum organum* épars dans ses notes? Le pensionnaire du roi très chrétien répugne-t-il à laisser une œuvre qui soulèvera la jalousie romaine? Ce sage, sur le déclin de sa vie, a-t-il abdiqué sa splendide autonomie pour s'endormir dans l'apaisement de la dévotion? Non. Le précurseur a jugé qu'il devançait de trop d'années l'évolution humaine, et Prométhée, sage comme Zeus lui-même, n'a pas donné aux mortels le feu qu'il avait conquis. Pour la paix des esprits, pour celle de sa pure conscience, il renonça à la gloire de sa pensée, il accepta de n'être, devant la postérité qu'un peintre. Mais il savait que son œuvre était bonne, il ne la renia pas, il la confia à la Providence, à cette loi préétablie qu'il constatait et adorait en toute chose; et après cinq siècles, ces feuillets reviennent, à leur heure, surprendre le monde moderne qui s'écrie en les lisant, comme

François I^er^, mais avec une vénération plus profonde et plus motivée : « mon Père ! »

La Providence rend aujourd'hui à son adorateur tout ce qu'il lui avait offert. L'heure de Léonard a sonné, l'heure de véritable apothéose. Les propositions qui eussent été séditieuses et blasphématoires en 1516 sont aujourd'hui conservatrices et pieuses.

L'humanité a mis cinq cents ans à atteindre le point de la route où l'Archimède d'Amboise l'attendait, pour lui offrir la nouvelle charte consentie par la Divinité à l'activité de l'homme. Le Moïse de l'expérience a fait pour nous un pacte avec l'éternel, il a renouvelé les motifs de croire, il a rendu à l'esprit humain sa liberté qu'oppressait le cauchemar israélite. Oui, Léonard a incarné le génie aryen, et notre race lui doit la plus sage formule de ses libertés. Après lui, il n'y a plus de place au soleil de Dieu pour aucune inquisition ni de Torquemada, ni de Calvin : un nouveau Luther est impossible, il ferait rire.

Notre Bible, c'est l'univers ; il n'en existe d'autres commentaires que l'expérience et le chef-d'œuvre.

Théodicée, morale, tout se simplifie, tout s'éclaire, la hiérarchie des êtres s'affirme d'elle-même.

L'humanité prend conscience de son créateur et d'elle-même, par les œuvres ; elles seules sont le salut et l'unique justification de Dieu devant les hommes et des hommes devant Dieu. Voilà pourquoi Léonard de Vinci est un second Thomas d'Aquin. Ses formules constituent la *Somme contre les sémites*. On l'appellera un Père de l'Eglise, lorsque l'Eglise sera vraiment universelle.

PÉLADAN.

# POÈMES

—

## *LA CLOCHETTE SOUS LES LISERONS*

*Lorsque je vais chez vous, ô mon oncle, il y a*
*Le jardin violet, doré, rouge, hyacinthe,*
*Et sous les longs cheveux du grand magnolia*
*La maison rose, avec sa figure bien peinte.*

*Dans le lierre discret, sans la voir on entend*
*Sous le volubilis aux cloches balancées*
*La clochette, parmi les convolvulacées,*
*Comme un liseron d'or qui aurait un battant.*

*Elle ajoute une fleur inédite, argentine,*
*A ce bleu carillon fait de soie et de ciel;*
*Le frelon, poussiéreux de pollen, la butine,*
*La guêpe y va chercher la résine et le miel.*

*Nous l'avons, l'autre jour, dans le mur, découverte;*
*Une mousse vivante envahit son métal*
*Et parmi les lichens d'argent, velue et verte,*
*Elle tente en silence un effort végétal.*

*Peut-être que les fleurs doucement la contraignent*
*— Du bleu convolvulus au volubilis bleu —*
*A changer lentement de nature et de règne*
*Sans que nul ne s'en aperçoive, peu à peu.*

*Et peut-être qu'à l'heure où le soir les délivre*
*Des scorpions et de la nuit, nous trouverons,*
*Détenant son battant comme un pistil de cuivre,*
*La clochette fermée ainsi qu'un liseron.*



## *LA CHEVELURE*

*J'aurai fait mon voyage au fond des chevelures,*
*Aliéné, fauve, indompté,*
*Avec les cris et les clameurs et les allures*
*Farouches de la Volupté !*

*Elles sont l'algue au bord du merveilleux rivage*
*Mes sens, où nous atterrissons,*
*En rouges Conquérants, avec le heurt sauvage*
*Et fier des dominations.*

*Ah ! quelle gigantesque et fabuleuse ébauche*
*De tes cheveux j'aurais voulu,*
*Quand tu les soulevais devant toi du bras gauche*
*Comme un bouclier chevelu.*

*Tu m'évoquais la race et la horde exaltée*
*Des guerrières au ventre clair,*
*Aella, Bradamante, Omphale, Hypsicratée,*
*Qui nouaient le bronze à leur chair.*

*Il me semblait que tu venais d'ôter un casque*
*Et que j'allais voir, le premier,*
*Grimacer sur le mur l'ombre d'une tarasque*
*Acharnant sa griffe au cimier,*

*Et qu'en poussant du pied ta jupe ou ton corsage*
*Dans l'ombre ardente j'allais voir*
*Une armure bombée offrir à mon visage*
*Tout l'horizon de son miroir.*

*Avec quel vaste orgueil, avec quelle âpre joie*
*Ma main de rapine, souvent,*
*Crispa l'acharnement de sa serre de proie*
*Sur ce tas d'or souple et vivant !*

*J'avais les vanités de ce valet de bouge*
*Ou d'arène qui s'inclina*
*Sur le chignon huileux et sur le masque rouge*
*Que dévoilait Messalina.*

*J'entendais, voix d'argent et de cristal, si nettes*
*Sous le silence des flambeaux,*
*Tout ce qu'en se brisant chuchotaient les chaînettes*
*Aux chevilles de Salammbo.*

*J'étais bien le César balbutiant et bègue*
*Qui, dans le marbre et les coussins,*
*Se penchait en tremblant vers les prunelles d'aigue*
*De Cléopâtre aux yeux marins.*

*J'avais, sur mes poignets paraphés, les morsures*
*Et les griffades de Sapho :*
*Tous les grands amoureux vibraient dans mes luxures*
*Devant tes cheveux triomphaux !*

*Nous nous serons roulés, cernés par la dorure*
*De ce tapis luxuriant,*
*Somptueux et vautrés, nus, dans cette fourrure*
*Comme deux princes d'Orient.*

*C'était toute une orgie énorme dans la chambre*
*Où s'attablaient nos sens à jeun*
*Quand tes cheveux coulaient sur ton corps qui se cambre*
*Tels qu'un beau fleuve de parfum.*

*Leur odeur me mettait alors en frénésie*
*Et, recéleur de ton trésor,*
*J'étais démesuré comme un prince d'Asie*
*Qui règne sur un fleuve d'or !*

*Et je plongeais mes doigts dans cette toison rare*
*Aux illuminements royaux*

*Et j'avais les regards et les mains de l'avare*
*Qui fouille un coffre de joyaux.*

*Parfois si j'enroulais ta profonde crinière*
*En torsade, autour du poignet,*
*Comme au poing des tueurs, se tordant prisonnière,*
*Une chevelure saignait,*

*Vainqueur barbare, ardent, et saoul, — Iconoclaste*
*Rué sur un vaste butin,*
*J'étais grand, j'exultais de triomphe et de faste*
*Ainsi qu'un empereur latin,*

*Et comme l'eau ruisselle aux mains des lavandières*
*Du linge trempé que l'on tord,*
*J'exprimais des parfums, j'exprimais des lumières*
*En pressant ta crinière d'or !*

*Centauresse au galop que hâte l'épouvante*
*J'aurais aimé voir, éployant*
*Dans le vent de ta course une torche vivante,*
*Luire et claquer ce flamboiement.*

*C'était sur ce tapis qu'avec munificence,*
*Chaque soir, avant de dormir,*
*A mes sens bien reçus j'accordais audience*
*Comme un voluptueux émir.*

*Et roi défunt qu'on roule aux tresses des épouses,*
*Linceul barbare et somptueux,*
*Je voudrais, ô Laveur de morts, que tu me couses*
*Dans un suaire de cheveux,*

*Car si l'on revêtait ainsi que d'un costume*
*Mon cadavre de ces draps d'or,*
*Moi que poursuit l'horreur du grand sommeil posthume,*
*Je sens que je vivrais encor !*

EDMOND GOJON.

# L'ILE DU REPOS

## CONTE POUR LES ENFANTS D'HIER

*A Paul Adam.*

### I

### COMMENT LE PRINCE D'URMONDE CHERCHA LA GLOIRE DANS L'UNIVERS

Il n'y eut jamais de fin plus mystérieuse que celle du prince Jerzual d'Urmonde. Héros de mille prouesses, on vantait sa vaillance et sa courtoisie, et le monde attendait de lui quelque prodigieux exploit, lorsqu'il disparut tout à coup.

Il était parti sur les vagues de la mer. Depuis lors on était sans nouvelles, hormis qu'un jour un grand cheval parut à l'improviste sur le rivage occidental, passa plus vite que le vent à travers deux royaumes, et vint déposer aux pieds de la princesse Alise d'Avigorre une lourde et riche épée. L'épée portait à son pommeau la sirène et le rayon d'or, qui sont armes d'Urmonde. Sans nul doute, Jerzual avait été blessé à mort dans quelque lointaine contrée, et il annonçait ainsi son trépas à la Dame qu'il servait.

On se trompait pourtant à conjecturer et conclure de cette sorte ; et les mages qui lisent dans les cieux ont pu nous dire enfin ce qu'il advint d'un homme au grand cœur, à jamais vaincu par le sort pour avoir préféré son désir aux aspirations de l'Amour.

★

La princesse Alise d'Avigorre avait longtemps passé pour manquer de séduction. Elle n'était pas jolie, — étant bien mieux que cela, — en sorte que, hormis deux fils de roi, nul ne l'avait devinée en son harmonieuse simplicité. Le roi d'Avigorre lui-même, ayant appris un jour que sa fille était belle, faillit mourir de suffocation par suite de sa surprise, et le pauvre monarque en garda pour toujours l'âme percluse.

Il ne l'avait eue jusque-là qu'un peu lourde, et raide aux entournures lorsqu'il lui fallait faire quelque grande gymnastique de l'esprit.

Or, la beauté peut être d'abord méconnue ; mais l'heure vient enfin qu'elle s'impose et triomphe.

Dans les cours étrangères, la triste nouvelle concernant l'âme du Roi avait été accueillie sans trop de pitié ni même d'étonnement. On s'y gaussa de cette âme podagre, et ce fut tout. Mais en même temps la gloire de la princesse allait partout se propageant, chaque jour accrue et grandie à mesure que plus de gens s'en prétendaient seuls informés. Bientôt, on sut que la radieuse Alise d'Avigorre n'accorderait sa main à personne, sinon au prince dont les exploits le feraient digne d'elle. Alors le bruit de sa splendeur remplit tout l'univers. Ces faits ont été relatés par les meilleurs historiens.

Souvent renommée est menteuse, dit-on ; mais la vérité, cette fois, régnait dans la rumeur des peuples, car la princesse Alise était belle ineffablement. Chacun de ses mouvements disait la plus suave des musiques, et son repos était pareil à l'épanouissement des voix, quand leurs modulations se résolvent en un splendide et unanime accord. De l'avoir admirée on se sentait plus noble. La pureté de son regard bleu était le vin dont l'âme s'enivre, et la source qui désaltère. Il semblait que laprincesse d'Avigorre eût en elle toute la joie répandue sous les cieux. Sa vue était vivifiante. Une force nouvelle naissait de son rayonnement.

On sait que plus de trente jeunes princes connurent à ses pieds le doux languir d'amour. Plusieurs se recommandaient par une bravoure ardente, intrépide et cruelle, — quelques-uns par un grand mérite dans l'art de ruser, — et deux ou trois aussi par les agréments de l'esprit. Mais les plus fiers d'entre eux furent Jerzual, prince d'Urmonde, et Ellérion, prince d'Argilée, qui l'avaient, les premiers, souhaitée en tremblant.

A peine Jerzual l'eut-il aperçue qu'un généreux émoi l'avertit d'aimer. Son cœur, tout à coup, fut plus grand que le monde, et il comprit qu'avant de la connaître il l'avait toujours espérée. Mais comment exprimer ce quotidien miracle? La pensée de Jerzual, naguère confuse à l'égal de la nuit, s'ouvrit en une déchirure de lumière comme un rideau tendu devant la statue d'un dieu, et au lointain de la clarté il vit *sa propre*

*forme* devenue surhumaine et debout dans son rêve. Puis le rideau referma ce souvenir dans ses plis.

Tel est le don merveilleux de l'Amour. Aux yeux visités par sa flamme il suscite l'image du dieu futur qui sommeille sous le front des hommes. Mais ce n'est que le songe ébloui d'un instant. Contre le pesant voile noir aussitôt retombé, nos mains crispées brisent en vain leurs ongles, et ni lances ni épées ne percent la trame de ténèbres... Alors les faibles se détournent et s'éloignent, oublieux de la brûlante vision ; et si leur front est triste et sans courage, c'est que leur âme a déserté l'amour, et qu'elle n'a plus la force d'aspirer. Seuls, les héros se souviennent et demeurent ; et quand survient enfin l'Ange de la Mort, le mystérieux rideau écarte lentement ses ailes d'ombres.



Or il faut dire ici quel était Jerzual.

Svelte et de haute stature, beau par ses longs cheveux bruns et la clarté bleue de ses yeux, on le disait vaillant parmi les preux, et maint ennemi avait connu le poids de son épée. Mais il ne brillait aux combats que pour y soutenir l'honneur ou défendre sa terre. Dès la paix revenue il quittait sans regret la brutalité des armes, et sa joie était de transcrire sur les feuilles polies du vélin les surprenantes aventures contées par les ménestrels. Le prince, lorsqu'il les avait ouïes, les écoutait ensuite longuement en lui-même. Hues de Bordeaux, Yvains, Tristan,— Soredamors, Elaine et Parise la duchesse, — dames et barons, dans ses pensées, étaient mille fois plus grands que les jongleurs ne savent dire; et il inventait pour eux une vie nouvelle selon son âme, ce qui est le propre des poètes.

Pour conquérir la Fiancée, nul n'ignore que les princes s'en furent de toutes parts, prêts aux plus folles entreprises et batailles. Quant à Jerzual, il ne se proposa point des exploits guerriers qui ne la pouvaient toucher; mais il voulut qu'une chose admirable émût ses beaux yeux.

D'anciens récits assurent qu'une Haute-Terre, perdue on ne sait où, dresse sur des vallées d'or ses monts d'argent et de cristal. Jerzual résolut de parcourir toutes les contrées du monde et de découvrir enfin cette région splendide, afin de

l'offrir en hommage à sa dame, comme à la suzeraine de ses plus nobles songes.



Un matin de printemps il partit, joyeux, fervent, ivre d'espoir. Son cheval Bellardian, impétueux et à tous crins, frappait le sol avec une force allègre ; et Jerzual lui épargnait l'éperon, car il l'aimait comme un frère sans parole. Ce destrier de race merveilleuse était savant plus que maint clerc bavard. Né d'une cavale marine fécondée par le souffle d'Orient, on l'avait vu escalader les rocs en se soulevant sur la brise, et il pouvait bondir à grandes foulées parmi les vagues de la mer, soulevées au choc de ses sabots.

Ainsi partit le prince, chevauchant grande allure. La lumière matinale l'environnait de joie, et sous la beauté des cieux Jerzual dressait haut sa bannière, laquelle était *d'azur à la sirène d'argent pointé d'un rayon d'or*. Des oiseaux l'effleuraient du bout de leurs ailes bleues; d'autres vinrent poser sur la hampe une vivante parure. Même il y eut une fauvette qui modula tout au plus haut sur le cimier du prince et chanta si doucement qu'on en aurait pleuré, tandis qu'il transgressait la frontière patriale.

Jerzual alla droit devant lui, le front ardent et le cœur fort. Droit devant lui, des jours durant ; droit devant lui durant des semaines et des mois.

Le galop du blanc cheval fit voler la poussière des campagnes, — il sonna sur les routes des bourgs, et sur les dalles des rues dans les villes. Le prince eut des rencontres soudaines de brigands, il connut la malice des enchanteurs et fit des prouesses de tournois et de guerres où se rompirent parfois les mailles de son haubert d'argent. Il vit Pallor et l'Aquilée, le royaume de Persaigues et le sultanat de Tosamirok, qu'il parcourut sans destrier. Les peuples passaient après les peuples ; visages et costumes changeaient; mais il reconnut que l'homme ne change guère, et qu'en Alturinse comme en Hyontargie le fanfaron emporte souvent la gloire méritée par le brave.



Or Jerzual savait songer, dit-on, mieux que vouloir, et tan-

dis qu'il croyait à la force de son cœur il en devait connaître la faiblesse.

En vain s'épuisait-il à chercher une face inconnue de la terre. Il avait vu des châteaux de toutes sortes, de vastes cités encloses sous le septentrion, et des capitales barbares aux palais entourés de tentes rouges et de mille oriflammes... Voici maintenant des forêts de sapins qui sont la rude fourrure des sols où il gèle, voici des torrents sur des rocs, des fleuves dans les vallées, et, tout au fond du Sud, de grandes îles vertes et blanches où les palmiers sont un métal vibrant sous le soleil... Mais torrents et forêts, fleuves et îles, rien de tout cela ne l'a surpris. Nulle de ses aventures n'a surpassé son espoir ou sa crainte; pas une seule qu'il n'eût d'avance imaginée, ou plus héroïque ou plus belle.

Jerzual s'irrite de son trop long effort. Que de vaines chevauchées! que de recherches sans issue! L'homme est-il donc ce voyageur dément qui s'obstine à toucher du talon l'horizon qui le fuit? Faut-il croire que la vie n'est rien, que la poursuite d'une ombre par une ombre?

Pour soutenir son courage, il pense parfois à ces rivaux qu'il a laissés en Avigorre. Certains étaient redoutables, il le sait; on dit même que le prince Ellérion d'Argilée a armé des vaisseaux et qu'il vogue sur la mer océane, cherchant la Haute Terre où sont les montagnes de cristal... Quand il se rappelle cela, le prince d'Urmonde éperonne Bellardian et précipite son allure. Il va, il va toujours. Il marche malgré tout, mais avec moins d'espoir. La fatigue l'arrête parfois dans les villes, et il y a goûté de longs repos que ne commandait pas toujours le souci de ses forces...

Jerzual est très las; bien plus las qu'il n'oserait se le dire, car sa plus lourde lassitude n'est pas celle de son corps.

## II

### LA CHEVAUCHÉE VERS L'OCCIDENT

Ce fut un jour de grande clarté qu'il pressentit sa faiblesse. Il était proche de la mer. Devant lui, comme le songe se noue au front des hommes, l'humide horizon nouait à la terre son infinité bleue. Bellardian guidait fougueusement vers les flots sa course magnifique et déjà il touchait le bord de la

falaise, quand d'un coup bref des rênes le prince brisa l'élan de l'animal qui fléchit de la croupe et, hennissant aux vagues, se fixa en une immobilité frémissante. Jerzual sauta sur le sol.

Pourquoi s'était-il arrêté ? Il ne le savait pas. Non, rien ne l'avait engagé au repos. Rien !... sinon peut-être le vide immense de l'horizon.

Pas une voile. La mer scintillante n'était qu'un désert de soleil. Jerzual regardait, le cœur aride, cherchant en vain quelque signe de vie. Il se sentait très seul, et il n'espérait plus.

— Hélas ! se dit-il, mon âme est-elle donc si desséchée que je ne comprenne plus la gloire de ce grand ciel ? Est-ce qu'il n'y a plus en moi de volonté, ou mon songe est-il vide comme le vide de la mer ?

Quelque chose, pourtant, l'avait autrefois rempli. Oui; le délice des belles aventures lorsqu'il se les contait à lui-même. Quoi donc encore ? Alise... Hélas ! où donc était sa foi !

Comme il détournait les yeux vers la campagne, indécis de l'action et de la route nouvelles, il vit Bellardian qui, de ses fers d'argent, frappait impatiemment le sol. Sa crinière était ondoyante sous le vent léger ; la queue battait les flancs. Parfois l'héroïque animal tendait le col en humant l'air salin, et il s'arcboutait alors sur ses jarrets comme s'il les eût raidis vers les courses futures.

Jerzual ressentit une grande confusion. Hé quoi, son destrier lui enseignait la vaillance !... Oh honte pour sa lâcheté d'aujourd'hui !

Il caressa la blanche et soyeuse crinière; il parla à son cheval ainsi qu'à un ami, car la bête comprenait le langage des hommes.

— Sus ! Sus ! mon Bellardian, disait le prince. Désormais je me fie à toi plus qu'à moi-même. Sus vers la Haute-Terre ! et que ma voix te retienne ou que ma main pèse sur ta bride, ne t'arrête pas avant le but !

Il sauta en selle. Le cheval hennit haut et clair, et soudain franchissant la crête de la falaise il bondit dans le vide et toucha l'océan. Jerzual ne put retenir un cri. Mais Bellardian n'avait pas enfoncé ses fers dans la liquide surface. Né d'une cavale marine autrefois amoureuse du souffle d'Orient, il frappait les eaux d'un pied intrépide comme il eût galopé dans les plaines. L'horizon semblait l'attirer, ainsi qu'on dit des îles de

l'aurore dont les montagnes d'aimant aspirent à elles l'élan des plus lourdes galères.

Droit en selle, le prince s'était affermi sur ses étriers d'or, et ses yeux éblouis se perdaient dans la clarté sans fin. Un moment, pour juger du chemin dévoré, il se retourna vers la terre. La ligne rose de la falaise, déjà toute amincie, se fondait en l'azur à la limite des flots. Il la vit rapidement pâlir, pareille à sa vie ancienne; et, l'ayant quittée du regard pour scruter l'horizon marin, quand il se retourna encore la terre avait disparu.



Rien n'était plus autour de lui que le cercle brûlant des eaux sous le soleil. Il frémit de son immensité. A ses pieds, la houle se mouvait longuement, ainsi que la pulsation d'un grand corps. Mais à quelque distance elle ne se distinguait plus qu'à peine, comme arrêtée par la fatigue et tassée sur elle-même après le vain effort qui l'avait soulevée. Alors, de n'avoir plus de vagues, la mer apparaissait encore plus éperdument infinie.

Le prince en sentit la beauté. Il reconnut aussi, en la pureté du ciel, la courbe aérienne de la coupole bleue. Il l'admira d'être ainsi désespérément parfaite, mais il en souffrit aussitôt comme s'il eût épuisé toute son âme à la contempler. Ses yeux se fatiguaient de l'inaltérable lumière. Il la sentait grandir avec l'ardeur de la journée et le pénétrer d'une brûlure dont il ne pouvait détourner la douleur.

Où regarder? Bellardian bondissait sur un miroitement splendide. Sa course en vain sillait l'étendue diaphane. La bas, au loin, nulle part une ligne nouvelle n'était apparue, — ni l'ombre incertaine d'une terre flottant à l'horizon, ni l'île errante d'un nuage, ni la tache irisée d'une voile sur les eaux.

Le prince essaya de reposer ses yeux sur les jeux mouvants de la mer. La houle se soulevait sous lui d'un rythme puissant et régulier. Mais chacune des crêtes avait mille étincelles dont la vitesse du vol multipliait les éclats, en sorte que Jerzual glissait dans une seule et frémissante flamme.... Aveuglé, il ferma les paupières, résolu à les garder closes, et n'osant plus songer aux flots dont le mouvement sans fin gonflait en lui une intolérable nausée.

Sans regard, sans pensée, le front noyé dans la crinière,

il allait, désormais inconscient de tout, laissant flotter les rênes. Les heures passaient, et les heures encore; et le cheval effréné, franchissant flots sur flots, se ruait à travers d'inépuisables horizons vers les contrées à découvrir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tout à coup Bellardian a henni. Jerzual relève la tête, mais il ne voit rien d'insolite. Sous le jour déclinant, la courbe du ciel est maintenant colorée de rose. Nulle voile ; pas une aile d'oiseau. La mer assombrie étend une onde violacée où l'Occident abandonne une traînée de feu qui fourmille ; et, tout à l'entour, sur la plaine des flots où l'ombre est déjà pressentie, les dernières miroitures agitent un lacis d'ors mobiles.

Le prince regarde ; et si grande est la lassitude de ses yeux qu'il lui faut faire effort pour ne les point refermer. Attentif et morne, il regarde... et voilà que ses yeux s'éclairent et qu'il se dresse sur ses étriers en jetant un cri de joie. Là bas, non point devant lui, mais du côté du Septentrion, il y a une île obscure parmi le réseau d'or. Oui, c'est une île! Ah qu'importe qu'elle soit si petite dans la mer ! C'est le repos, c'est le sommeil, c'est un abri contre la nuit immense qui va l'envelopper... Vite, Bellardian, au Septentrion !

Quoi donc? Bellardian résiste, cabré sur les vagues !... Jerzual furieux broche de l'éperon, et Bellardian bondit. Il bondit vers le Nord, mais il bondit vers le ciel. Il monte, il monte, plus léger que le vent, rapide comme une pierre de fronde. A mesure qu'il s'élève, l'horizon a grandi ; le soleil est plus haut au-dessus de la mer et de vastes étendues s'illuminent... Jerzual est déjà plus près de l'île ; des hauteurs où il plane, elle lui apparaît tout entière, verdoyante et bornée, pareille à un jouet perdu sur les eaux. Mais Bellardian a fait un bond suprême dans l'espace. Il hennit avec une sauvage vigueur, et, malgré le mors, malgré la voix et l'éperon, il volte alors vers l'Occident où penche le soleil.

Le prince regarde, malgré lui. Et là, dans un infini lointain, à l'extrême limite de la clarté, une Terre immense s'est révélée. Une bande d'ombre légère rampe sur l'horizon ; on la devine à peine. Mais au-dessus d'elle, en une zone argentine d'une indicible pureté, brillent des montagnes de neige... C'est le continent désiré. Là-bas, à l'Occident, il ferme toute la mer. Les cimes blanches sont si claires qu'elles semblent diaphanes ;

on les dirait suspendues sous les cieux, en une surnaturelle couronne de cristal qui ne touche point le sol habité par les hommes.

Jerzual sent son cœur frémir d'incertitude. La Terre l'attire à lui; elle l'appelle comme une fiancée. Il l'imagine très belle, pleine de choses inconnues ; et il salue la grande mystérieuse qui règne là-bas sur les eaux.

Il l'aime, il la désire; elle fut le songe de sa vie... Mais qu'elle est loin ! Et le prince est trop las; il est las, il est consumé de lassitude ; il est malade, il est sans force, il est sans volonté. Demain il ira vers la grande Terre ; oui, demain. Mais, pour Dieu! qu'aujourd'hui il se repose enfin, qu'il trempe ses lèvres dans une source, qu'il connaisse la fraîcheur d'un bois...

D'avoir ainsi pensé, Jerzual ressent plus ardemment sa soif. Un choc brutal du mors réfrène Bellardian et le tourne vers l'île. Le noble destrier jette un hennissement qui ressemble à une plainte. Jerzual pique des deux, mais Bellardian se cabre vers le ciel. Alors le prince est pris d'une colère qui lui rend toute sa force. Sur les flancs du cheval ses éperons font deux plaies horribles ; il broie la bouche sous le mors, et tout à coup, avec un cri de rage, il a tiré son glaive, et du pommeau il frappe sur la tête de l'animal rebelle, il frappe aveuglément, il frappe en folie, il frappe avec un rire cruel, avec des hurlements de bête, — et il frappait encore quand Bellardian, vaincu, sanglant, frissonnant de douleur, s'abattit avec lui sur la plage de l'île.

## III

### LA FILLE DE LA MER

Quand le prince revint à lui, le soleil avait disparu derrière la ligne des flots. Il ne restait au ciel qu'une clarté rosée et ténue, déjà percée par les premières étoiles. Le prince se sentit flotter dans une faiblesse infinie. Il vit éclore les constellations et referma les yeux ; mais le sommeil ne vint point. Il toucha le sable où il se trouvait couché, et s'étonna d'être ainsi étendu sur une plage. Son heaume délacé gisait auprès de lui ; mais le prince était sans souvenirs. Il fit un grand effort pour rassembler ses esprits et se rappela quelque chose d'incertain et

de terrible, un combat à travers des myriades de soleils... Ou bien c'était dans un désert... et il y avait surtout un énorme soleil rouge qu'il faisait rouler devant lui comme une boule, — et il le frappait avec le pommeau de son épée parce qu'il avait tari toutes les sources... Oh! la soif, la soif!

Jerzual porta les mains à sa gorge. Oui, sa soif était effrayante. Il se souleva à demi, et vit une grande coquille pleine d'eau qu'il vida d'une seule longue gorgée. Aussitôt il se sentit plus fort, plus conscient de vivre, et la pensée lui vint qu'il était singulier que l'eau de la coquille ne fût pas de l'eau salée. Il se redressa encore et regarda autour de lui. La mer, sous la nuit venue, n'était plus qu'une grande ombre mouvante. Elle avait une rumeur sourde et discontinue, comme si une voix humaime se fût étouffée en sa profondeur. Au-dessus d'elle la courbe céleste semblait plus vaste, et les étoiles plus lointaines.

Le prince s'était mis debout. Il aperçut alors Bellardian, couché sans mouvement sur le sable. Plus loin il crut distinguer une forêt de pins, une prairie. Il fit quelques pas pour chercher sous les arbres un abri contre la rosée, et tandis qu'il marchait ainsi, il découvrit un rebord de falaise d'où naissait une vague lueur. Surpris, il s'avança, et vit une grotte marine toute pleine d'une clarté bleue très douce. Mais cette clarté n'était pas répandue par des lampes; elle s'élevait, ainsi qu'une vapeur, de grandes vasques naturelles dont l'eau brillait étrangement. Des milliers de noctiluques, à la surface et parmi les algues, propageaient leurs phosphorescentes étincelles quand les brusques dorades agitaient l'onde en y glissant un long reflet. Sur les parois des vasques, des cristaux scintillaient en facettes polies, et des méduses, apparues dans la transparence, laissaient mollement flotter leurs globes translucides.

Dans une vasque plus grande, Jerzual aperçut des anguilles marines, — et parmi elles des bêtes lumineuses et bizarres, sans doute provenues des profondeurs mystérieuses de la mer. Des pieuvres aux couleurs changeantes tordaient vers lui leurs bras chargés de ventouses; leurs yeux glauques le regardaient fixement... et il tressaillit soudain, car il avait senti une main se poser sur son cou. Une fille aux longs cheveux pâles se penchait, en lui souriant de ses yeux clairs.

— Oh! dit-elle, comme tu es le bienvenu! Tu es le premier homme qui soit entré ici. Et moi, sans te connaître, je t'attendais éperdument.

Le prince frémissait encore de sa surprise.

— Qui es-tu donc? balbutia-t-il. Es-tu fée ou princesse, toi qui m'accueilles ainsi?

— Mon nom est Aigueline; je suis fille de la Mer. C'est moi qui te portai cette eau dont tu t'es abreuvé. Mais toi, d'où viens-tu, noble prince? Car tu es fils de roi, si tes armes ne mentent point.

— On m'appelle Jerzual, prince d'Urmonde.

— Salut donc, ô mon Jerzual qui chevauches plus haut que les nuées! Cette île m'appartient; elle sera tienne aussi. Que pourrais-je refuser à qui me vient des cieux?

Elle l'aida à dépouiller son armure, et le prince se prit à la regarder avec délice tandis qu'elle emportait la lourde épée, désormais inutile, qui faisait ployer sa jeune taille.

En vérité, cette fille de la Mer avait une émouvante grâce. Peut-être lui manquait-il un peu de la noblesse qui fait la beauté réginale, mais son mobile visage d'enfant était lumineux comme les ondes, à l'heure où le jour les réveille. Ses yeux, on n'aurait su dire s'ils étaient bleus comme l'horizon, ou du vert incertain des vagues, ou pareils au cristal, qui prend toutes les nuances. Mais le plus singulier c'était les cheveux, tout nués de reflets d'iris, fins comme des fils de la Vierge, et si pâles que d'abord le prince les crut transparents.

Ces cheveux aux fuyantes clartés étonnaient Jerzual; mais leur étrange douceur appelait cruellement son désir. Et puis il y avait le costume d'Aigueline, ce tissu plus léger que nulle soie et sans doute parfilé de l'écume marine... Orné de perles en lignes sinueuses, il mourait comme un flot limpide sur les pieds où cliquetaient les petites plaques d'une chaîne de corail; et ce bruit énervait et irritait les sens.

La fille de la Mer passait dans le reflet des vasques. Lorsqu'elle se pencha sur le bassin des anémones, il y eut dans sa chevelure une phosphorescente auréole dont Jerzual aurait voulu aspirer la lueur. Mais déjà Aigueline était revenue et levait sur lui ses yeux indiciblement clairs. Il sentit dans ses bras frissonner le jeune corps, et il lui parut que nulle joie en

l'univers ne pouvait surpasser la joie de régner sur cette île et de vouer ses lèvres au baiser qui s'offrait.

— Je t'aime! murmurait Aigueline. Ici j'ai grandi pour toi seul. Tu es le fiancé que l'on attend sans le connaître. Je suis vierge. Prends moi toute! je suis à toi, je t'aime...

Alors elle l'étreignit avec une ardeur sauvage, et leurs dents se heurtèrent en leur premier baiser.

Le prince y oublia la terre. Emporté comme par un formidable flot, il fut le nageur qui se débat, frappe du talon l'écume, et perce victorieusement les murailles déferlantes de la Mer. Tout son être tendu comme une corde vibrante, il n'était plus lui-même, il n'était plus qu'en elle; et il sentit confusément qu'il ne pourrait plus s'arracher à cette volupté impérieuse et soumise qui soulevait invinciblement son âme jusqu'aux cieux, et qui cédait sous lui comme une défaillante esclave, comme une vague...

Là-bas, dans l'île, le clair de lune tissait des gazes d'argent aux cimes des grands pins. Sur le sable, Bellardian tordait son encolure pour lécher les plaies de ses flancs.

## IV

### L'ILE DU REPOS

Le jour brillait sur les flots. La matinée était rayonnante.

— Ecoute, dit Jerzual. Nous partirons ensemble. Je t'emmènerai par delà les mers et tu connaîtras mille choses surprenantes.

Il montra le destrier blessé qui tâchait de brouter les pousses amères du petit bois.

— Bellardian nous portera. Tu n'imagines pas quelle est sa vaillance.

— Aller par delà les mers? dit Aigueline. Tu partiras, si tu le veux ; tu partiras quand tu le souhaiteras. Mais moi, je suis une fille de la Mer; cette île me suffit comme patrie... Et puis, fit-elle avec un joli rire, moi je n'ai pas appris à chevaucher comme toi!

Il comprit qu'elle manquerait de courage pour le suivre. Mais elle s'appuyait doucement sur sa poitrine, et il l'aima davantage à cause de sa faiblesse.

— Veux-tu? reprit-elle. Nous ferons le tour de l'île. Tu verras comme elle est grande! il faut près d'une heure pour la traverser. Tu ne sais pas tout ce qu'il y a de bonheur dans cette terre!

Elle se pencha longuement sur lui.

— Tu ne sais pas, dit-elle, tout ce qu'il y a de bonheur en moi.

De son bras nu elle avait entouré son cou. Il mit des baisers sur ses yeux en la regardant avec ivresse, et ils partirent enlacés.

L'île avait un agréable et verdoyant aspect. Au delà des pins qui bordaient la grève, une prairie était la parure d'un vallon où deux ruisselets, courant l'un vers l'autre, fuyaient ensemble vers la mer. Aigueline et Jerzual gravirent la pente, et furent sur un petit plateau parsemé de bosquets de tamarys qui dominait l'île entière. La falaise formait à la terre une ceinture dont la couleur rosée apparaissait aux découpures de la côte, parmi le bleu turquin des flots.

La brise émouvait à peine l'air tiède et plein d'arômes où le feuillage des tamarys élevait ses ténuités charmantes. L'île n'était point vaste, il est vrai ; mais le prince la jugea délicieuse... et n'était-elle pas immense, puisqu'elle contenait tout son désir ?

— Cette terre est très belle, dit-il. Elle est douce pour moi comme mon reflet dans tes yeux, et je l'aime parce qu'elle t'appartient.

Ils redescendirent dans le vallon. Aigueline montra le long du ruisseau quelques arbres chargés de fruits mûrs. Le prince cueillit des figues juteuses qu'il fallut disputer aux abeilles, et d'autres fruits encore, de sortes inconnues. Il souriait vers son amante, qui lui révélait tant de joies.

Tandis qu'ils revenaient vers la grotte, la main dans la main, ils entendirent un bruit soudain comme de coups frappés sur la terre, derrière eux. Aigueline eut un cri, et Jerzual se mit à rire en apercevant le destrier qui les avait suivis dans la prairie.

— Regarde ce qui t'a effrayée, pauvre petite folle !

Aigueline avait eu peur; elle se fâcha de voir le prince caresser son cheval.

— Ah ! criait-elle, va-t'en, va-t'en ! Je vois bien que tu

me préfères cette vilaine bête. Peux-tu donc la caresser comme moi !

Ce fut leur première querelle. Le prince, consterné, chassa aussitôt Bellardian. Mais déjà Aigueline était redevenue souriante. Elle tendit ses lèvres et ses bras, et, sous l'ardente lumière de midi, ils marchèrent lentement, l'un sur l'autre appuyés... En sorte que, du vallon à la plage, il n'y eut qu'un seul baiser.

★

Dès jours passèrent, et furent un rêve de délice. Souvent ils restaient tous deux couchés sur la grève, laissant la chaleur du soleil pénétrer leur chair. Le bruit de la mer berçait leur volupté, et Jerzual sentait un doux et cruel languir dont la cause était Aigueline. Le soir venu, ils marchaient sous le clair de lune, regardant leurs ombres se joindre et se fondre quand ils se penchaient l'un vers l'autre. Alors ils s'arrêtaient et, dans le silence de la nuit, troublé à peine par la rumeur marine, ils écoutaient chanter leur mutuel désir.

Il arrivait à Jerzual de se demander s'il était éveillé ou s'il vivait en songe, ou si quelque enchanteur l'avait, peut-être à son insu, transporté dans les régions célestes. Jamais il n'eût imaginé qu'un homme au monde pût connaître une telle félicité. Il possédait Aigueline. Toutes choses étaient belles. La terre, la mer, la lumière chantaient la joie d'exister, et il ne pensait plus qu'il y eût en l'univers d'autres contrées, d'autres actions plus dignes de lui.

Souvent, dans le matin d'argent, Aigueline errait avec son amant sur la grève. Ils longeaient les flots, et leur jeu était de poursuivre la première vague lorsqu'elle se retire en une nappe frisée parmi les coquilles qu'elle entraîne ; et puis on fuit quand la vague revient avec sa crête dressée qui déferle, et ils criaient parmi des rires si l'eau plus prompte atteignait leurs pieds nus et devançait leur course.

Ils cherchaient ensemble des coquillages, — ceux qui sont minces comme une dentelle, ou plus légers de leur transparence rose, et que l'on regarde dans le soleil ; ils en prenaient d'autres qui se mangent, et d'autres encore pour la nourriture des bêtes qu'il y avait dans les vasques. Ils cherchaient aussi des crustacés dont ils brisaient la carapace, et c'était pour les pieuvres de la grotte.

Elles étaient familières et dociles. Aigueline leur commandait à son gré et les laissait fuir dans les vagues ; et Jerzual vit avec surprise qu'elle les caressait parfois, lorsqu'elles avaient rapporté de la mer de belles langoustes brunes, ou d'autres proies de cette sorte. Alors, sous la petite main, un long frisson faisait raidir leurs tentacules, et la volupté pâlissait leurs yeux glauques.

★

Un après-midi, Aigueline et le prince étaient allés dans le vallon. Ils eurent là des heures épuisées et charmantes, anonchalis dans l'herbe où ils se disaient des choses et se racontaient l'un à l'autre. Les molles graminées étaient douces à leurs jeux, le vent léger ajoutait une caresse à leurs caresses confondues. Les voix indistinctes de la mer étouffaient au loin leur rumeur qui parle de tous les mondes où peut courir la vague ; et Jerzual pensait qu'il n'y a point de joie pareille à celle de reposer ainsi, dans une rêverie où le délice de la paresse prolonge les dernières voluptés de l'amour.

Partir ? Aigueline craignait qu'il ne voulût partir ! Il en souriait doucement ; les femmes ont de telles folies ! Et comment aurait-il pu quitter celle-ci, la fille ingénue et lascive des eaux, l'espiègle Aigueline avec ses moues ignorantes d'enfant, la clarté de ses yeux profonds comme le vide, sa chevelure où l'on se perd, et son baiser suave qui dévore...

Partir ! Non, Jerzual était las des voyages. A quoi bon les prouesses du passé ? A peine y pouvait-il songer, tant elles étaient obscures dans le sommeil de sa mémoire. Et que sert de remplir l'univers de son nom ! N'est-ce donc pas le bonheur, que l'on cherche ? et le repos surtout, le bienfaisant repos. Certes, la princesse Alise est très belle et très noble. Mais elle est si loin à présent qu'elle en est comme morte... et que de soucis pour un rêve ! Oh charme nonchalant de ne plus agir, de ne plus même penser, — de n'être plus qu'une chose flottante qui meurt et qui renaît de l'âme évanouie ! Charme de s'abandonner à la quiétude du silence, charme de sentir le soir mollement glisser du ciel où maintenant, là-bas, le soleil décline vers la mer...

Jerzual se détourne un peu vers le couchant splendide. Mais il voit une grande ombre qui passe, il entend comme un bruit

de trompette... Bellardian, bondissant au sommet de la falaise, s'y incruste des quatre fers ; et il hennit vers l'Occident de feu, où de naissants nuages, par delà les vagues dorées, imitent la ligne ondulante et rose d'une Terre.

## V

### AIGUELINE ET BELLARDIAN

— S'il est vrai que tu ne veux point m'abandonner, disait Aigueline, pourquoi ne me le prouves-tu point ?

Le prince la prit ardemment dans ses bras ; il noya sa bouche dans ses boucles, et, sous la fauve toison, guidant ses lèvres jusqu'à la nuque, son baiser fut comme une flamme qui la fit crier de désir.

— N'est-ce pas te le prouver, que de t'aimer ainsi ?

Elle eut un geste d'enfant, et ne lui rendit qu'un tout petit baiser, un baiser qui ne comptait pas.

— Non, dit-elle, tu ne m'aimes plus. Je sais que tu ne m'aimes plus, puisque tu gardes Bellardian.

— Bellardian ! Oh, Aigueline, que dis-tu là ?

— Non, non ! s'écria-t-elle en frappant du pied. Tu vois bien que tu ne m'aimes pas, puisque c'est lui que tu aimes, à présent. Moi, je le déteste, ce cheval que tu préfères à moi et qui t'emportera un jour.

Jerzual voulut l'attirer contre lui, mais elle se dégagea d'un brusque mouvement.

— Si tu m'aimes, chasse-le d'ici !

Le prince hésitait à répondre.

— Je n'oserais pas, dit-il enfin d'une voix morne.

Aigueline s'enfuit en sanglotant. Et tandis qu'il la suivait de loin, anxieux et désolé, Jerzual comprit qu'il commençait lui-même à haïr son plus vieil ami, — cet animal stupide qui avait fait, sur ses amours, couler les premières larmes.



Aigueline n'était plus la même. Lorsque le prince s'approchait d'elle, elle se détournait un peu, baissait la tête et pleurait sans rien dire. Ou bien elle levait sur lui des yeux brillants, plus durs que nul métal, et le considérait avec un méprisant sourire. S'il tentait de lui parler tendrement, elle le quittait aussitôt sans répondre. S'il restait auprès d'elle en

silence, il sentait le poids de son regard chargé d'un insoutenable reproche.

Elle allait seule, sur la grève, chercher les proies qu'elle donnait à ses bêtes. Elle errait longuement sur les falaises, insaisissable et farouche. Le soir la ramenait à la grotte où, lassée de ses courses, mais hostile et raidie, elle se refusait aux baisers.

Un matin qu'il l'avait surprise endormie, le prince se glissant après d'elle l'avait enlacée doucement. Mais elle se dressa tout à coup comme s'il l'eût blessée, et courut vers la mer avec un rire sauvage.

Or Jerzual se désespérait, car il n'est pas aux princes, en ces sortes d'aventures, plus d'esprit qu'aux autres hommes.

Il délibéra de se tuer, mais décida vite de renoncer à la mort, car cette folie n'eût pas avancé beaucoup ses amours. Parfois il résolvait de prendre Aigueline par la violence, ou de s'en emparer par ruse, ou de se jeter à genoux et de lui demander pardon. La seule chose à laquelle il ne pensât point, c'était à quitter l'île; et même, sans les conseils de l'amour-propre qui lui défendait de céder, il eût volontiers renvoyé par delà les mers un coursier qu'il ne chevauchait plus, et qui ennuyait Aigueline.



Sur le sable fauve et chaud, dévoré de soleil, Jerzual étendu, songeait. La douce fatigue du bain l'avait pénétré de bien être, et il demeurait anonchali, nu sous le ciel d'été.

Un bras allongé mollement, l'autre ramené au-dessus de sa tête, il songeait à toutes ces journées sans amour ; les yeux mi-clos, il imaginait Aigueline ; il songeait qu'Aigueline était belle, et qu'il n'aimait plus Bellardian... Et comme il songeait ainsi, il perçut un frôlement léger, comme une insaisissable caresse. Nue et penchée sur lui, Aigueline l'effleurait du bout de sa chevelure...

Jerzual crut à un rêve et ferma les yeux pour le prolonger. Mais alors une chose frémissante erra sur tout son corps, et il vit qu'Aigueline faisait glisser sur lui ses boucles en un long fourmillement qui le touchait de toutes parts et s'étirait du front jusqu'aux orteils...

Il eut un mouvement ; elle s'enfuit d'un bond comme s'il

l'eût surprise. Mais d'un nouveau bond elle était revenue, et, en manière de jeu, elle mit sur son épaule un baiser qui fut une morsure dans un flot énervant de boucles.

— Aigueline ! s'écria le prince.

Elle s'était assise devant lui, les jambes croisées ; les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, elle le regardait en silence. Il y avait une grâce ardente dans ses fines épaules et ses menus seins innervés ; sa souplesse disait le frisson des voluptés prochaines, et du jeune corps s'élevait on ne sait qu'elle parfum d'ivresse, comme la secrète fleur d'un jardin de délices.

Aigueline avait un sourire aigu et singulier.

— Tu vois, dit-elle enfin. Je viens à toi. Je sais que tu m'aimes, à présent.

— Ne le savais-tu donc pas jusqu'ici ?

— Non, oh non ! (Elle eut une petite moue.) Tu étais si méchant ! Mais maintenant je sais que tu ne partiras plus jamais, puisque tu n'es point parti malgré tout... Non, non, je n'exige plus que tu chasses ton vilain cheval. Cela me ferait plaisir peut-être, mais je ne le demande plus.

Le prince n'entendait rien à la subtilité des belles. Il crut qu'Aigueline s'humiliait jusqu'à se chercher des excuses, et il eut honte pour elle en un grand élan de gratitude et d'amour. Qu'importait Bellardian, désormais ! Aigueline était là...

Elle se glissait doucement vers lui, sur le sable. Ses petites mains fébriles touchaient les genoux de Jerzual, et elle avançait encore ; déjà elle lui donnait ses lèvres et elle allait céder à la dernière caresse, lorsqu'elle sursauta et bondit loin de lui en criant.

— Le cheval ! Le cheval ! Il nous regarde ! Oh je n'oserai plus jamais t'embrasser dans cette île...

Et elle criait d'une voix perçante, en fuyant.

On dit qu'à de certaines minutes il n'est, du fol au sage et du manant au prince, aucune différence. Or, Jerzual s'était dressé, magnifique d'abord devant Aigueline, puis furieux et déçu. Il vit son destrier qui paissait l'herbe du vallon proche, et Bellardian, sitôt qu'il aperçut son maître, s'ébroua joyeusement et galopa vers lui... Jerzual ne se possédait plus. Du pied et du poing il frappa le cheval avec rage. Il poussait

vers la mer la bête surprise qui, n'obéissant qu'à la voix, recula, renâclante et cabrée, s'affermit sur les vagues et, d'un saut vif et souple, se retrouva dans l'île.

Alors Jerzual eut un rire violent à l'idée de ce qu'il allait faire. Enfourchant son destrier pour la dernière fois, il pressa son galop vers la grotte où déjà se cachait la pudicité alarmée d'Aigueline. Le prince y avait laissé ses armes. Il prit l'écu, qu'il suspendit à la blanche encolure ; entre les dents de l'animal, il plaça brutalement l'épée.

— Va-t'en, criait-il. Que cette lame te serve de mors, dût-elle trancher ta langue !

Et du fond de la grotte, Aigueline ajouta malignement :

— Oui, qu'il aille la porter à la princesse d'Avigorre... Mais qu'il prenne bien garde ! La surprise, dit-on, rend parfois l'âme percluse, dans cette famille-là...

Par le bavardage des vagues dont elle comprenait le murmure, la fille de la Mer savait toutes les histoires qui courent le monde, et celle du roi d'Avigorre était parvenue jusqu'à elle.

Ainsi fut chassé Bellardian, parmi les rires, et pour une cause plus humaine que noble. Le cœur révolté, mais esclave, le cheval merveilleux avait obéi à la voix du maître. Frappant le sol des quatre fers, tout à coup il s'était enlevé vers la nue. Bientôt il hennit dans les cieux, et, prompt comme la tempête, partit vers le soleil levant. La grande épée entre ses dents répercutait sur son signe héroïque la lumière, comme pour montrer encore en son étincellement la route des rêves d'autrefois aujourd'hui désertée par la gloire. Mais, tendue par le choc du formidable bond, la courroie de l'écu s'était subitement rompue; et Jerzual, prince d'Urmonde, vit se briser à ses pieds le blason de son lignage, — où brillait, sur un champ d'azur, une sirène d'argent percée d'un rayon d'or...

## VI

### JERZUAL ET AIGUELINE

Or ainsi va le conte, babillant de menues choses, qu'à la fin il s'attarde. Je ne dirai mot de ce que fit Bellardian lorsqu'il parvint en Avigorre, ni de l'allégresse des peuples aux noces de la très haute Alise et du prince d'Argilée. Mais je dirai de Jerzual, et de quelle sorte fut son repos.

Des jours,des jours encore et d'autres jours après, le prince connut tout son bonheur. Il le connut bientôt jusqu'à en épuiser l'ivresse.

Le prince enlaçait Aigueline,et Aigueline, nue dans ses bras, inventait mille fougueuses folies; puis ils se dénouaient l'un de l'autre et se contemplaient en une lassitude extasiée.

— Oh! disait-il, quelle merveille que notre destin! Oui, c'est par un miracle que je t'ai rencontrée. Tous les hasards de l'univers sont les complices de notre joie.

— Je t'aime! chuchotait Aigueline.

— Je t'aime! s'écriait Jerzual.

Et ils échangeaient de nouveau des caresses, mêlant aux douces les aiguës.

Ils faisaient aussi de lentes promenades, les mains nues et les doigts enlacés. L'île étant médiocre, les mêmes lieux les revoyaient sans cesse.

— Comment tant de bonheur peut-il n'occuper qu'une si petite place? disait le prince. On va, on vient, on court à sa recherche dans les plus lointaines contrées, et il est ici tout entier, sur une terre que remplirait deux fois une ville de mon royaume...

— L'île n'est pas si petite, objectait Aigueline. Il faut plus de deux heures pour en faire le tour.

— En vérité, elle est petite. Mais elle est assez grande puisqu'elle te contient, ma bien-aimée.



Le prince était pensif. Quand Aigueline vint près de lui, il la regarda longuement et, fermant les yeux, appuya le front sur son sein.

— Qu'as-tu! demanda-t-elle.

— Je réfléchissais à notre amour. N'est-il pas admirable que nous vivions ainsi, tout seuls, et heureux, sans chercher autre chose?

— Quelle autre chose?

— Je ne sais pas... les choses qu'il y a là-bas... Oh quel sort inouï, Aigueline,que ceci nous suffise et que nous ne voulions pas quitter l'île!

— La quitter! Y songes-tu déjà?

— Je n'y songe point. Et c'est de cela que je me réjouis.

— Mais tu m'aimes, Jerzual !

— Oui certainement, je t'aime, Aigueline.

★

Jerzual contait parfois ses anciennes aventures, les tournois, les combats héroïques, les voyages...

Aigueline en conçut de l'humeur.

— Que m'importent ces prouesses et ce monde qui n'est pas le mien ! Pourquoi donc me parler de cela ?

— Oui, en effet, pourquoi ?... Puisque je suis ici !

— Alors tu m'étais étranger, Jerzual ; maintenant tu m'appartiens.

Le prince répéta d'une voix grave.

— Il est vrai, Aigueline; maintenant je t'appartiens.

Et il se disait que toute sa volonté n'aurait pu changer sa vie désormais. Il était dans l'île pour toujours.

★

Le bel été avait décliné vers l'automne; et l'automne déjà déclinait vers l'hiver.

Un matin, le prince s'en fut tout seul dans le vallon, sous les arbres bientôt dépouillés de leur feuillage. Il avait fui la grotte, tandis que la fille des vagues s'y jouait avec ses dorades familières.

Souvent Aigueline se divertissait à plonger dans les vasques naturelles, pleines d'une eau profonde où des méduses dormaient, glauques et irisées, parmi les pieuvres aux bras flexibles. Elle se mêlait agilement au peuple rapide des poissons et riait en éparpillant de scintillantes gouttes. Les mobiles dorades éludaient sa poursuite, et des anguilles glissaient, longues et souples, autour de ses flancs.

Bien qu'il y eût jadis admiré sa jeune grâce, et goûté un plaisir violent et singulier lorsque les fiers bras nus fuyaient, esquivant les prompts tentacules, le prince n'aimait pas ces ébats d'Aigueline dans les eaux. Plus d'une fois il en avait eu une sorte de nausée. Mais elle se refusait à les abandonner. Elle était née des flots, avait grandi parmi les choses de la mer, et ne comprenait point qu'on y pût répugner.

Tout le jour durant le prince promena sa solitude, de la grève au vallon flétri et au maigre bois de pins. Jamais l'île

ne lui était apparue si petite. Ah! si le bois avait été plus vaste, — assez vaste seulement pour qu'on n'y fît point toujours les mêmes pas! Mais, un à un, Jerzual en pouvait compter tous les arbres.

Le soir, Aigueline, qui l'avait oublié en ses jeux, le découvrit sur la falaise. Il regardait obstinément le large. Comme elle l'appelait, il descendit docilement vers elle, mais ils cheminèrent en silence.

Cette nuit-là, Jerzual vit en songe une grande forme blanche et hennissante. Elle tendait l'encolure vers l'horizon doré. Et là bas, aux régions où s'épuise le regard, le soleil se mourait sur une Terre immense, sommée de montagnes de cristal.



Des mois encore passèrent. Aigueline était espiègle, mutine et toute en rires. Les jeux avec les bêtes marines suffisaient à la joie de ses journées et, la nuit, ses membres lascifs faisaient à son amant une brûlante ceinture. En ces étreintes, Jerzual sentait se briser peu à peu toute sa force; mais il s'y donnait avec furie, comme s'il eût voulu se noyer dans la vivante chevelure qui le caressait de ses flots.

Quand la clarté matinale envahissait la grotte, il fuyait dans le vallon, parcourait en tous sens les sentiers, errait sur la falaise. Il ne reparaissait qu'à la tombée du soir, et alors il ne parlait qu'à peine. Ils n'avaient plus rien à se dire.

L'insoucieuse Aigueline n'y prit d'abord point garde; mais elle comprit enfin que Jerzual lui dérobait sa pensée, et elle en fut aigrement jalouse. Car telle est la femme. Fût elle fille de la mer, toute chose qu'on lui cache est pour elle une rivale.

— A quoi songes-tu toujours ainsi ? dit-elle d'une voix impatiente.

Le prince tourna vers elle un front lassé. Mais elle continuait, avec un rire acide :

— Ha! ha! il songe au roi d'Avigorre, mon héros, parce qu'il a comme lui l'âme percluse...

Jerzual ne voulait pas répondre. Mais tandis qu'il la regardait en silence, peu à peu son visage changeait étrangement et il y eut dans ses yeux une effrayante clarté. Il passa sur son front ses deux mains comme s'il sortait d'un rêve, et

brusquement s'enfuit avec un lourd sanglot. Il venait de se répondre à lui-même.

Aigueline, épouvantée, le vit courir sur la falaise, se ruer dans le bois, frapper les arbres de son front. Ivre de sa folie, il errait sans relâche de l'une à l'autre grève, et partout se heurtait à la mer comme aux barreaux d'une cage. Parfois il poussait un grand cri ; et c'était parce qu'il découvrait en lui-même un nouveau motif de remords. Car d'avoir vu son mal, l'homme en est plus meurtri. La douleur, souvent, dort en nous sous une enveloppe de silence. Mais l'enveloppe rompue, une cruelle ardeur fouille toute la blessure.

Jerzual n'avait songé d'abord qu'à la liberté interdite. Il contemplait maintenant toute sa gloire déchue et concevait de sa faiblesse un torturant mépris. C'était comme un terrible éclair, — comme le jet d'une lumière consumante, intolérable et sans pitié. Oh honte, honte à jamais ! Détresse de sa destinée perdue !

Maintenant, du fond de son indignation, il sentait s'éveiller son âme d'autrefois. Mais en vain cette âme se levait, héroïque et puissante. Il ne lui restait plus qu'à pleurer de révolte, inutile désormais dans un corps prisonnier. Et Jerzual pleura en effet, toute la nuit, au fond du petit bois de tamarys où il avait fini par aller se blottir.

Or le soleil déjà s'était levé sur un matin splendide quand Aigueline, qui sortait de la grotte, entendit tout près d'elle un rauque hurlement.

Jerzual, immobile et tremblant sur la grève, tendait convulsivement les bras vers l'océan. Mais quand Aigueline voulut le prendre par la main, elle vit dans son regard une haine si implacable qu'elle recula, surprise en son âme enfantine de tout le désespoir que cette haine lui avait révélé.

Elle chercha des yeux ce qui attirait son amant, et aperçut alors, non loin du rivage, au Sud-Est, une grande nef dont la brise d'Occident inclinait les hautes ailes blanches. Voguant babord-amures, le navire pointait son étrave entre le Couchant et le Septentrion. Bientôt il fut si proche que l'on put distinguer les détails de la voilure et de l'accastillage, avec la resplendissante guivre d'or qui se recourbait à la proue. Il y avait, à l'arrière, une tente magnifique d'azur.

Sur le château d'avant, et attaché au mât, un grand cheval se cabrait fougueusement vers la terre...

Il semblait que les hommes du vaisseau eussent dessein d'aborder à la côte orientale de la petite terre ; et Jerzual leur fit des signes, du point le plus élevé de la falaise. Mais la nef inconnue déjà dépassait l'île, remontant vers le Nord. Lentement, elle vira vent-devant pour cingler vers la mer occidentale ; et les voiles, bombant vers le Sud leur courbe, déferlèrent au soleil deux longues bannières de soie.

Dans l'île, il y eut alors un épouvantable cri de détresse... mais Aigueline ne comprit pas pourquoi Jerzual montrait avec un si tragique effroi les deux brillantes bannières qui se soulevaient au vent.

Elles portaient les couleurs d'Avigorre unies à celles du prince Ellérion d'Argilée, et se perdirent bientôt dans la lumière où le libre navire continuait sa course.

ALBERT MOCKEL.

# REVUE DE LA QUINZAINE

## *ÉPILOGUES*

### Dialogues des Amateurs

*LIV. — Les Mandarines*

M. DESMAISONS. — Ne me parlez pas de toutes ces femmes qui écrivent. Il n'y a rien pour moi dans leurs livres.

M. DELARUE. — Pourtant...

M. DESM. — Je dis pour moi, aujourd'hui, dans l'état d'esprit où je suis présentement.

M. DEL. — Il est un peu rêche.

M. DESM — Un peu, je le sens, mais c'est l'impudence de cette Tinayre qui m'a crispé contre les femmes à l'encrier.

M. DEL. — On a dit que la lettre au *Temps* était ce que la dame a écrit de mieux, que le reste est d'un mortel ennui, est-ce aussi votre avis ?

M. DESM. — Je n'ai point d'avis là-dessus. Je vous répondrai en démarquant Henri Heine : « Je ne connais point les romans de madame Tinayre, mais je crois qu'ils ressemblent à ceux de madame Peyrebrune que je ne connais pas non plus. »

M. DEL. — D'après ce que j'ai entendu dire, le rapprochement ne serait pas très juste.

M. DESM. — Mettez les noms que vous voudrez. Je ne suis pas d'humeur à me servir du microscope. Vous faites de l'entomologie ?

M. DEL. — Non, soyons galants : de la botanique.

M. DESM. — Ah ! sur le terrain de la galanterie, je ne vous céderai pas un pouce de terrain. Des fleurs ! des fleurs !

M. DEL. — Et des fruits. Pastèques et bananes ! Ananas et mandarines !

M. DESM. — Pommes, poires, prunes...

M. DEL. — Arrêtez ! Ces fruits de nos vergers ne sauraient servir d'emblème à nos belles femmes de lettres. Les soucis du ménage, fi !

M. DESM. — C'est juste. Respectons la noblesse de l'encre. Voulez-vous que nous fixions le type de la femme de lettres, d'après les grands modèles, les Sand, les Louise Colet, les Hortense Allart ?

M. DEL. — Elle sera jeune.

M. DESM. — Jolie.

M. DEL. — Spirituelle.

M. DESM. — Galante.

M. DEL. — Comment l'entendez-vous?

M. DESM. — Comme au grand siècle.

M. DEL. — Alors tout est sauvé. Sera-t-elle riche?

M. DESM. — Innocent! Toutes les jeunes femmes jolies, spirituelles et galantes sont riches.

M. DEL. — C'est juste. Sera-t-elle mariée?

M. DESM. — C'est indispensable, mais un amant régulier peut tenir l'emploi.

M. DEL. — Que doit-elle écrire?

M. DESM. — Des romans, des romans et encore des romans. Les hommes, quand ils lisent un roman écrit par une femme jeune, jolie, spirituelle et galante, croient tous coucher un peu avec l'auteur, et cela assure le succès.

M. DEL. — Voilà une sensation, ou une demi-sensation que je n'ai jamais éprouvée.

M. DESM. — Ni moi non plus, je l'avoue.

M. DEL. — Peut-être que nous manquons d'imagination.

M. DESM. — Ou que nous sommes trop bien renseignés.

M. DEL. — Vous voulez dire qu'il y a peu de femmes de lettres qui répondent à notre type idéal.

M. DESM. — Précisément.

M. DEL. — Mais il reste pour nous enchanter la qualité de l'œuvre.

M. DESM. — Vous y revenez.

M. DEL. — Je n'aime pas à vous voir si injuste.

M. DESM. — Il y a des moments où l'injustice est un grand soulagement. Suis-je injuste? Si je le suis, c'est pour la raison que je vous ai dite. Vous pensez bien que je ne reproche pas à cette dame d'avoir blagué la Légion d'honneur. C'est de mauvais goût, parce que c'est trop facile, mais cela ne me choquerait pas beaucoup, si c'était sincère. Ce qui m'a exaspéré, c'est le ton de parvenue qu'a pris ce petit auteur de rien du tout, sitôt après une distinction qui, en somme, la classait, en la faisant sortir de la foule où s'agitent soixante bas-bleus qui ont peut-être au moins une des qualités qu'elle n'a pas, qui sont peut-être : l'une, jeune ; l'autre, jolie ; l'autre, spirituelle ; l'autre, galante. Il y a des femmes de peu qui, le jour qu'elles deviennent marquises morganatiques, ont l'air de l'avoir été toute leur vie; il y en a d'autres qui en perdent la respiration et éclatent en lazzis, de peur de mourir d'orgueil rentré. Il y a des écrivains, de l'un ou l'autre sexe, qui ont devant le succès une pareille attitude. Vous reconnaîtrez ceux qui méritaient la gloire à ceci qu'ils n'en sont pas plus étonnés que de voir fleurir les fleurs ou mûrir les fruits. Le contraire, d'ailleurs, ne les étonnerait pas davantage, car il y a des

accidents dans la nature, et l'ordre des choses est souvent contrarié par l'intempestivité des éléments.

M. DEL. — Moi, je n'ai pas été exaspéré. J'ai savouré avec joie le trait final de la lettre qui vous irrite. Mais, dites donc ? Est-ce que nos rôles vont se renverser ? Est-ce vous qui allez vous mettre en colère, pendant que je philosopherai ?

M. DESM. — Non, non, je renonce à la colère et je garde ma philosophie. J'y tiens plus qu'à tout. Philosophons, mon ami, philosophons. Tenez, ma seconde faute fut d'admettre deux catégories parmi les écrivains, les mâles et les femelles. Sans doute, une femme qui écrit est une femme, et un homme qui écrit est un homme ; mais tous les deux, selon leur sexe, leurs nerfs, leur circulation sanguine, leur force, la qualité de leur cerveau, peuvent remuer, avec un égal mérite, la terre du vaste champ des lettres, y semer de bon grain et y faire de nobles moissons. Nous n'avons pas encore eu l'exemple d'un grand génie féminin, et la physiologie s'y oppose peut-être. Le sperme est peut-être le sel nécessaire. Mais dans la région moyenne, la femme vaut l'homme et souvent le surpasse. Semblable en cela au Juif, elle triomphe et triomphera de plus en plus dans tous les genres et à l'étiage où l'originalité créatrice n'est pas une condition de vie.

M. DEL. — Arrêtez-vous, de grâce, sinon je vais finir par vous trouver trop juste.

M. DESM. — N'abusons pas de la vertu. Je me tais. Je craindrais d'attribuer à l'idée que je me fais du juste une importance exagérée. Probablement que la justice est conditionnée par l'injustice, comme disent les philosophes autorisés, et réciproquement. Manières de voir, de sentir, de penser. Si nos jugements ne différaient pas selon les heures de la journée et l'état de notre tension artérielle, aurions-nous même conscience de juger ? Or, je vous le demande, que serait la vie, si les hommes cessaient de se juger les uns les autres, au petit bonheur ? Mais j'y pense, que disait-elle donc, à la fin de sa lettre célèbre et qui vous a tant réjoui, notre mandarine ?

M. DEL. — Mandarine ?

M. DESM. — Oui, celle que le gouvernement a décorée du bouton de corail ?

M. DEL. — Ah ! oui. Elle a dit qu'au lieu de porter son bouton de corail, elle allait faire un beau livre.

M. DESM. — Mazette ! Il me semble qu'elle ferait mieux de porter son corail.

M. DEL. — Oui, cela serait plus sûr.

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Emile Henriot : *Eurynice ;* « Mercure de France ». — Henri Rouger : *La Retraite Fleurie ;* A. Lemerre, 3. 5o — Annie Perrey : *Voici mon cœur ;* E. Sansot, 3.5o. — A. Bout : *Pages de la Vie Idéale ;* A. Messein, 3. 5o.

**Eurynice**. Lorsqu'il composait les *Poèmes à Sylvie*, M. Emile Henriot hésitait encore entre les routes ; reviendrait-il au symbolisme primitif de Stéphane Mallarmé ou, dans une langue moins tendue et moins elliptique, s'essaierait-il plutôt à interpréter, après André Chénier et M. Henri de Régnier, les poètes alexandrins et ceux des Latins qui leur sont le plus proches, Virgile et les élégiaques ? Sans rien sacrifier de son talent rare et précieux, il semble avoir préféré ce second mode d'expression et sous la figure d'Eurynice, de Callirhoé ou des pasteurs traditionnels jouant de la flûte au crépuscule, il dit les grands désirs d'amour et de beauté et plus discrètement les douleurs d'un jeune homme de ce temps, subtil et délicat. A propos d'un hémistiche latin, des images nouvelles surgissent autour de lui et les nobles fleurs qui s'ouvrent dans son jardin réservé ont puisé leur sève et emprunté leur éclat aux sources secrètes du passé. Il a gardé dans ses yeux éblouis le souvenir des nymphes, des faunes, des dieux, mais il n'est pas devenu aveugle aux formes vivantes ni insensible aux tendresses humaines et d'un cœur pareil il a aimé les Muses et l'Amour et voulu d'une même volonté la rose et le laurier. Soumis à la loi du nombre et à la norme des destins, il a pu se détourner de la tombe où était scellée une ombre chère et se mêler encore aux chœurs de la vie ardente :

Elle est dans le tombeau pareille à de la terre
Et les trous qui furent ses yeux
Sont à jamais remplis de profondes ténèbres
Et de néant mystérieux,

Eux qui riaient jadis, eux qui firent ma joie
Et brillaient comme des soleils...
Obliques yeux, mon cœur se souvient et se noie
Dans l'infini de votre ciel.

Mes larmes ont lavé la pierre qui vous couvre,
Mais c'est me lamenter assez !
Ailleurs je chercherai la flamme ardente et sourde
De vos regards qui sont passés...

Et l'orgueil de mon front, la force de mes mains
Et les cent cœurs de ma poitrine
Vont poursuivre ta gloire et ton feuillage saints,
Laurier qui fais l'âme divine !

Ainsi la discipline qu'il s'est imposée n'interdit pas à M. Emile Hen-

riot de dévoiler parfois et de laisser voir sans masque l'effigie de sa tristesse ou de sa joie, mais elle la modèle d'avance dans une forme dont les larmes ni le rire ne peuvent altérer l'harmonie ; et plus tard elle pourra apparaître moins rarement en sa fière et native nudité, sans rien emprunter désormais aux richesses étrangères.

On aimerait qu'à l'avenir M. Emile Henriot renonçât à l'habitude hugolienne, — c'est la seule « licence », et elle était détestable, que se soit jamais permise Hugo — de faire rimer des mots où la voyelle sonore diffère : *Evos* et *taureaux*, *Gallus* et *plus*. Et comment, respectueux qu'il est de la bonne langue, a-t-il pu consentir à écrire :

> Il est celui pensif et las de la journée.
> ..................................
> Il est celui plus beau que tous les hommes.

Il n'y a point dans tout le recueil d'autre trace de mauvais français ; et ce n'est pas la moindre des qualités.

**La Retraite Fleurie**. Qui jugerait le livre de M. Henri Rouger sur la foi du titre errerait étrangement : ce n'est point ici quelque galante demeure enguirlandée de roses et de clématites ; les sombres iris de Suse y fleurissent, vêtus de nuit, menaçants et sans parfums et le souvenir de poètes morts tient sous son incantation le vivant qui se sent uni à eux par des affinités filiales ou fraternelles ; Hugo, Leconte de Lisle, Vigny, Jose-Maria de Heredia, Samain et Mikhael, du fond des ombres, président à son œuvre et c'est en leur perpétuelle présence qu'il enlace fortement les tierces rimes et martèle de robustes strophes lyriques. D'un œil visionnaire, il contemple sous la double forme de la Mort et de la Vie le fantôme de l'Etre Universel ; il ne redoute ni l'un ni l'autre des deux visages formidables qui n'existeraient pas s'ils ne se reflétaient au miroir d'une pensée éphémère :

> Sois le jour et la nuit, sois l'hiver et l'été ;
> Fauche en ton champ, faucheur ; ô semeur, ensemence ;
> Sèche ou verdis la feuille avec sérénité ;
>
> Frappe tes coups sans haine et bénis sans clémence ;
> O maître aveugle et sourd, inéluctable loi,
> Crée à jamais, puis tue, et crée, et recommence !
>
> . . . . . . . . . . . . . . . .
>
> Nous serons les passsants de l'heure dévolue ;
> Et puis réquis ou non de ta part au festin,
>
> Tu nous entr'ouvriras le gouffre où tout conflue.
>
> . . . . . . . . . . . . . . . .
>
> Roule où tu veux la goutte en ton énormité
> Berce-la dans sa gloire et puis soudain la crève !
>
> Ton mystère un moment s'y sera reflété !

Tout entier l'humble goutte un moment te renferme,
O tombe et nid suprême, ô noble majesté !

Les vers de M. Henri Rouger sont pleins et forts et il peut concevoir et exécuter d'amples poèmes comme *les Deux songes* et *le Sommeil*. Mais il serait à souhaiter qu'il échappât un jour à l'influence des soleils abolis et qu'il se tournât vers l'aurore inconnue.

**Voici mon cœur.** Un exégète allemand a remarqué que, dans l'Enéide, Virgile avait employé cent cinquante-deux fois l'adjectif *ingens* et quarante-trois fois l'adjectif *immanis* et l'un des mots qui reviennent le plus souvent chez Hugo est *farouche*, qui représente au mieux l'un des aspects de son génie. Mlle Annie Perrey affectionne singulièrement l'épithète *frêle* et son doublet étymologique *fragile* ; le bonheur, les choses, l'air, les soirs sont fragiles ou frêles ; et cela signifie que Mlle Annie Perrey appréhende tout ce qu'elle aime, et qu'elle sait peu durables les chocs brutaux ou le bref évanouissement d'une nuance délicate dans le ciel du crépuscule. Cependant, la frêle souplesse des plantes et des femmes est plus forte parfois que la force et en cédant celles-ci et celles-là ne s'abandonnent pas entièrement et ne se laissent point briser :

Je sais offrir certaines nuits de beau délire
La grâce de mon geste et de mon jeune rire ;
Puis avec les clartés ardentes de mes yeux
Avec tous les parfums épars en mes cheveux,
Tous les émois mêlés aux plus secrets aveux,
Mais malgré tous ces dons ardents et chaleureux,
Malgré tous les baisers où mon désir s'attarde,
Quelque chose de moi se refuse et se garde.

**Les Pages de la Vie Idéale**, « ouvrage honoré d'une médaille d'honneur et d'un diplôme par la Société d'encouragement au bien », révèlent, d'après la note bibliographique jointe au volume, un de ces « talents de province tout empreints de leur savoureux parfum de terroir ». Encore que M. A. Bout soit, en prose, l'auteur de quelques opuscules consacrés à de notables personnes abbevilloises, son œuvre versifiée ne trahit pas autrement une origine picarde : elle se compose de pièces à dire et à chanter et de cantates religieuses patriotiques et mutualistes qui ne se distinguent pas (ce volume contient *le Bon gîte*, comme s'il était signé Paul Déroulède ; mais *le Bon gîte* de M. A. Bout est le troisième tableau d'un triptyque sur la fuite en Egypte) des honorables inventions du même genre. Précédant une ode *A des Croix d'honneur de famille*, triomphe un hymne mis en musique par B. M. Colomer : *C'est la France qui passe*, en trois strophes. Voici la dernière :

C'est la France qui passe et fait battre le cœur

Au seul nom du devoir dont ses fils sont esclaves.
Le *rouge* du drapeau, c'est le ruban des braves
Qui saluent la croix d'or gagnée au champ d'honneur.
Ah! tant que nos couleurs voleront dans l'espace,
Le monde saluera : C'est la France qui passe!

Le bleu et le blanc sont célébrés avec autant de zèle et de bonnes intentions.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Louis de la Salle : *Le Réactionnaire*, Sansot, 3.5o.— Léon Lafage : *La Chèvre de Pescadoire*, Grasset, 3.5o.— Claude Farrère : *Mademoiselle Dax, jeune fille*, Ollendorff, 3.5o.— Jacques Trève : *La Robe d'amour*, Librairie universelle, 3.5o.— Albert Keim : *L'Homme double*, Librairie universelle, 3.5o.— L. de la Noë : *Suzanne et les deux vieillards*, Ollendorff, 3.5o.— Ferdinand Bouché : *Les Mourlon*, Edition artistique, 3.5o. — A. de Pène : *Les Pantins modernes*, Pierre Douville, 3.5o. — Louis Lormel : *Tableaux d'âme*, Sansot, 3.5o.

**Le Réactionnaire**, par Louis de la Salle. Non, rassurez-vous, il ne s'agit pas d'un homme politique ! Sous ce titre, à faire fuir les femmes qui lisent et il y en a déjà si peu, un drame d'amour pleure, gronde, se désespère jusqu'à la triste philosophie, un drame d'amour bien sombre, bien empoignant et surtout, par-dessus tout (qu'on se le dise !), un drame d'amour *bien parisien*. Il n'était pas encore venu le jeune écrivain pour exprimer de la vie *bien parisienne* tout ce qu'elle peut contenir d'horreur, de bêtises et de désespoir. Je crois que nous le tenons. A-t-il vécu dans le monde, ce monde qui évolue tout entier dans le foyer d'un théâtre, le soir d'une grande première ? (Oh ! le petit monde !) A-t-il, au contraire, passé le crépuscule de son printemps à réfléchir sous les arbres d'un parc de province très abandonné ? Il importe modérément de le savoir, mais il a dû songer d'une manière intense pour en arriver à de telles... réactions. Ce livre n'est ni un roman, ni une confession (malgré le prétendu avertissement), encore moins une histoire : deux types, d'une réalité absolue, s'en détachent comme deux ombres humaines sur un fond de décor brûlant, sur le fond d'apothéose qu'on appelle la noce. Quelle noce ? Ignorez-vous que Messieurs les intellectuels s'amusent ? Ils s'amusent, car il est de bon goût de rire de soi, de sa femme, de sa belle-mère et de tout ce qui nous tenaille le cœur, de tout ce qui nous aide à supporter notre propre poids, de tout ce qui nous fait subsister ou nous tue. Ces deux maîtres types, pourtan ombres chinoises et grimacières, ce sont Jacques Dubois et Maurice de Bucey. Jacques Dubois a eu des commencements littéraires difficiles : un jour, ayant mis ses bottines à la porte de la chambre de son hôtele spérant enfin leur nettoyage, le garçon les jette à la boîte aux ordures, croyant mieux faire, et Dubois rampe mystérieusement

vers cette boîte pour les y repêcher... Maurice de Bucey, plus riche, met son âme à la porte de la chambre de sa femme, attendant toujours son épuration par le simple amour, car il rêve d'être aimé sans se donner la peine d'aimer profondément lui-même. Où Dubois, bon garçon un peu vulgaire, se contente de toutes les femmes, de Bucey désire toute la femme. Or il est obligé de connaître une jeune fille, menu vase d'élection qui contient, outre la sottise naturelle de la femme à faire la sottise encore plus dangereuse de la femme faite, celle de sa mère, M^me^ Thureau. N'allez pas croire que cela tourne au commun adultère. Le très fort de ce drame, c'est qu'il n'y a pas de drame, justement. L'auteur s'est garé du «je sais tout, Madame» et du plus exaspérant « sortez, Monsieur, vous êtes un lâche». Dieu en soit loué ! Ces deux *bagnards* du mariage tirent leur chaîne chacun de leur côté et finissent par la rompre sans savoir bien pourquoi. La jalousie féroce, presque malsaine, de la belle-mère excuserait d'ailleurs les pires secousses de la part du gendre. Quant à la petite Suzanne, elle est honnête, hypocrite, tour à tour confuse d'un gros mot et amusée d'un geste cependant plus humiliant que le mot. Vexin, l'ami de la maison, le presque père de Suzanne, envenime les choses : il doit être jaloux du jeune homme de lettres. De Bucey confie à Jacques Dubois des détails navrants. Ce que demande ce malheureux mari, c'est un acte de volonté entière de sa femme et il n'est pas capable personnellement d'absoudre le détail pour atteindre le tout à plein bras. Jacques Dubois, bonne et raisonnable *brute* de lettres, va tranquillement son chemin, lui, prêtant une oreille complaisante aux aveux de son compagnon exaspéré. Il aime les femmes le matin, et le soir il comprend quelquefois la nécessité des devoirs sociaux. Grossier, ou délicat, il n'est jamais complètement un beau caractère : c'est pourquoi on le décore et il régénère les lettres parce que de mémoire d'homme, on n'a pas vu le moindre beau caractère réussir à autre chose qu'à planter ses choux... Jacques Dubois, c'est la moyenne des gens de lettres français, c'est-à-dire le contraire du héros : un bon garçon, quoi. Il pardonne aux perfides critiques de son ami. Il en a vu bien d'autres depuis le départ de ses chaussures de bohême pour la boîte aux ordures. Il n'arrive pas à comprendre, du reste, l'exaspération spirituelle de de Bucey. Selon sa méthode : on couche, mais on ne s'explique pas. Les états d'âme... c'est du paysage. Un ciel de lit suffit à son septième ciel ! Pauvre Jacques! Pauvre demi-génie! Et de Bucey s'enfonce rageusement dans des perspectives philosophiques sur le mariage avec Léon Blum. Ce n'est pas un roman, cela? Ah ! vous croyez ? Ce sont, en effet, de simples racontars de gens de lettres à gens de lettres pour des gens de lettres où nous voyons défiler non seulement tous nos camarades connus ou inconnus, mais encore la vie parisienne *telle qu'elle est*, non pas telle qu'on

nous la décrit généralement. Ne nous y trompons point : il y a un jeune homme moderne là-dedans qui pousse un vrai cri, son cri de réactionnaire contre les mœurs ignobles et idiotes de notre temps d'intellectualité à outrance. Jacques Dubois c'est le possible, mais de Bucey c'est peut-être la révolte couvant contre ce prétendu possible. Or, je vous le dis en vérité, le pays où l'on est forcé de décorer les honnêtes gens est un pays de gredins.

**La Chèvre de Pescadoire**, par Léon Lafage. « A Paris on soupçonne peu l'originalité des bêtes. » C'est-à-dire qu'à Paris on est assommé par la prétendue originalité des gens, de gens qui ont la prétention de faire des bêtes à leur image : chats clair de lune miaulant à l'unisson de la comtesse de Noailles, levrettes en paletot imitant par leur maigreur la neurasthénie de monsieur Barrès avec ou sans épée. A Paris, mon cher auteur, les bêtes font comme les génies trop précieux : elles s'étiolent et perdent leur bonne humeur. Voici donc *la cabro*. Bourrue, cornue, montrant son.... *écusson*, elle est une personne libre traînant à sa suite par le très sûr lien d'une vieille amitié, son maître Pescadoire, le joueur de manille, humble possesseur d'un petit champ de mûriers et d'oliviers aux environs d'Orange. Un jour, Pescadoire lui fait cependant une légère infidélité, il admet en son logis de pauvre *aisé*, une pauvresse point *aisée* du tout, qui s'installe, trempe la soupe, glisse un ordre hypocrite dans la maison, puis détale un soir en volant la *cabro*. Désolation et cris de vengeance, mais la fidélité revient avec la bonne cabro traînant sa corde cassée. De nouveau, Pescadoire saura qui suivre dans la vie misérable de ce monde. J'aime la scène de l'inondation où, après avoir tué quatre gros rats rendus furieux par la catastrophe, que lui, l'homme, n'a pas su deviner, Pescadoire laisse le cinquième ronger les miettes de son repas entre ses pieds. La cabro le sauve enfin de la noyade et surtout de la honte de devenir ingrat en se taillant un biftec dans sa dure viande de solide bête dévouée. Ces récits, sans aucune prétention, sentent la bonne nature et nous réservent les fraîches surprises de tournures de phrases qui n'ont pas encore dépassé leur village. C'est à la fois du bon français de France et du chaud patois du Midi.

**Mademoiselle Dax, jeune fille**, par Claude Farrère. Rien de plus difficile que d'écrire un roman sur la jeune fille... parce que la jeune fille n'est qu'une préface. M[lle] Dax, assez incolore, sert de repoussoir à un être conscient, un peu trop conscient, qui s'appelle Carmen de Retz. L'homme qui doit s'éprendre fatalement de pureté quand il est fatigué d'impuretés passe près de M[lle] Dax ou trop tôt ou trop tard, mais il ne la voit point telle qu'elle est dans l'attente elle-même de la chose défendue. Cette petite bourgeoise sournoisement en révolte contre l'autorité du père, la méchanceté de la mère, l'indifférence du frère désire beaucoup plus le flirt que l'époux. Il est per-

mis de s'émanciper par l'intelligence, il n'est pas utile ni jamais glorieux de s'émanciper par la chair, puisqu'on tombe aussitôt dans un autre servage. L'instinct de la pierreuse qui lui fait chercher son pain au fond de la volupté me semble bien plus respectable que celui de la jeune fille courant les caresses sans d'abord souscrire au sacrifice. Si on pouvait affirmer aux jeunes personnes éprises de liberté amoureuse qu'un mariage est identique à n'importe quelle aventure romanesque, c'est-à-dire qu'en bonne mathématique amoureuse deux inconnues se valent, Mlle Alice Dax ne s'exposerait point à se faire lever sur une promenade publique, telle une simple fille de même qualité. Il est vrai que Claude Farrère n'aurait pas écrit ce roman (à ne pas mettre entre les mains des ingénus), et ce serait dommage.

**La Robe d'amour**, par Jacques Trève. Voici une autre histoire de jeune fille, plus sombre et plus femme, plus incompréhensiblement fataliste. *La Robe d'amour*, le souvenir, toujours flottant autour d'un corps torturé, du péché d'amour. Constance, dont le nom aurait dû être le préservatif, attend celui qui l'a aimée tout enfant, le premier qui fit battre son cœur, au moins dans son cerveau, et comme il l'a oubliée en dix ans de vie parisienne, elle se donne au passant qui la cueille un soir encore toute émue des accents de son violon passionné. C'est là le moment psychologique des trop longues attentes des amoureuses ingénues. Elles prêtent une forme à leurs rêves. Constance tâche d'oublier le passant et le fiancé revient pour le lui reprocher à propos. Elle se confesse, obtient son pardon, mais le mariage n'efface pas, pour l'époux, le souvenir de la faute. La robe d'amour est l'éternel obstacle entre leurs mutuels désirs, Peu à peu aux scènes de violences succède le découragement. Dans l'excès même de leurs tendresses désespérées, ils pourraient encore découvrir l'issue : l'amour absolu ou la mort. Venue l'indifférence, ils doivent finir l'un et l'autre par la trahison et Constance ayant retrouvé le passant au violon passionné, elle cherchera l'oubli du mari, qui n'a pas su ou voulu la retenir dans les bras de l'amant initiateur. Il convient d'ajouter que le héros de ce drame, Dominique de Thermes, est un homme de lettres. Sans la littérature, il aurait peut-être moins compliqué l'aventure de sa femme, parce qu'il se serait moins préoccupé d'analyse psychologique. Œuvre d'un romancier du sexe faible, *la Robe d'amour* nous semble d'une trame assez forte pour pouvoir résister aux critiques masculins, sinon aux coups d'ongle des belles amies.

**L'Homme double**, par Albert Keim. Journal intime d'un adulter. Mon dieu, oui ! Ce genre de criminel a l'audace de se confesser ou de se mirer dans son crime plutôt. Chacun sait qu'il y a et aura toujours dualité entre la bête et l'ange, mais est-ce bien la peine d'aggraver le cas en notant avec soin tout ce qui peut le rappeler, lui don-

ner un relief plus accusé? Se complaire en de telles crises d'hystérie cérébrale, ce n'est probablement pas le meilleur moyen d'en détourner le cours. J'oubliais que le romancier n'a pas d'autre but que celui d'intéresser le lecteur à ses façons de sentir. *L'Homme double* aime avec une égale ardeur le bien et le mal, sa femme et sa maîtresse. Il voit mourir cette touchante Germaine sans essayer de pénétrer le mystère de sa mort et il faut espérer qu'il sera tué par l'autre, histoire de rétablir l'équilibre. Ce que je sens de plus réussi dans les alternatives de ce pendule humain, c'est son complet abrutissement résultant de son manque de stabilité. Il est certainement malheureux, mais aussi ridicule que malheureux, ce qui est bien fait.

**Suzanne et les deux vieillards**, par L. de la Noé. Très curieuse restitution d'une scène antique se jouant sur les différents théâtres des bibelots qui la représentent avec de singulières variantes. Il n'est pas, en effet, de vision à la fois chaste et scandaleuse dont on ait plus abusé. Condamnée à recouvrer le ciel dès qu'elle aura succombé aux attaques des deux vieillards, Suzanne s'efforce de mériter... le ciel dans toutes les attitudes possibles. On la voit errer, toujours suivie d'un ange gardien, dans des camées, au fond d'une verrière, sur un éventail, sur un mouchoir de dentelles, je crois même qu'elle sert un instant de fermoir au... collier de Cluny. Adornée de toutes les gemmes d'un esprit d'antiquaire amoureux vraiment de choses d'art, ciselée de la meilleure façon et polie par un usage déférent, elle passe de main en main jusqu'au jour béni où elle remonte enfin dans les nues, ayant bien mérité de toutes les patries qui lui donnèrent l'hospitalité.

**Les Mourlon**, par Ferdinand Bouché. Les Mourlon sont deux frères fermiers qui vivent en paix jusqu'au crépuscule de leur âge mûr, durant lequel ils voient surgir une poule traînant de l'aile. Ils prennent pour servante la pauvre Christine, une enfant naturelle. Bert et Sam en deviennent amoureux. Sam tue son cadet, puis la folie s'empare du criminel quand il apprend que Christine est sa fille. Des détails de vie rurale intéressants, malgré la longueur de l'œuvre.

**Pantins modernes**, par A. de Pène. Des différentes manières dont on fabrique des femmes de lettres, dont on donne des auditions musicales et dont on se trouve un arbre généalogique. Ce sont là des recettes qui ne peuvent guère servir qu'en cuisine parisienne, mais elles relèvent d'un peu de piment la monotonie des dîners mondains.

**Tableaux d'âmes**, par Louis Lormel. De très petits tableaux d'un impressionnisme parfois naïf, mais d'une émotion que je m'imagine toujours sincère.

RACHILDE.

## *LITTÉRATURE*

Francis de Miomandre : *Visages ;* Arthur Herbert Ltd, Bruges. — P.-M. Gahisto : *Jules Mousseron ;* Valenciennes et Denain, en vente chez les principaux libraires.

**Visages**. C'est ce titre que M. Francis de Miomandre donne à son recueil de portraits littéraires. Et, en effet, ces portraits sont vivants et reconstituent pleinement la physionomie des auteurs étudiés. Le dessin est précis et délicat, et l'analyse subtile et minutieuse nous restitue l'ensemble d'une figure et d'une œuvre. On voit que le peintre psychologue aime ses modèles, il s'idendifie avec eux, et on croirait parfois que ce sont eux-mêmes qui, par leur propre bouche, nous disent le secret de leur âme. C'est, en vérité, d'une analyse très approfondie, et le style de M. de Miomandre, qui se vêt d'agréables métaphores, sait exprimer clairement les choses les plus abstraites. Plutôt que de la critique, c'est ici, selon l'expression de l'auteur, une compréhension fervente, un essai de faire pénétrer jusqu'à l'intimité d'une âme, en démontant délicatement le mécanisme de sa pensée. Sans doute, cette critique fervente, malgré le contrôle d'un jugement toujours en éveil et en méfiance, peut quelquefois s'exagérer la valeur d'une page ou d'une œuvre. Des pages qui émurent notre jeunesse gardent dans notre souvenir une tiédeur d'émotion qu'elles n'ont en réalité plus. Relues, dans la maturité, ces pages ont perdu leur pollen. Mais on ne saurait juger sainement les œuvres que l'on n'aime pas ; ne pas aimer, souvent, c'est ne pas comprendre : « Tout est sensible, écrit M. de Miomandre, tout doit nous passionner. C'est pourquoi nous ne devrions rien mépriser ni rien critiquer. Ce qui semble un défaut à l'esprit esclave des idéaux logiques est la condition d'un épanouissement opposé. Il faut rejeter la partialité et garder la ferveur. C'est à ce seul prix que nous saurons jouir de la beauté innombrable et variée de notre jardin. »

Ne rien critiquer, ne rien mépriser ! Pourtant, si, dans le jardin des littératures, la plus humble racine a encore son rôle, la besogne des jardiniers est non de cultiver, mais d'arracher les mauvaises herbes envahissantes. Et, pour quitter la métaphore, s'il est nécessaire de faire aimer certains auteurs, il est très utile aussi d'en faire détester certains autres qui leur ont volé leur gloire. Si j'écris que la poésie de M. Fernand Gregh est à la poésie de Verlaine ce qu'une photographie est à un tableau original, peut-être donnerai-je à quelques personnes le désir de connaître le tableau. Si je dis que c'est la poésie de Francis Jammes qui a renouvelé la poésie actuelle, peut-être que quelques jeunes sensibilités iront boire directement à cette source initiale.

Mais M. de Miomandre ne critique pas, il aime et fait aimer,

comprend et fait comprendre. Je veux seulement indiquer ici les *visages* qui m'ont paru les plus expressifs. *Baudelaire et notre Cœur, Jules Laforgue et l'Angoisse moderne, Remy de Gourmont, André Gide et l'inquiétude philosophique, Rachilde Princesse des Ténèbres.*

A propos de Baudelaire, M. de Miomandre, — qui l'étudie ici non d'après ses manies ou ses vices, mais directement d'après son œuvre où, d'une façon volontairement réfléchie, il s'est versé tout entier, — nous dit avec justesse que l'aphasie n'explique pas plus l'auteur des *Fleurs du Mal* que la folie n'explique Nietzsche. « L'un et l'autre ont donné leur vie et le meilleur d'eux-mêmes avant d'en arriver là. » Et justement ce qui caractérise le style de Baudelaire, n'est-ce pas la clarté et la précision de sa langue qui obéit et se plie à toutes les nuances de sa pensée? Baudelaire aphasique, Nietzsche fou ne sont plus que des fantômes.

L'auteur ajoute :

La notion qu'un écrivain comme Nordau se fait de la névrose est absurde et ferait rire un physiologiste sérieux : celui-ci sait bien que la perfection dans la série animale se mesure à la complexité et qu'un individu est d'autant supérieur qu'il est davantage enchevêtré dans ses organes et ses fonctions et par conséquent plus fragile. Une balance sensible au milligramme n'est pas une balance malade, c'est une balance trop juste.

Voici le visage de Jules Laforgue. Inquiétude et scepticisme. Sourire d'enfant et expression douloureuse d'un vieillard. Son œuvre, qui peut sembler une ébauche, est cependant achevée : il a dit tout ce qu'il avait à dire. C'est la plainte d'un être qui, ayant conscience de la valeur de la vie et de sa vie spéciale et unique, a l'horrible intuition qu'il va disparaître en pleine jeunesse :

Tout est-il seul? Où suis-je ? Où va ce bloc qui roule
Et m'emporte? — Et je vais mourir! mourir! partir,
Sans rien savoir! Parlez! ô rage! et le temps coule
Sans retour! Arrêtez, arrêtez! Et jouir!
Car j'ignore tout, moi! mon heure est là peut-être.

Et ici, plus que la douleur de ne pas jouir de la vie, c'est la douleur de ne pas la comprendre. C'est une inquiétude intellectuelle.

Je ne crois pas qu'on ait jamais écrit sur Laforgue des pages plus justes de ton que celles-ci et qui fassent mieux comprendre la sensibilité du poète et la perfection de l'artiste : « Dans l'œuvre de Laforgue, écrit M. de Miomandre, le tissu formel est impersonnel, et strict comme une mousseline mouillée. Il adhère si exactement qu'on ne pourrait le retirer sans arracher la chair. »... « Laforgue, ajoute-t-il, réalise un merveilleux équilibre : plus il écrit inimitable, plus il s'approche d'une perfection opposée à l'excentrisme, plus il est clair,

adamantin, indiscutable. Il est à la fois piquant et impersonnel. » Certaines pages de Laforgue donnent, en effet, cette impression de perfection et de plénitude : on ne saurait y intercaler le moindre mot, la moindre variante : cela serait comme un masque sur un visage.

Claudel. Beaucoup l'aiment sans pouvoir s'expliquer à eux-mêmes les raisons de cette sympathie. C'est qu'il est impossible de rattacher son œuvre à aucune œuvre de tradition française. Il n'a pas de généalogie ni littéraire ni intellectuelle. Il semble même, et cela nous trouble, être d'une race étrangère à la nôtre. A ce propos, M. de Miomandre écrit : « Il suffirait de son exemple, pour prouver la vanité de la conception de notre tradition classique et même de toute tradition, pour redonner à l'ingénuité, dans l'art, sa place suprême usurpée par la culture et les artifices raffinés du talent. » La critique qui ne veut pas être seulement une compréhension fervente, mais qui veut aussi cataloguer, situer les écrivains selon leur filiation, se trouvera désorientée devant l'œuvre de Claudel, inclassable.

Inclassable aussi, l'œuvre de Rachilde, car les détails de cette œuvre sont agencés « suivant une logique qui ne ressemble en rien à celle qui coordonne les éléments des autres œuvres ». M. de Miomandre explique que Rachilde n'écrit que « rejetée hors d'elle-même par une nécessité intérieure dont la force lentement s'accumule en elle jusqu'à ne plus pouvoir demeurer contrainte ». Alors, elle écrit et fait son œuvre, sans hésitation, sans réminiscences littéraires, avec un instinct admirable qui ne se trompe pas. Analyser les romans de Rachilde? M. de Miomandre ne le tente pas : chacun, dit-il, est « massif à la fois et impalpable comme une nébuleuse ». On peut leur appliquer ce que l'auteur disait de Laforgue poignant et impersonnel.

En résumé, ce volume de M. de Miomandre est un beau livre de critique fervente et toujours sincère. Il y a dans ce recueil des *visages* pour lesquels j'ai moins de piété que M. de Miomandre. Nuances de sensibilités.

§

C'est l'émotion sincère plus que la perfection du langage qui fait les vrais poètes. Jules Mousseron, le poète mineur, trouva sa voie le jour où il renonça à user du français, qu'il maniait difficilement, pour écrire ses vers en son patois du Nord. Ce fut M. Jureuil qui lui suggéra cette idée. Alors Mousseron composa successivement ces recueils : *Fleurs d'en Bas, Croquis au charbon, Coups de pic et coups de plume*, qui sont véritablement œuvre de poète et méritent d'être signalés. Poésie délicate qui a fleuri sous terre, un peu pâle, mais vivante et émue. Voici *l'Souris au fond :*

> Approch' souri, m'bonn' petiot' biète,
> N'euch' point craint' : je' n'té ferai rien.

Té vos : j'vas esqueute m'mallette
Pour mi t' donner des miettes d'pain.

Au jour, si t'es l' terreur del femme,
Au fond, à l'homm' té n'fais point peur.
Bin au contrair', mi l' premier, j' t'aime.
Grêl' souris, té m'mets l'joie au cœur.

Du mineur t'es l'compagn' fidèle;
Il a quer vire t'fin musiau.
Au fond de l' foss', t' cri li rappelle
El jour et l'gazoul' mint d' l'osiau.

Je trouve ces vers dans un petit livre que M. P. M. Gahisto consacre à **Jules Mousseron**, et où il nous dit la vie de ce poète mineur, qui continue, chaque jour, à descendre au fond de la mine. Il serait curieux de retrouver les origines de ce poète, égaré dans la mine. M. Gahisto écrit : « De quels parents son père, l'enfant trouvé de Paris, recueilli comme un champignon, comme un mousseron, avait-il reçu les germes de cette fine sensibilité qui, selon les lois de l'atavisme, se réveillèrent dans le petit-fils ? »

JEAN DE GOURMONT.

## *LITTÉRATURE DRAMATIQUE*

Tristan l'Hermite : *Théâtre complet* (*le Parasite*, com.; *la Mariane*, trag.; *la Mort de Sénèque*, trag.; *la Folie du Sage*, tragi-com.; *Panthée*, trag.; *la Mort de Chrispe*, trag.; *Osman*, trag.; *Amarillis*, pastorale) publié en XIV fascicules non brochés par Edm. Girard, avec post-face de N.-M. Bernardin; à la Maison des Poètes. — Franz Toussaint : *La Prophétie*, 2 a.; Nougarède, 1 fr. — Nozière : *Les Liaisons Dangereuses*, d'après Laclos, p. en 3 a., et *Le Hasard du coin du feu*, d'après Crébillon le fils, 3 tabl.; Société générale d'éditions illustrées, 3 fr. 50. — *L'Echo dramatique*.

O l'excellente inspiration qu'a eue M. Edmond Girard de nous restituer (et avec quelle sûreté de goût et de savoir !), en un seul recueil, le Théâtre complet de ce grand Tristan l'Hermite que M. Bernardin n'a pas eu tort de nommer « le Précurseur de Racine » et de qui M. Jacques Madeleine se proclame un très humble disciple !

Descendant d'une race qui avait, assure-t-on, donné Pierre l'Hermite, le fougueux prédicateur de la Première Croisade, mais dont, en revanche, l'Estoile a pu dire que « 26 personnes avaient passé par les mains des bourreaux » et dont nous-mêmes avons contemplé les dernières convulsions dans la vie et la mort, si pathétiques, de la duchesse de Chaulnes, — il dut, à l'âge de treize ans, prendre pour la seconde fois la fuite à la suite d'un duel avec un passant butor qu'il avait mis à mal : si généreusement bouillonne, en cette petite province frontière de la Marche, le sang de la géniale France du Nord au contact avec le Midi stérile et envahissant !

Or toute l'expérience des passions et des hommes acquise à travers

l'existence désormais la plus aventureuse par notre *Page disgracié* (ainsi qu'il s'intitule lui-même en sa picaresque autobiographie), François l'Hermite — ou, selon son prénom d'élection (si convenable à son âme de mélancolique et à sa destinée « dominée par les astres »), Tristan — l'a utilisée, cette précoce et vaste expérience, dans ses vaillantes comédies et pour ses tragédies si robustes, si vécues.

Nous voilà donc en possession du **Parasite**, étudié d'après Montmaur, et très alertement accouplé à un Capitan digne de Plaute, — et d'**Osman**, ce frère aîné non seulement dans l'histoire turque, mais aussi... dans l'art théâtral, de *Bajazet*, quoique d'un coloris oriental tellement supérieur :

> Qui vous fait assembler pour me donner conseil?
> *L'ombre est-elle en état d'éclairer le soleil?*

Et sans parler d'**Amarillis**, — laborieux remaniement de l'ennuyeuse *Célimène* laissée par Rotrou, — nous possédons enfin, grâce à la libéralité de M. Girard, cette **Folie du Sage** qui fait songer aux comédies shakespeariennes, — et **la Mort de Chrispe** où les vieilles passions des temps mythologiques, alanguies dans la décadence païenne, reprennent leur ferveur à l'arrivée de la Croix, — et cette **Mort de Sénèque**, un chef-d'œuvre ! Sans nul doute, M. Ferrero s'en inspirera lorsqu'il atteindra l'époque de Néron, duquel notre poète explique, avec une profondeur... balzacienne, tous les crimes et l'affolement par un besoin croissant d'argent. Afin d'apprécier **Mariane**, comparez, aux lieux communs de Voltaire, la manière dont Tristan expose le mélange de haine et de concupiscence qui attachera, jusqu'après la mort, à sa noble victime l'arabe Hérode-le-Grand, lui forgeant un cœur de fer et le trempant par tant de meurtres successifs, dirait-on, pour le futur massacre des Innocents : de sorte que cette tragédie (Racine en restera obsédé) nous apparaît comme une sorte de Prologue au grand Drame qui dure encore à cette heure... et dont on a pu admirer l'un des épisodes le 31 décembre dernier.

§

C'est deux âmes d'amants aussi, l'une à l'autre cruelles, que **la Prophétie** de M. Toussaint met aux prises : la peur réciproque de l'abandon les fait se méconnaître jusqu'au vertige... et à en mourir.

Même cruauté dans **les Liaisons dangereuses**, vous le savez. Seulement, à la scène, la niaiserie échauffée de la petite Cécile la rend, décidément, peu intéressante, — malgré tout l'esprit de M. Nozière. Il a cru devoir tuer, pour en finir, Valmont. Laclos l'y autorisait-il ? je l'ignore, n'ayant jamais lu qu'un volume dépareillé

du roman, le troisième : on se lasse assez vite des discours recherchés que tiennent, dans ces élucubrations érotiques du XVIIIe siècle, les héros à demi dépoudrés et la chemise au vent, tout en massant de leurs infortunées victimes les organes génito-urinaires. La marquise de Merteuil sent déjà son Eugène Sue à plein nez ; on l'a dit : c'est un Rodin en jupons. Et puis que de missives, que de poulets ! Quelle paperasserie ! M. Nozière lui-même en raille dans sa préface :

De toutes les armes que les hommes jugent efficaces pour vaincre les femmes, la plus terrible est, paraît-il, la lettre. Julien Sorel, qui croyait être l'égal de Napoléon parce qu'il avait plu à une jeune fille, possédait une collection de billets qui devaient faire chanceler la plus solide vertu. Il ne comprenait pas que l'éloquence épistolaire ne détermine pas celles qu'on désire à se donner : ce n'est qu'une des mille excuses dont elles entourent leur chute.

« Dont elles entouraient » serait plus juste. Et encore !... Car il se fait répliquer, de sa pièce :

— Vous ne remportez jamais une victoire, sachez-le : sans que vous le soupçonniez, les femmes vous choisissent comme on fait signe à un esclave. Elles ont calculé le plaisir que vous pouvez leur donner ; elles ont écarté les périls auxquels vous les pourriez exposer... Vous croyez les avoir conquises ; pourtant elles sont bien vos maîtresses.

Quant à Crébillon le fils, je me suis contenté jusqu'ici (l'avouerai-je ?) de l'admiration sans bornes que professe à son égard M. Mendès : on ne peut tout lire. C'est ainsi que vous trouverez avec plaisir dans l'**Echo dramatique** (1er novembre 1907) un vif croquis du « Molière égyptien » : le Cheikh J. Sanua Abou Naddara.

GEORGES POLTI.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Haug : *Traité de géologie*, Colin. — S. Richard : *L'Océanographie*, 10 fr., Vuibert et Nony. — Pellegrin : *Le Congrès des pêches de Bordeaux*, Bulletin de la Société centrale d'agriculture et de pêche, décembre 1907. — *Les Laboratoires maritimes*.— *Le Bulletin scientifique de la France et de la Belgique* et *le Bulletin de la station biologique d'Arcachon*. — C. Sauvageau : *Le Verdissement des Huîtres par la Diatomée bleue*, Bulletin d'Arcachon, 1907.

Le grand succès du livre récent de M. Depéret sur *les Transformations du monde animal*, que j'ai signalé dans une précédente chronique, tient non seulement à l'originalité des idées émises par l'auteur, mais aussi au grand intérêt que l'on attribue en général à tout ce qui touche à l'histoire du monde que nous habitons. Je crois que le récent **Traité de géologie** de M. Haug est appelé au même succès, et je regrette que le manque de libéralité de l'éditeur ne me permette que d'en dire quelques mots. Rien qu'en feuilletant ce livre,

on est captivé : les illustrations, le plan, les idées nouvelles qui apparaissent séduisent. On est loin de la géologie que l'on apprenait il y a vingt ans encore, et qui consistait en des successions de couches et des listes de fossiles.

L'**Océanographie** est une des branches les plus récentes de la géologie. Il n'existait guère en France que deux ouvrages d'ensemble, d'ailleurs fondamentaux, sur cette science nouvelle : le *Traité d'Océanographie*, déjà ancien (1890), de M. Thoulet, et *l'Océan, ses lois et ses problèmes*, du même auteur. Le livre que publie M. Richard, l'un des plus fidèles collaborateurs du prince de Monaco, popularisera des notions qui étaient restées jusqu'ici un peu techniques; de nombreuses et belles illustrations accompagnent le texte.

La mesure des profondeurs des mers constitue un des problèmes capitaux de l'Océanographie. On a imaginé de nombreux « sondeurs » : vingt-neuf, si j'ai bien compté, sont décrits; mais on pourrait presque dire des sondeurs ce qu'on dit des nombreux remèdes destinés à combattre une même maladie, qu'aucun d'eux n'est bon ; les principes sur lesquels ils sont fondés sont très divers : on a utilisé la pesanteur, les propriétés de l'hélice, la compressibilité des gaz sous une colonne d'eau, la compressibilité de l'eau de mer, la propagation du son, le principe d'Archimède (un corps perd plus de son poids quand il est dans l'eau plus dense des profondeurs) ; de plus, des machines à sonder sont nécessaires pour relever les sondeurs. Au moyen des instruments décrits, des sondages en nombre considérable ont été effectués dans toutes les mers du globe par une foule de navires de toutes les nationalités, et appartenant soit aux marines de guerre, soit à des expéditions scientifiques (*le Travailleur* et *le Talisman*, *le Blake*, *l'Albatros*, *le Pola*, *le Siboga*, *la Valdivia*, *la Scotia*, ...), soit, et pour une très grande part, à des compagnies de câbles télégraphiques. Il était nécessaire de coordonner tous les résultats. Le Congrès international de Berlin (1899), les conférences océanographiques internationales de Stockholm (1899), de Christiania (1901) exprimèrent ce vœu. En avril 1900, une commission se réunit à Wiesbaden, sous la présidence du prince de Monaco; une carte fut dressée sous la direction de M. Thoulet et sous les auspices du prince; on adopta en même temps une terminologie uniforme. Il y a à tenir compte, non seulement des profondeurs, mais encore de la nature des fonds.

L'eau de mer a été étudiée aux points de vue physique, chimique et mécanique. Le point de vue biologique n'est pas moins intéressant. Les êtres qui existent dans la mer peuvent être répartis en deux grandes catégories : ceux qui vivent normalement sur le fond de la mer et ceux qui vivent entre deux eaux. Les premiers constituent le

*benthos* de Haeckel : ce sont des animaux fixés, comme les Huîtres et les Polypiers, ou libres, comme les Crabes; les seconds, ou bien nagent, comme les Poissons, les Cétacés et sont réunis sous le nom de *necton*, ou bien flottent, c'est le *plankton* de Hensen. Il a fallu imaginer une foule de dragues, de filets,... pour recueillir tous ces animaux.

§

L'étude de la mer passionne maintenant les savants du monde entier : physiciens, chimistes, géologues, météorologistes, biologistes, botanistes, zoologistes, travaillent à dissiper ses mystères; chaque jour le champ des investigations s'étend davantage, grâce au concours ou à la rivalité des expéditions scientifiques et commerciales, des sociétés, laboratoires et stations maritimes, des entreprises et recherches individuelles ; récemment le prince de Monaco a fondé, avec ses nombreux collaborateurs, l'Institut d'Océanographie; chaque année se réunit dans un port du littoral français le Congrès des pêches maritimes, où se rencontrent les savants et les pêcheurs.

L'un des organisateurs les plus actifs et les plus compétents, le Dr J. Pellegrin, du Muséum, dans le compte-rendu qu'il donne du **Congrès des pêches de Bordeaux**, montre les bienfaits de ces réunions où discutent à la fois des théoriciens et des praticiens. Beaucoup de marins ne se rendent pas compte de l'utilité de ces recherches qu'ils considèrent comme purement spéculatives. On reproche, dit-il, « aux chercheurs de petites bêtes », « aux faiseurs de dentelle », pour employer une expression prononcée dans le Congrès, de ne pas apporter immédiatement une solution aux questions posées, on conteste l'intérêt d'études dont la portée échappe et le résultat pratique se fait plus ou moins attendre.

M. Pellegrin cherche à montrer que ce reproche n'est pas justifié.

Parmi les principaux objectifs de l'Océanographie, figure, dit-il, la connaissance de la température des eaux, de leur teneur en plankton, de leur composition chimique, celle des courants, des fonds...

Les Océanographes ont imaginé les appareils les plus délicats pour prendre les températures de l'eau à diverses profondeurs. A la suite de ces recherches, on a reconnu que, d'une part, sur les côtes de Norvège, les Morues se tiennent toujours dans des couches d'une température de 6 à 7°, que, d'autre part, sur les côtes des Algraves, le Thon ne se rencontre que dans les couches comprises entre 13 et 20°. Ces notions permettent aux marins norvégiens et portugais d'opérer leur pêches à coup sûr : le thermomètre est maintenant un auxiliaire précieux, voire même indispensable. La Sardine offre aussi une extrême sensibilité à la température, ce qui explique son éloignement des côtes certaines années.

Les Océanographes dosent et analysent le plankton, c'est-à-dire l'ensemble des petits organismes qui pullulent à la surface de la mer jusqu'à une certaine profondeur ; ce plankton est inégalement réparti : dans certaines régions, il forme des masses denses, des essaims, des sortes de nébuleuses ; la distribution du plankton, qui dépend en partie des conditions météorologiques, peut changer périodiquement ; or les Poissons se rassemblent là où il y a beaucoup de plankton, c'est-à-dire de nourriture. Si on savait trouver le plankton, on trouverait la Sardine.

Les Océanographes ont étudié les variations de salure de l'eau des mers. On a constaté, dit M. Pellegrin, il y a peu de temps, qu'à l'automne la mer du Nord et les parties voisines sont envahies par des eaux très salées venant de l'Atlantique, et cela dure jusqu'au printemps suivant ; or, les Suédois ont remarqué que les années où ces eaux s'étendent en grandes nappes superficielles à l'entrée des détroits de la Baltique les Harengs sont rares ; mais si les eaux de l'Atlantique restent profondes, ces Poissons sont abondants. On peut donc prévoir, selon la salinité, si les pêches seront ou non fructueuses.

Il faut remarquer que la température, la distribution du plankton, la salinité sont sous la dépendance des courants. On s'explique pourquoi les Océanographes s'attachent tant à leur étude. La Société d'Océanographie du golfe de Gascogne a lancé dans ces derniers temps près de 2000 flotteurs pour déterminer les courants dans cette région. Aux Lofoden, lorsqu'un courant de surface se dirige vers la terre, un courant de fond s'en éloigne : les Harengs suivent le premier courant, les Morues le second ; aussi si l'on prend beaucoup de Harengs, les Morues sont rares, et réciproquement.

Du plaidoyer du Dr Pellegrin pour les recherches d'Océanographie pure ressort en outre que l'Océanographie est l'œuvre de collaborateurs multiples ; elle ne saurait être le fief d'un institut même installé princièrement.

§

**Les Laboratoires maritimes** sont les précieux auxiliaires de la science de la mer. En France, ils sont disséminés tout le long du littoral. C'est Coste, le célèbre pisciculteur, qui fonda le premier, en 1853, à Concarneau, au fond d'une baie parcourue en tous sens par les voiles bleues des sardiniers, et illuminée chaque soir par de splendides couchers de soleil. Les zoologistes comprirent bientôt tout l'intérêt de cette création et cherchèrent à l'imiter. En 1869, 1872, 1874, les stations de Marseille, de Roscoff, de Wimereux furent fondées respectivement par Marion, Lacaze-Duthiers, Giard ; en 1881, l'ancien lazaret de Cherbourg, situé dans l'îlot de Tatihou, en face de Saint-Vaast la Hougue, fut converti à la demande des professeurs

du Muséum, en particulier de M. Edmond Perrier, en une station zoologique. Saint-Vaast était réputé pour les richesses de sa faune et avait été visité depuis 1831 par les naturalistes français et étrangers les plus célèbres : les Milne-Edwards, Nordmann, Keferstein, Claparède, Grube, Brandt, de Quatrefages, Ed. Perrier, Giard, Barrois, Jourdain... La petite île de Tatihou, sauvage, est chaque été le rendez-vous de quelques travailleurs, qui explorent la grève sous la conduite si compétente de M. Malard; dans le calme et la solitude, les santés les plus éprouvées se rétablissent; l'ancien lazaret de la Manche est un excellent sanatorium pour nos jeunes biologistes. Du laboratoire sont sortis des travaux importants.

Le laboratoire de Wimereux est le centre le plus actif des recherches biologiques. Jusqu'en 1900, c'était un simple petit châlet à l'embouchure du Wimereux; maintenant il a été reporté plus au nord, au milieu des dunes désertes de la Pointe-à-Zoie; son aspect est simple et artistique à la fois; dans une vaste salle aux multiples fenêtres tournées vers le nord on travaille en commun, M. Giard au milieu de tous; tandis que, dans d'autres laboratoires, il y a un « directeur », qui ne se montre que dans de rares circonstances, ici il y a une pensée directrice qui vivifie tout; tous les efforts s'ajoutent et l'œuvre est déjà considérable. Toute une série de volumes constituent les travaux du laboratoire; beaucoup figurent aussi dans le **Bulletin scientifique de la France et de la Belgique** fondé par M. Giard.

La première installation de Wimereux était due à l'initiative privée de M. Giard. A Arcachon, une société locale a fondé un laboratoire qui va sans cesse en prospérant sous la direction savante de MM. Jolyet et Sellier; ces physiologistes l'ont installé surtout pour les recherches expérimentales, et ont fondé le **Bulletin de la station biologique d'Arcachon**, qui renferme des choses fort intéressantes. Dans le dernier numéro figure un travail important de M. Sauvageau sur le **Verdissement des Huîtres**. Les huîtres de Marennes ne naissent pas vertes; elles verdissent après l'ingestion d'une Diatomée bleue, la *Navicula ostrearia;* il suffit de 27 heures pour que le verdissement se produise. On transporte les Huîtres d'Arcachon dans les « claires » de Marennes, sortes d'étangs artificiels creusés dans l'argile et qui sont séparés de la mer par une levée en terre qui n'est franchie par l'eau que dans les grandes marées; les Diatomées bleues y pullulent, et les Huîtres qui ne « boudent » pas en absorbent de grandes quantités. En même temps qu'elle verdit, l'Huître engraisse et sa chair devient plus délicate et savoureuse. Grâce aux recherches si intéressantes de M. Sauvageau, on pourra perfectionner l'élevage des Mollusques comestibles. C'est là un des exemples des applications pratiques tentées dans les laboratoires maritimes.

G. BOHN.

## SCIENCE SOCIALE

Jules Prudhommeaux : *Icarie et son fondateur Etienne Cabet*, Libr. Soc. nouv. — Jollivet Castelot : *Fourier et le fouriérisme*, Les Nouveaux horizons. — Upton Sinclair : *La République industrielle*, Félix Juven.— Marc Aucuy : *Les Systèmes socialistes d'échange*, Alcan. — Jean Lahor et Lucien Graux : *L'Alimentation à bon marché, saine et rationnelle*, Alcan. — Memento.

On est quelque peu surpris en apprenant que la bibliographie des ouvrages consacrés à **Icarie et son fondateur Etienne Cabet** peut tenir 28 pages et que M. Jules Prudhommeaux vient de l'enrichir d'une unité qui, espérons-le, sera la dernière. L'auteur a étudié si à fond son sujet, il a tellement raclé les souvenirs du plus modeste survivant de l'aventure, que son livre mérite d'être dit définitif. De plus il est précieux et salutaire ; par un temps où l'on ne parle que de collectivisme et de solidarité, il est bon de voir ce qu'a donné la plus sérieuse réalisation de l'idéal communiste, tentée avec d'excellents éléments, car on ne trouvera jamais de travailleurs plus sincères et plus opiniâtres que les cinq ou six cents illuminés qui quittèrent la France à la voix de Cabet pour aller fonder leur Icarie dans les plaines du Texas. Ah ! la lamentable équipée en dépit des mots ronflants de leur dernier historien ! Le grand coupable est sans doute ce fou malfaisant de Cabet, qui grise de promesses mensongères tous ces pauvres diables, les envoie prendre possession de terrains qu'il n'a pas, en fait périr le quart ou le tiers de surmenage et de maladie, réduit les autres en un véritable esclavage, s'imposant, tyrannisant, espionnant, expulsant les hostiles et finissant d'ailleurs par être expulsé de son Eden par les édénicoles exaspérés ! Le beau type de Calvin (sa tête rappelle curieusement celle du vénérable pasteur Fermaud) aussi ombrageux et autoritaire que le théocrate genevois, aussi agité et graphomane : « De 1831 jusqu'à sa mort, rares sont les journées pendant lesquelles il n'a pas reçu du typographe un lot d'épreuves toutes fraîches.» Quel homme ! Quand il est chassé d'Icarie, n'ayant ni sou ni maille, ni lui ni ses 70 derniers fidèles, ce qu'il achète tout d'abord c'est une presse pour imprimer « la Nouvelle Revue icarienne paraissant tous les samedis sur quatre pages et deux colonnes ». Il y aurait de quoi brûler les os de Guttenberg ! Mais aussi quels pauvres niais que tous ces Icariens, et même pis que niais ! Avec eux, le paradis communiste valait moins que l'enfer capitaliste : « Tous les désordres, disaient ceux qui s'en échappaient, tous les vices, toutes les vexations du régime actuel se reproduisent avec une fureur d'aggravation dans la communauté égalitaire et fraternelle d'Icarie ! » On retire leurs montres aux arrivants parce que les autres n'en ont pas. « Inégalité, servilité, espionnage et fausseté », voilà les mots qui reviennent à chaque ligne dans les plaintes. Un Icarien a été vu tenant la main d'une Icarienne dans les siennes : on

les juge! Peu s'en faut que tous deux ne soient expulsés de la communauté! Du moins, grâce à ce joug de fer, avait-on la richesse, le confort? « A aucun moment, répond son historien, Icarie n'a pu vivre de ses ressources propres; toujours elle a dû demander aux souscriptions de ses amis d'outre-mer l'appoint nécessaire. » On en arrivait à s'envier une écuelle de soupe; ceux qui travaillaient un peu loin et avaient un bout de chemin à faire pour arriver au réfectoier grognaient parce que ceux qui travaillaient près avaient déjà tout mangé. Assurément un patron qui procurerait à ses ouvriers un eldorado de ce genre ne garderait pas longtemps son usine ouverte. L'inouï, c'est que ces conservatoires de discordes aient mis si longtemps à se dissoudre, mais il y a des gens pour qui se chamailler est le bonheur! Les Icariens ont été servis à souhait à ce point de vue. En 1848 établissement au Texas et presque aussitôt débâcle. En 1849 installation dans l'Illinois : tyrannie de Cabet, révolte, en 1857 sécession. Les cabetistes essaient de survivre; en 1864, ils se dispersent. Les autres Icariens avaient déjà été obligés de liquider, en 1859; les débris s'établissent dans l'Iowa; nouvelles discordes, jeune Icarie et vieille Icarie. Les dissidents vont en Californie, ils se dispersent, les autres aussi; nouvel essai, nouvelle ruine; cette fois, c'est la dernière; le 16 février 1895, le dernier rayon du Paradis terrestre s'éteint!

§

Comme rêveur du pays de cocagne, autrement sympathique est Fourier, sur qui M. Jollivet Castelot vient de publier, dans *les Nouveaux horizons*, une série d'articles qui mériteraient d'être réunis en volume : **Sociologie et fouriérisme**. D'abord, il n'a pas essayé de réaliser sa Salente, de sorte qu'il n'a pas sur la conscience les désastres causés par son confrère, et puis, quelle différence entre le morose puritain Cabet et l'aimable Fourier, ce produit incestueux d'une poétesse et d'un chef de bureau! Icarie, même en rêve, est à fuir, avec ses maisons hygiéniques, ses menus « identiques pour tous » et ses vêtements promulgués par une commission : « Chaque coiffure est tellement combinée qu'elle peut se rétrécir ou s'élargir à volonté et convenir à presque toutes les têtes sans qu'il soit nécessaire de prendre la mesure de chacune d'elles. » Ah oui, cent fois plutôt le phalanstère et cette évolution du cosmos vers l'harmonie, où « le soleil, à la place de la souillure fameuse nommée lumière zodiacale, aura une auréole nuancée moirée » et où trois planètes plus particulièrement méritantes « seront promues en grade et élevées au prosolariat »!

§

La race des icaromanes n'est d'ailleurs pas éteinte en Amérique,

et voici un yankee pur sang qui nous tend de l'autre côté de l'Océan sa **République industrielle**. M. Upton Sinclair, à qui Wells écrivit un jour : « Au plus optimiste des socialistes le plus optimiste après lui », est l'auteur célèbre de *la Jungle* (les Empoisonneurs de Chicago) et le frontispice de son nouveau livre représente le maquis industriel où s'avance le monstrueux Trust haussant son rhinocère Monopole. Contre cet horrible Léviathan, notre romancier a mieux, dit-il, que le petit arc de Bryan et la ficelle de Roosevelt, il dispose du Foyer coopératif : « Cent cuisines avec leurs cent batteries coûtent 100.000 dollars ; or, pour une seule cuisine générale, il suffit de 5.000 dollars. » C'est ce que font pas mal de restaurants sur la surface du globe ! Le comique de toutes ces bonnes et sérieuses gens (l'auteur d'*Anticipations*, lui, a le sourire !), c'est qu'ils découvrent l'Amérique à chaque pas. Il n'est pas une description d'eldorado futur qui ne débute par la description de merveilles scientifiques : des machines qui vous décrotteront les souliers toutes seules, des ascenseurs perfectionnés, des trottoirs roulants, que sais-je, mais enfin ce ne sont pas les socialistes en tant que socialistes qui ont inventé ou inventent ou inventeront tout cela ! Le Phalanstère de Fourier, nous le voyons réalisé tous les jours, ce sont ces admirables hôtels et palaces où l'on mène la plus agréable vie en commun qui soit, et jusqu'au point qu'on veut ; les cabets n'y ajouteraient que la promiscuité obligatoire et la misère inéluctable. Dira-t-on que j'oublie la foi, la marche en troupe à l'idéal, mais d'autres vieilleries, les couvents, répondaient assez à ce besoin ; maintenant qu'on les a fermés, peut-être va-t-on voir resurgir les Icaries ! La vie en commun, même dans la pauvreté, satisfait un instinct profond de l'âme humaine, et à condition qu'on ne pense pas à une entreprise économique comme les Owen et les Sinclair, mais à un lieu de repos fraternel comme M. Enrico Bignami, qui se propose de fonder sur les bords charmeurs du lac de Lugano un *cœnobium* laïque ouvert à toutes les belles et artistiques âmes, il n'y a là rien à redire. Quant à l'*Helicon home colony* de M. Upton Sinclair, son sort a été celui d'Icarie et au bout de quelques mois seulement, un incendie a été le prétexte de la fermeture ; c'est dommage, car on aurait aimé à voir combien de temps aurait duré d'elle-même cette « république industrielle » d'une cinquantaine de membres, dont neuf enfants, et où ceux-ci, dignes fruits du « foyer coopératif », discutaient gravement la question suivante : « Quand un enfant s'éveille de bonne heure au dortoir, ne convient-il pas qu'il garde le silence au lieu d'éveiller les autres ? » Après une longue discussion, continue M. Sinclair, le petit David, qui a cinq ans, s'écria : « Que ceux qui sont *pour* veuillent bien lever la main ! » Tous levèrent la main.

§

Il n'y a pas que les communismes, sans doute, il y a encore ce qu'étudie M. Marc Aucuy, les **Systèmes socialistes d'échange**. Proudhon, dont le robuste bon sens s'exerçait à cœur joie sur le minable Cabet, avait sa panacée : la suppression de l'or et de l'argent. Les métaux précieux étaient, en effet, allés en se raréfiant dans les dernières années de la monarchie de Juillet et la révolution de 1848 avait été la conséquence, ce dont ses auteurs et spectateurs ne se doutèrent pas, de la crise ; celle-ci fut heureusement calmée par l'arrivée du premier or californien en 1849, mais pouvait-on le voir dans le fracas des journées de Juin ! Proudhon, saisissant bien la cause du mal, avait proposé le remède : la généralisation de la lettre de change permettant de se passer de numéraire. C'est le système, au fond, que préconise aujourd'hui encore un riche industriel socialiste de Belgique, M. Solvay, le comptabilisme social. Mais de deux choses l'une : ou il s'agit d'améliorations financières de détail, chèque barré, clearing house, warrant, et nous nageons en plein hideux capitalisme ; ou il s'agit d'une mainmise de la société sur tous les échanges et cela suppose la même mainmise préalable sur toutes les productions, théorie sur quoi daubait si bien Proudhon. Ici encore, ce qui arrange les choses, ce ne sont pas les faiseurs de systèmes, ce sont les metteurs de main à la pâte, ingénieurs et mineurs. Le monde a besoin d'or comme il a besoin de blé et de charbon, et de façon grandissante ; la crise de New-York a été le résultat de la moindre production depuis dix ans des mines du Transvaal. Le moyen vraiment scientifique de prévenir les crises de ce genre, ce sera d'accroître l'extraction de l'or, et peut-être de créer une monnaie nouvelle en métal plus précieux, platine ou iridium, qui relèguera l'or au rang actuel de l'argent et qui, en accroissant le pouvoir libératoire des choses, rendra à la civilisation mille fois plus de services que toutes les ironies de M. Georges Sorel ou tous les gargarismes de M. Jaurès.

§

D'ailleurs au premier de ces messieurs, car le second n'existe guère, on pourrait objecter que la théorie syndicaliste, qui consiste à poursuivre avant tout la hausse des salaires des ouvriers, est un leurre, car cette augmentation de salaires, en se généralisant, fera s'élever le prix de toutes les denrées, et un leurre dangereux, car elle amènera, d'autre part, la ruine de pas mal d'usines. Aussi MM. Jean Lahor et Lucien Graux, qui font cette remarque, préfèrent-ils suivre une autre méthode et essayer de réaliser le bonheur matériel de tous par l'**Alimentation à bon marché, saine et rationnelle**. Sage petit livre que le leur et qu'on lit avec délices quelque bourré soit-il

de chiffres, au sortir de tant de rêveries ambitieuses et prétentieuses! Ces deux médecins (on sait que le poète Jean Lahor s'appelle, hors de l'Indoustan, le docteur Cazalis) exposent un comptabilisme social qui vaut bien celui de l'Institut Solvay : il consiste, dès la première page, à mettre côte à côte les prix de tous les produits de première nécessité à Londres et à Paris, ce qui nous apprend que nous les payons 50 o/o en moyenne (viande) et quelquefois 100 o/o (sucre, pétrole) et 400 o/o (thé) plus cher qu'outre-Manche. Aussi quelle différence entre l'ouvrier anglais bien nourri et confortablement installé, et son confrère français loqueteux, famélique et grelottant! Sans doute alcoolisme et tuberculose sont pour beaucoup dans l'aspect minable de nos artisans. Il faudrait reproduire en entier le bout de papier journalier qu'on trouva dans la poche d'un couvreur tombé du toit et mort à l'hôpital : 3 gouttes, 2 cafés eau-de-vie, 2 amers Picon, 1 madère, 4 absinthes, 2 verres, en tout 4.20, et d'autre part omelette, pain, fromage 1.10; avec un pareil régime, on dégringole, en effet, de son toit. Peut-être ce triste alcoolique avait-il femme et enfants que ses 4.20 de tord-boyaux auraient pu faire vivre; les calculs très précis de nos auteurs montrent qu'en dépit du renchérissement de toutes nos denrées, dû uniquement à la politique (protectionnisme bourgeois et parasitisme prolétarien) et sans aller jusqu'aux cas exceptionnels où l'on se soutiendrait avec trois ou quatre soupes de 0.10 par jour, on peut, à Paris, faire un repas suffisant et sain pour dix à douze sous; un adulte donc vivra avec 1 fr.50 par jour, le soldat à la caserne ne dépense que 0,75 (le soldat en prison coûte davantage, beauté de l'administration!). Mais, pour cela, il faudrait que l'enseignement ménager fût répandu, que les principes hygiéniques fussent bien vus, que les restaurants populaires s'ouvrissent à chaque carrefour, etc. Si le précieux livre de MM. Lahor et Graux obtenait ou seulement préparait de tels résultats, quelle gratitude ne lui devrait-on pas! Nous serions capables de tourner le dos à Cabet, à Proudhon, à Jaurès, et même à M. Georges Sorel! Il n'y a que Fourier, père des promotions d'astres, pour qui notre enthousiasme ne faiblirait pas!...

§

Memento. — Louis Coudurier : *Une ville sous le régime collectiviste; histoire de la municipalité brestoise. 1904-1908*, Plon. Documents curieux. La municipalité brestoise remanie le système des cotes personnelles et mobilières; du coup les conseillers municipaux se trouvent ou exonérés ou taxés à quelques francs; il n'y en a qu'un qui paiera 209 fr. 28, c'est le représentant de l'opposition! Plus loin, on voit que la Goutte de lait coûte en frais d'administration 18.000 francs pour distribuer 17.000 de lait. — *Le Philosophe (chinois) Meh-ti et l'Idée de solidarité*, par Alexandre David. Ce Meh-ti est un contemporain sinon de Confucius, du moins de Mencius; donc

il vivait au v[e] siècle avant J.-C.; les préceptes de la morale chinoise sont, on le sait, parfaits, c'est leur application par les Célestes qui n'a pas toujours été enthousiasmante. — De la Chine on passe facilement aux samouraïs de l'*Utopie moderne* de Wells, dont je parlais justement. Heureux romanciers qui n'ont pas à chausser les souliers à semelles de plomb de la réalité! Eh bien, malgré tout, malgré le génie imaginatif de Wells, l'utopie moderne n'a rien d'irrésistible. Des nouveautés qu'elle promet, les unes, les vitesses de 300 kilomètres à l'heure, sont l'affaire des savants et non des marchands d'orviétan social; les autres, désignation par le sort des membres de tous les comités exécutifs, sont des procédés politiques qui, pour être inusités, sont à la portée du premier venu (pour mon humble part, voilà longtemps que je prône ce mode de sélection qui supprime le venin politicien). Quant aux samouraïs, parmi qui on tirera au sort les gouvernants, leur recrutement, qui est l'idée du livre chère à l'auteur, a le défaut habituel des utopies; sur le papier tout semble très bien : conditions d'aptitude, épreuves, règles austères et rigoureuses; en réalité, ce serait déplorable; et les non samouraïs auraient vite fait de se révolter contre ce joug de pédants condamnés à l'hypocrisie. La classe des samouraïs ne se comprendrait que démesurément plus vaste et embrassant tous les adultes, sauf ceux qui auraient démérité, et j'approuverais volontiers ici les exclusions de Wells : alcooliques, serviteurs, comédiens, anormaux même supérieurs... Mais voilà que j'enfourche le dada utopiste. Qui sait si je ne finirai pas, moi aussi, par écrire ma Cité du Soleil!

HENRI MAZEL.

## *QUESTIONS JURIDIQUES*

Henri Joly : *Le Problème criminel au moment présent.* Revue des Deux-Mondes, 1[er] décembre 1907. — *Le Droit pour la femme de conserver après le divorce le nom de son mari.* Jugement de la 1[re] chambre du Tribunal civil de la Seine du 19 novembre 1907.

Dans un article très documenté, publié par la *Revue des Deux Mondes*, M. Henri Joly étudie **Le Problème criminel au moment présent**. Voici quelle est sa conclusion :

Incontestablement la criminalité est en augmentation... Ce qui est non moins saillant que le développement de la criminalité, c'est la transformation de plus en plus accentuée du crime grossier, facilement attribué à l'ignorance et à la misère, en une criminalité d'apparence trompeuse, courant après le superflu, appelant à elle les déclassés de toutes les sphères.

Sur le fond de cette criminalité d'allure moderne, profitant plus vite que la police et que la justice des inventions les plus ingénieuses, reparaît d'ailleurs et grandit à nouveau une criminalité violente et sauvage, pleine de ce mépris de la vie humaine qu'on retrouve dans les progrès parallèles du suicide.

Ce mélange d'adresse et de violence, de ruse et d'audace a pour conséquence une impunité croissante, et les pouvoirs publics ont de plus en plus de peine à découvrir les délinquants.

Cette criminalité enfin est de plus en plus précoce, et cette précocité tient

à un affaiblissement des liens de famille, auquel le divorce prend une part toujours grandissante.

D'après M. Henri Joly, dans l'armée du crime deux bataillons se sont surtout développés : celui des apaches et celui des chevaliers d'industrie.

Quelles sont les causes de ce développement? Comment l'enrayer? Voilà les deux questions que depuis longtemps posent les criminalistes de tous pays. Ils ne s'accordent pas pour les résoudre, bien entendu, et ils discutent entre eux à grands coups de statistique, ce qui leur permet d'avoir tous raison ; car les statistiques, comme les citations, peuvent tout prouver successivement.

L'accroissement du nombre des chevaliers d'industrie n'a rien qui puisse surprendre. Les escroqueries et les abus de confiance augmentent fatalement en même temps que les possibilités de les commettre. Les entreprises financières, les spéculations de toute nature ont pris depuis vingt ans une extension considérable ; sur ce développement devait grandir la troupe des aigrefins, abusant de la naïveté des gens, de leur désir de s'enrichir d'un seul coup, et singulièrement favorisés dans leur œuvre d'exploitation par l'impunité qu'offre souvent la loi pénale à qui sait s'en servir.

Là les causes du mal sont faciles à découvrir. Quant au remède, il n'y en aurait d'autre que d'abattre l'appétit d'argent qui dévore les voleurs et les volés ; inutile d'y songer.

La multiplication des exploits des apaches est moins facile à expliquer ; aussi chacun l'explique-t-il à sa façon. Les uns proclament que c'est le résultat de l'affaiblissement des croyances religieuses ; d'autres que cela provient d'un défaut de l'éducation moderne, qui révèle plus à l'individu ses droits qu'elle ne lui enseigne ses devoirs ; d'autres enfin, comme M. Henri Joly, estiment que la précocité de la criminalité, qui marche de pair avec son accroissement, « tient à un « affaiblissement des liens de la famille auquel le divorce prend une « part toujours grandissante ». Ce ne sont là que des hypothèses qui ont surtout le mérite de satisfaire les opinions politiques ou religieuses de ceux qui les imaginent ou qui les accueillent.

De ces hypothèses on peut en forger à l'infini. Toutes pourront être soutenues avec le même succès apparent, parce qu'il sera impossible de les contredire avec un argument précis ; et aucune ne sera péremptoire, parce que ces hypothèses ne peuvent s'appuyer que sur des données qui nous échappent : les mobiles vrais des crimes.

Pour ma part, j'inclinerais plutôt à croire que l'humanité n'a guère changé ; que ce qui a changé ce sont simplement les conditions dans lesquelles elle accomplit sa marche.

Il y aura éternellement la même diversité parmi les caractères et

les tempéraments. A côté de l'homme doux et paisible, grandira toujours l'homme violent et brutal, celui qui fait bon marché de la vie humaine, aussi bien de la sienne que de celle des autres. Et M. Joly est obligé de reconnaître que c'est le cas des apaches. Autrefois, la guerre était un exutoire merveilleux pour tous ces mystérieux désirs de tuerie qui tourmentent l'humanité. Tel qui, aujourd'hui, n'est qu'un méprisable apache finissant au bagne ou sous le couteau d'un rival, eût peut-être, en d'autres temps, fini, chargé d'honneurs et de gloire.

Certes, celui qui combat pour repousser un ennemi envahissant le sol de son pays, pour défendre non seulement ses biens et sa personne, mais aussi la sécurité de tous ceux qui lui sont chers, celui-là accomplit une très noble action dans laquelle on ne peut voir la manifestation d'un besoin latent et inné de massacrer.

Mais celui qui s'enrôle dans une armée, uniquement pour combattre, sans s'inquiéter de savoir contre qui porteront ses coups, qui éprouve un orgueil et une joie d'autant plus grands qu'il a tué plus d'individus qui lui sont complètement inconnus, contre lesquels il n'a aucun sentiment d'animosité personnelle, dont il ignore les actes et les pensées, qui étaient peut-être ses amis la veille, mais qui viennent d'être subitement déclarés ennemis par un acte diplomatique auquel il ne peut certainement rien comprendre, est-ce qu'il est paradoxal de soutenir que celui-là n'est guidé par aucun sentiment généreux, mais n'obéit qu'à un instinct lointain de cruauté qui le pousse à tuer et à risquer sa vie, sans but certain, sans profit déterminé, pour, avant tout, la satisfaction de tuer et de risquer sa vie? Et qu'on ne vienne pas dire que, sans s'inquiéter ni des causes, ni de la légitimité de la guerre, le soldat a l'espoir, s'il est victorieux, d'étendre le sol de sa patrie, et que cet espoir suffit à lui seul pour ennoblir toutes ses actions ; car alors il faut se découvrir très bas devant le paysan qui tue pour agrandir son champ.

Qu'on ne vienne pas davantage soutenir que le geste homicide du soldat sur le champ de bataille est toujours louable parce qu'il est toujours grand, tandis que celui de l'apache dans la rue est toujours méprisable, n'étant jamais grand. Ce sont là des distinctions qu'aucun raisonnement moral ne saurait défendre. Le meurtre d'un homme, lorsqu'il n'est pas excusé par la légitime défense, sera toujours un assassinat; et il n'est aucune notion de grandeur qui puisse le rendre glorieux.

Tolstoï a écrit fort justement :

Quand les historiens sont à bout d'arguments pour justifier une action contraire à tout ce que l'humanité reconnaît de bon et de juste, ils évoquent solennellement la notion de la grandeur, comme si elle pouvait exclure la notion du bien et du mal. S'il était possible de partager leur manière de

voir, il n'y aurait donc rien de mal pour celui qui est « grand », et aucune atrocité ne pourrait lui être reprochée. « C'est grand », disent les historiens, et cela leur suffit. Le bien et le mal n'existent pas pour eux, il n'y a que « ce qui est grand et ce qui ne l'est pas », et « le grand » est pour eux la marque essentielle de certains personnages qu'ils décorent du nom de héros.

On a souvent raconté, avec force exemples, que les plus « mauvais garçons » faisaient les meilleurs soldats dans les armées de combat ; que, sur le champ de bataille, les méchants sujets deviennent facilement des héros. Cela se comprend ; leur insouciance, leur fougue, leur cruauté, leur mépris de la souffrance et de la vie les comblent des qualités essentielles pour la conquête. Aujourd'hui ces « mauvais garçons » n'ont plus la ressource de pouvoir suivre régulièrement, légalement, leurs penchants naturels ; on ne leur fournit plus l'occasion de devenir glorieux par l'incendie, le pillage, le viol et le massacre ; mais, comme la nature a toujours le dessus, ne pouvant se livrer à ces exercices « en grand », ils s'y livrent « en petit », ils se font apaches. Ils risquent leur liberté et leur vie pour des profits incertains, sont inutilement cruels à l'égard de gens contre lesquels il n'ont aucun sujet de haine, ils violentent et tuent avec exaltation, pour le succès de leur renommée dans un monde spécial, pour la Gloire, en un mot.

Tous les pays d'Europe qui bénéficient d'un long état de paix s'alarment devant cette criminalité nouvelle et florissante. Une grande guerre continentale en arrêterait-elle la marche ascendante? Apparemment oui. Mais faire tuer cent mille individus pour qu'il y ait mille assassinats de moins serait un remède singulier, qu'on ne peut appeler.

Dans la rue, il y a quelques malheureux de plus assassinés ; par contre il n'en tombe plus sur les champs de bataille ; la statistique criminelle y gagne, l'histoire en tant que registre des meurtres admirés y perd ; mais, en fin de compte, le profit de la société est très grand. Ne nous plaignons donc pas trop des temps présents.

D'autant qu'avec une répression énergique, s'inspirant de la vraie méthode que signale Marcel Réja, et qui consiste à rechercher non pas si un individu est responsable, mais s'il est dangereux, et à mettre hors d'état de nuire les individus dangereux ; avec une répression énergique, débarrassée des sensibleries où se complaisent certains criminalistes, et s'occupant avant tout de protéger la sécurité des honnêtes gens qui méritent la pitié au moins autant que les criminels, le nombre des apaches diminuerait rapidement.

§

La première Chambre du Tribunal civil de la Seine, par un juge-

ment du 19 novembre 1907, vient de se prononcer sur la question du **droit pour la femme de conserver après le divorce le nom de son mari.** Comme je l'avais prévu, et pour les raisons que j'ai exposées ici même (15 juin 1907), ce droit est refusé à la femme divorcée.

Voici le principal considérant de ce jugement.

Attendu que, conformément à l'art. 299 C. civ., complété par l'art. 2 de la loi du 6 février 1893, « par l'effet du divorce, chacun des époux reprend l'usage de son nom » ; qu'il résulte de cette disposition de la loi, qui est impérative, qu'après le divorce la femme ne saurait continuer, comme l'usage le lui permet pendant le mariage, à porter le nom du mari d'avec lequel elle est divorcée ; qu'il ne saurait être dérogé par le tribunal à ce principe qui est une des conséquences de la rupture du lien conjugal comme la cessation de la communauté de vie, d'intérêts et d'honneurs, le législateur ne lui ayant pas donné cette faculté, et ce même avec intention, ainsi que cela est constant d'après la discussion qui a précédé au Sénat le vote de l'art. 2. de la loi du 6 février 1893 ; qu'en effet, alors qu'il avait été, dans cette assemblée, présenté un amendement donnant aux tribunaux la possibilité d'autoriser la femme divorcée à porter le nom de son mari lorsqu'elle aurait acquis indépendamment du mariage, par son art ou son industrie, des droits à la copropriété de ce nom, non seulement le Sénat n'a pas pris cet amendement en considération, mais, au contraire, il a laissé subsister le principe résultant dudit article 2 dans son intégrité, avec toute sa rigueur, en écartant toutes modifications qui pourraient y être apportées, et ce, à raison du conflit et des complications auxquels pourrait donner lieu le maintien par le tribunal du nom du mari au profit de la femme ; que, de même qu'une femme commerçante ne saurait, après divorce, conserver le nom de son mari quelque connue qu'elle soit sous ce nom, parce que, ainsi qu'on l'a fait ressortir au Sénat lorsque l'amendement dont est question ci-dessus a été retiré, elle pourrait faire courir des aventures à ce nom notamment la faillite, ce qui serait préjudiciable au mari ; de même la femme de théâtre, quelque notoriété qu'elle ait acquise sous le nom du mari d'avec lequel elle est divorcée, et quelque utilité qu'il y ait pour elle à le conserver, ne saurait continuer à le porter à raison des aventures qu'elle pourrait quelquefois lui faire courir, lesquelles seraient peut-être encore moralement plus redoutables et plus troublantes que celle de la faillite...

Les femmes sont prévenues. Que ce soit dans les lettres, dans les arts ou au théâtre, elles feront bien de suivre leur carrière sous leur nom de jeune fille ou sous un pseudonyme. Autrement elles risquent d'être un jour obligées d'abandonner le nom auquel s'est attaché leur succès.

JOSË THÉRY.

## *QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES*

Gabriel Palau, S. J. ; *Le Catholique d'Action*, Paris, Librairie internationale catholique. — A. Dragon : *Méphistophélès et le Problème du Mal dans le drame*

*de Faust*, E. Sansot et Cie. — Camille Bos : *Pessimisme, Féminisme et Moralisme*, Félix Alcan.

C'est un lieu-commun de vanter l'Imitation de Jésus-Christ comme un livre incomparable, le seul peut-être où, après s'être d'abord abreuvées aux pages les plus douces de l'Evangile, les âmes lassées des aridités de la vie puissent trouver l'eau qui désaltère et pénètre, pour le rafraîchir, jusqu'au centre caché du cœur. Le latin même de l'Imitation, on l'a remarqué, a des cadences qui ravissent. Dans sa transparence immatérielle et sa nudité si pleine, il nous parle aujourd'hui avec autant d'éloquence qu'il parlait, recopié sur le vélin par leurs mains pieuses, aux cénobites d'autrefois. Si jamais des mots d'éternité furent dits, après ceux des saints textes, ce sont bien ceux-là. Dégagés de tout ce qui pourrait limiter leur sens à tel ou tel point du temps et de l'espace, ils s'adressent à l'homme tel qu'il fut et sera toujours, inquiet par nature, en proie aux passions et trouvant à les satisfaire plus de déceptions que d'ivresse, mécontent du fini où il est comme en prison et désireux de posséder enfin quelque part le repos et la joie dans une éternelle stabilité.

Toutefois, à cette unanime admiration, quelques-uns n'ont pas jugé trop hardi ni trop irrespectueux de mêler quelques réserves. L'an dernier, je crois, ayant à rendre compte ici-même de la belle traduction française de l'Imitation de Jésus-Christ, publiée par M. Joseph Fabre, qui n'a pas craint de parler dans ce sens d'un des livres dont il est le plus épris, j'ai dit ce qui manque peut-être à l'œuvre du solitaire inconnu. Il ne faudrait pas d'ailleurs en faire à celui-ci un sérieux grief. Retiré du monde, il n'a voulu s'adresser directement qu'à des âmes désireuses, comme la sienne, de s'unir dans un cœur à cœur intime avec Dieu. Toutefois, puisque son livre, pour qui il ne rêvait pas sans doute un tel sort, a franchi la clôture des monastères et est devenu le consolateur secret de tous les chrétiens, on a pu songer à le compléter en ce qui regarde les devoirs de la vie sociale. Comment un prêtre et même un simple disciple du Christ, qui vivent mêlés aux luttes du siècle, apprendront-ils à sanctifier leur action et à rendre vraiment fécond, parce qu'animé de sève divine, leur apostolat? S'il leur faut pour cela un guide, — et à qui donc, si fort, si prudent, si éclairé qu'il soit, un guide n'est-il pas à certaines heures nécessaires? — qu'il me soit permis de leur indiquer le **Catholique d'Action** dont l'auteur est le père Gabriel Palau S. J., et dont MM. Louis Lebesson et Paul Jury viennent de nous donner une admirable traduction française.

Dans la préface qu'il a écrite pour cet ouvrage « de chétive apparence, mais de forte substance », M. Paul Jury nous expose toutes les raisons qui permettent de l'appeler sans trop d'exagération, comme on l'a fait généralement d'emblée, même hors d'Espagne,

l'*Imitation du XX^e^ siècle :* « Tout ce qu'il faut retenir de cette assimilation, dit-il, c'est que, pour l'honneur du P. Palau, la distance entre le modèle et la copie n'est pas décourageante. »

Et ce livre vient à son heure. Ainsi qu'on nous le montre, il est comme une *suite*, un *cinquième livre* du chef-d'œuvre médiéval. Le religieux espagnol l'a écrit pour ceux dont la vocation est surtout d'agir; mais il faut bien s'entendre. Pour lui, l'homme d'action véritable, c'est l'homme qui songe d'abord à se constituer une forte vie intérieure. « Avant de travailler la société, il se travaille. » Il pense à être avant de penser à paraître. Pour aller efficacement aux hommes, il sait qu'il faut d'abord être allé à Dieu. C'est dire qu'il pratique la prière, la méditation, l'examen de conscience, l'ascèse en un mot, dans ce qu'elle a d'essentiel et de conciliable avec la mission de ceux qui sont appelés à combattre les combats du monde. Quant à la forme, le P. Palau l'a empruntée à l'auteur de l'*Imitation*. Mais, comme son dessein l'exigeait, l'accent est tout autre. Ce n'est plus la calme, pure et discrète mélopée qui traduit si bien dans le modèle les entretiens solitaires de l'âme et du Christ, c'est quelque chose de martial parfois comme une sonnerie de trompette, dans la vive fraîcheur du matin, au milieu d'un camp. Et de beaux élans spirituels se mêlent d'un bout à l'autre du livre à la vigueur des conseils. Le P. Palau est bien visiblement de la race chevaleresque et mystique d'où sont sortis Thérèse de Jésus et Ignace de Loyola.

Voulez-vous un exemple de sa manière? Ce n'est qu'un fragment. Le chapitre est intitulé *Pour les jours d'épreuve*.

Ne tremble donc pas. Ce jour de peine sera le jour de ta victoire.

Si je veux que tu vives, tu vivras; si je veux que tu meures, tu vivras encore.

La mer est déchaînée et les vents font fureur. Mais qu'est-ce que cela? Ce n'est pas encore l'heure du martyre.

D'ailleurs je suis à côté de toi.

Je te parais dormir. Non, va; aie foi et reste en paix.

Je suis là avec ma Parole qui peut commander à la tempête et créer la lumière.

Je suis là avec ma puissance qui ne se meut que pour ton bien.

Je suis là pour te donner la victoire, moi qui ai vaincu le monde et qui suis la couronne même des vainqueurs.

Si tu survis à cette épreuve, ce sera pour mourir en d'autres luttes, si tu y meurs, ce sera pour entrer vivant dans mon royaume.

Mais vie ou mort, qu'importe? L'important est de s'être abandonné à ma grâce, car il n'y a pas d'autre victoire...

N'est-ce pas que cela est fort, que cela sonne l'héroïsme? Si l'on veut apprendre à être maître de soi, à se connaître et à se juger, si l'on désire devenir un ouvrier utile et vaillant de cette cité qui se cons-

truit tous les jours, au prix d'efforts douloureux, avec des « pierres vivantes », mais qui est destinée à devenir dans la paix et la joie l'éternelle cité des âmes, qu'on lise et qu'on relise le livre du P. Palau. Sa plénitude ressemble à celle des Livres Sapientiaux et à celle des Evangiles. Quel meilleur éloge en pourrais-je faire? Non loin de l'Ancien et du Nouveau Testament, auprès de l'Imitation, qu'il prenne place comme une de ces œuvres dont on aime à relire quelque page chaque jour, dans la bibliothèque des croyants. Ceux qui ne croient pas encore ou qui ne croient plus y pourront eux-mêmes voir briller peut-être l'éclair qui déchire les nuages et montre la route. Ils y rencontreront tout au moins bien des maximes utiles pour la direction de la vie.

S'il est une cité, en France, où l'on puisse à loisir poursuivre de belles et de hautes contemplations, c'est bien à quelque distance de la violente et chatoyante cité phocéenne, la ville recueillie, aristocratique et studieuse d'Aix. Elle m'a laissé pour ma part des souvenirs impérissables. On retrouve quelque chose de la Toscane dans son air si subtil et ses horizons si lumineux. Les vieilles façades d'hôtels nobiliaires, aux balcons de fer ouvragé soutenus par des cariatides, achèvent cette impression d'Italie. Aix, avec ses églises riches et douces et son Université, est favorable à la piété et à la science, et les graves Myes y ont toujours volontiers posé leur vol. Victor de Laprade, le poète de l'hellénisme christianisé, y fit son droit et j'y ai connu, amis bien différents de méthode, les deux plus puissants philosophes chrétiens de la France actuelle. Là je rencontrai pour la dernière fois en ce monde, auprès de Joachim Gasquet, rêvant déjà de Dionysos, le pauvre et cher Emmanuel Signoret guetté par la mort. Disparu aussi, je crois, ce Joseph d'Arbaud qui ressemblait un peu à Maurice de Guérin et portait dans toute sa personne une gracieuse mélancolie. Tel un Génie funéraire. Mais une des figures que je vois se lever avec le plus délicat plaisir du fond de ces heures lointaines, c'est bien celle de l'auteur de **Méphistophélès et le problème du mal dans le drame de Faust**. M. A. Dragon se révélait bien vite, à qui le fréquentait un peu, comme le causeur le plus fraternel et le plus charmant. Dans sa claire librairie de la place des Prêcheurs ou dans sa maison de campagne, cachée là-bas sur la colline entre les vignes et les oliviers, il aimait à voir réunis tous ceux qu'intéressaient de quelque manière les choses de l'esprit et celles de l'âme. Il les accueillait, le sourire aux lèvres et les mains tendues. Le livre du jour fournissait un prétexte aux entretiens, mais, généralement, la conversation le dépassait vite. Avec M. Dragon on pouvait parler d'art et de science, de philosophie et de théologie, de littérature ancienne et moderne. Il se montrait informé de tout jusqu'à la passion. Comme les imprimeurs et les biblio-

poles de la Renaissance, on le sentait capable d'écrire lui-même des choses belles et érudites. Cette impression que j'ai gardée de lui, l'étude, à la fois brève et complète, qu'il vient de publier la confirme. Il y analyse le drame de Gœthe avec science, ampleur de vues et pénétration. C'est, en effet, comme il le dit, la lutte du Bien et du Mal, et la victoire définitive du Bien, qui donnent un grand sens métaphysique, moral et théologique au premier et au second Faust.

Nous y assistons finalement à l'éclatant triomphe de la justice sur l'injustice, de l'harmonie sur le désordre et la contradiction, de l'amour sur la perversion, de la lumière sur les ténèbres, en un mot, de la Vérité, dépouillée de ses voiles, sur le mensonge et l'erreur. Nous serions donc logiquement amenés à reconnaître la raison d'être du Mal, et qu'il renferme un des éléments primordiaux qui contribuent à la marche du Monde, non seulement au point de vue moral mais matériel, en vertu de la loi des réactions. Car, envisagées à un certain point de vue, les pires misères seraient d'une insignifiance absolue lorsqu'on les met en présence de la majesté de l'Univers qui symbolise l'ordre parfait. La souffrance, *en irritant l'homme*, servirait surtout à *l'actionner;* elle constituerait même un des éléments essentiels du progrès humain, en contribuant au perfectionnement de la vie par la nécessité de la lutte.

En effet, le mal agit par contraste, par opposition avec l'ordre parfait dont la nécessité ne se fait jamais autant sentir qu'alors qu'il paraît plus bouleversé. C'est une loi d'équilibre, de dynamisme à la fois physique et moral, puisque toute chose naît de son contraire. La nature ne livrerait aucun de ses secrets sans l'effort persévérant de celui qui cherche à la pénétrer, car rien n'actionne autant la pensée et ne l'étend comme le mystère, aussi bien dans le domaine de la matière que dans celui de l'esprit.

Or, c'est l'effort qui crée l'action, le principe primordial des choses, la loi imposée à tous les êtres et sans laquelle le monde s'arrêterait dans son évolution. En un mot, le *Mal est le réactif du Bien.* Et nous devrions le reconnaître, non pas pour nous abandonner à un pessimisme dissolvant, mais au contraire pour affermir notre force réactive, soutenir avec plus d'ardeur la lutte, quelle que soit la dureté de l'effort, afin de tendre nos volontés, d'élever nos intelligences toujours plus haut, au-dessus de ces matérialités que le Temps dévore. Il en est l'éloquente démonstration le drame que nous avons résumé d'une façon si insuffisante, si incomplète.

Point si insuffisante ni si incomplète que cela. L'étude de M. Dragon aura, entre autres mérites, celui de nous avoir rappelé que Gœthe travailla jusqu'au dernier jour de sa vie à une œuvre qu'on peut appeler mystique et même catholique, dans le plus grand sens du mot. Tellement mystique et catholique qu'on a le droit de la comparer, ainsi que le fait notre auteur, au moins dans sa dernière partie, au grand poème théologique de Dante. Gœthe fut-il secrètement comme ces esprits si élevés de la Renaissance qui unissaient l'amour de la Beauté antique à l'idée chrétienne? Quoi qu'il en soit, Faust est le testament de son génie, et Faust c'est l'homme qui, après

avoir tout sondé, tout connu, et évoqué Hélène, du fond de l'Hadès, entre au Paradis où l'accueillent les Anges et les Saintes, sauvé par les prières et les sacrifices d'une femme. M. A. Dragon nous a bien dit ces choses. Qu'il nous donne bientôt quelque autre essai, qui, pareil à celui dont nous venons de rendre compte, offre, en même temps que de fortes ou ingénieuses pensées, le charme d'un style sobre et vivant.

J'avoue avoir trouvé grand plaisir au livre de M. Camille Bos, **Pessimisme, Féminisme, Moralisme**. Ce n'est point qu'il m'ait converti à toutes ses idées, mais les chapitres où il étudie le Pessimisme dans l'antiquité, dans Pascal et dans Léopardi, valent qu'on s'y arrête longuement tant ils sont riches d'aperçus.

Un point sur lequel reviennent souvent ceux qui nous ont retracé la vie de Pascal, c'est la fantaisie qu'il avait « d'exceller en tout ». Ce torturant besoin de perfection (c'est-à-dire encore d'absolu), nous en trouvons des marques durant toute l'existence de Pascal.

Mais n'est-ce pas un axiome vulgaire que la perfection n'est pas de ce monde ? En vain Pascal dut s'élancer vers elle. Comme Icare, il était condamné d'avance à retomber brisé sans avoir pu l'atteindre.

Ce lui fut une souffrance intolérable, et il prononça l'anathème sur cette nature humaine que sa corruption condamne à ne jamais réaliser la perfection.

L'insatisfaction de Pascal, c'est le besoin éternel qu'a l'homme de se chercher un Dieu, de trouver enfin l'être en qui s'éteigne la soif du mieux et qui soit le parfait absolu. C'est, en un mot, « la demande religieuse », c'est-à-dire la condition même du pessimisme, car c'est de cette demande frustrée qu'il naîtra.

Mais précisément il ne naîtra pas — ou plutôt il sera violemment étouffé en germe, — parce que, à la demande qui tend à l'engendrer, le christianisme répond merveilleusement.

Nous nous trouvons ainsi (chez Pascal) en face d'un pessimisme qui, à la fois, *provient* de l'esprit religieux, et est *tenu en échec par la foi.*

Et voici la conclusion, malgré le sombre jansénisme qui pesa sur son âme.

Au prix d'efforts, de déchirements et de rechutes qui n'en rendent sa conquête que plus légitime, Pascal a vaincu le pessimisme et acquis la « certitude » et la « joie ».

Au contraire, chez le pauvre Léopardi ;

Le besoin religieux subsiste, alors que la foi s'en est allée : de là l'amertume avec laquelle l'homme s'en prend à la vie du désaccord qu'il n'a pu encore résoudre entre son désir et sa conception, — de là le pessimisme.

Avec les pages si belles que M. Georges Dumesnil consacra naguère au solitaire de Recanati, les pages de M. Camille Bos éclai-

rent d'un jour profond une des âmes les plus tragiques et les plus désolées qu'il y ait jamais eues en ce monde. Mais ce désespoir, cette « infelicita », furent traduits dans une langue de diamant, avec une pureté parfaite. Le sens inné de mesure et d'harmonie de la race se retrouve encore ici. L'Italie antique et toujours jeune aura donc donné, à plusieurs siècles de distance, et le poète qui exprima le mieux la beauté de la foi, et celui qui en a chanté le plus douloureusement l'absence.

LOUIS LE CARDONNEL.

## *ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME*

Léon Denis : *Le Problème de l'Etre et de la Destinée*, in-12, Libr. des Sciences psychiques. — F. Cadet de Gassicourt et le baron du Roure de Paulin : *L'Hermétisme dans l'art héraldique*, gr. in-8, Daragon. — H.-S. Olcott : *Histoire authentique de la Société théosophique*, 1er volume, p. in-8, Publications théosophiques. — Adhémar Richard : *Souvenirs, expériences, réflexions et menus propos d'un penseur moderne*, gr. in-8, Daragon. — Ch. Lancelin : *L'Au-delà et ses problèmes*, in-18, rel. toile, Librairie du Magnétisme. — A. Moret : *La Magie dans l'Egypte ancienne*, broch. in-18, E. Leroux. — Comte de Larmandie : *Un essai de Résurrection*, in-18 jésus, Chacornac. — Memento.

M. Léon Denis est le plus grand écrivain spirite français. D'autres, parmi les meilleurs, ont peut-être un style d'une précision et d'une tournure plus scientifiques, mais nul n'écrit une langue aussi aisée, aussi simple et aussi pure et d'une éloquence aussi naturellement persuasive et rayonnante. On a beau ne pas partager toutes ses idées, on se laisse prendre tout de même aux charmes de son style.

Son érudition, quoique peu apparente, n'en est pas moins réelle et profonde. On devine, à le lire, qu'il a beaucoup fréquenté les grands penseurs, écrivains, philosophes et savants.

Chez lui, l'âme est à la hauteur de l'esprit ; elle semble même plus évoluée. Tous ses écrits sont empreints d'une grande beauté morale. Ils élèvent et purifient.

Son **Problème de l'Etre et de la Destinée** est la digne suite de *Après la mort*, *Christianisme et Spiritisme* et *Dans l'Invisible*. Je ne l'analyserai pas. Le problème de l'être, celui de la destinée et les puissances de l'âme, qui forment les trois sections de cet ouvrage, y sont évidemment traités au point de vue spirite. M. Denis s'y appuie sur les récentes expériences psychiques et les nouvelles découvertes scientifiques. Il clôture son livre par une profession de foi, qui en est la conclusion naturelle et philosophique.

Je détache de son œuvre quelques pensées, dont le lecteur sans doute goûtera comme moi, l'exquise beauté :

Chez les intelligences de haute culture, le malheur sème : chaque douleur est un sillon où lève une moisson de vertu et de beauté.

On n'est vraiment heureux en ce monde que dans la mesure où l'on sait s'oublier.

Chaque âme peut se faire, par ses pensées, une atmosphère spirituelle aussi belle, aussi resplendissante que dans les paysages les plus enchanteurs ; et dans la demeure la plus chétive, dans le logis le plus misérable, il y a des ouvertures vers Dieu et vers l'infini.

Les âmes des héros et des martyrs

sont comme autant de sources de force et de beauté, où viennent se retremper les générations. A travers le temps et l'espace, leur rayonnement, comme la lumière des astres, s'étend encore sur la terre. Leur mort a enfanté la vie, et leur souvenir, comme un subtil arome, va jeter partout la semence des enthousiasmes futurs.

§

L'ouvrage de MM. Cadet de Gassicourt et le baron du Roure de Paulin est, à ma connaissance du moins, le premier travail d'ensemble qui ait été publié sur l'**Hermétisme dans l'Art héraldique**. A la vérité, on avait bien, avant eux, écrit quelques études sur ce sujet, mais elles ne portaient que sur des blasons particuliers. L'étude générale et systématique du blason restait à faire. C'est ce que se sont justement proposé et ont tenté et fait du Roure et de Gassicourt. Sans doute leur livre est incomplet sur plus d'un point, et il aurait été préférable, à mon avis, de donner, sous forme d'introduction à leur ouvrage, une liste complète des symboles généraux (nombres et figures) de l'occultisme et de ceux spéciaux à l'alchimie et à l'astrologie, avec leurs significations et relations mutuelles et leurs principales correspondances.

Ces auteurs auront eu le mérite d'être initiateurs sur ce point : ce qui est déjà beaucoup. Ils pourront d'ailleurs, plus tard, reprendre leur travail, le corriger, le compléter et l'élargir. Mais tel qu'il est, il renferme des renseignements utiles et précieux.

La franc-maçonnerie et la religion, quoique ennemies, étant les filles de l'occultisme, il était donc naturel que MM. de Gassicourt et du Roure étudient aussi leurs symboliques.

De nombreuses reproductions de blasons et d'ex-libris éclairent et complètent le texte.

§

On vient de publier la traduction française du premier volume de **l'Histoire authentique de la Société Théosophique**, par le colonel H.-S. Olcott, décédé le 17 février 1907. Olcott fut, avec Mme Blavatsky, le co-fondateur de la Société Théosophique. Nul n'était donc mieux qualifié que lui pour écrire l'histoire de cette société, qui s'est si rapidement développée et répandue dans le monde. Fondée à New-York, en 1875, elle comptait, en 1894, 394 branches. Aujourd'hui elle a des groupes dans le monde entier.

Il est surtout question, dans cette histoire, de Mme Blavatsky. Le colonel Olcott déclare même qu'il

a été porté à publier ses souvenirs par le désir de combattre la tendance croissante au sein de la société à diviniser Mme Blavatsky et à attribuer à ses écrits les plus ordinaires un caractère quasi inspiré. On ferme résolument les yeux sur ses défauts les plus évidents, on veut interposer le paravent hypocrite d'une prétendue autorité entre ses actes et la critique légitime.

Il dit même plus loin qu'il n'a

jamais existé personnage historique où le bon et le mauvais, la lumière et l'ombre, la sagesse et la légèreté, la clairvoyance spirituelle et le manque de bon sens aient été si mélangés... « Nous étions contraints de l'aimer », ajoute-t-il toutefois, quelque connus que nous fussent ses défauts, de lui pardonner, encore qu'elle eût manqué à bien des promesses et ruiné notre foi première en son infaillibilité. Et le secret de cette puissante influence résidait dans ses indéniables pouvoirs psychiques, dans l'évidence de son dévouement à ses maîtres qu'elle représentait comme des personnages quasi-surnaturels et dans son zèle pour l'élévation spirituelle de l'Humanité par la Sagesse orientale.

Le premier volume des mémoires d'Olcott s'arrête au moment où les deux fondateurs de la Société Théosophique partent pour l'Inde, c'est-à-dire au 17 décembre 1878.

§

Dans les **Souvenirs, expériences, réflexions et menus propos d'un penseur moderne**, l'auteur, M. Adhémar Richard, parle de tout un peu, souvent d'une façon paradoxale, de la vie et de la mort, du sommeil et des rêves, des esprits et des renaissances, de l'évolution et de l'éternité, des roses et des épines, du mariage et du célibat, de la médecine et de la politique, etc., etc... La phrase, coupée de nombreux points de suspension et ponctuée d'autant de points d'exclamation, est tour à tour sérieuse ou comique, ironique ou caustique, voire même imagée et poétique. Il épouse les idées spirites, en ce qui concerne la réincarnation, l'évolution et l'au-delà. En médecine, il est pour Raspail, Kneipp et Mattei. Il apparaît comme un original, vivant sans doute un peu en dehors de la société, et aussi comme un illuminé, un rêveur enthousiaste et un exalté... pour ses idées.

§

M. Lancelin est un auteur occultiste connu pour deux ou trois ouvrages estimés. Il a été attiré par les côtés fantastiques et souvent illusoires de la magie et il s'est engagé assez avant dans l'exploration du sentier de gauche. La personnalité de Sathan l'a particulièrement intéressé, et il a écrit sur elle deux volumes qui seront bientôt complétés par un troisième.

Dans l'**Au-delà et ses Problèmes**, il décrit les phénomènes

d'hypnotisme, de vampirisme, de psychométrie, de télépathie, d'envoûtement, de fakirisme et il nous entretient des fantômes, des cercles magnétiques, des maléfices, des miroirs magiques, des philtres et d'autres phénomènes qui relèvent de la magie ou des sciences divinatoires.

En la postface, il énonce les principes d'une bonne expérimentation et prévient contre les causes d'erreur : hallucination, suggestion mentale, fraude. Enfin, dans un appendice, il relate un certain nombre d'expériences et expose ses théories.

Je ne suis pas de son avis sur tous les points. Ainsi, pour n'en citer qu'un, je pense, contrairement à son affirmation, que la magie est un art aussi bien qu'une science et que la définition philosophique qu'il en donne est si générale qu'elle s'applique à toutes les sciences indistinctement. En effet, la science n'étudie que des rapports et nous ne connaissons même que des rapports.

§

M. Moret publie une brochure très intéressante : **La Magie dans l'Egypte ancienne.** Toutes les pratiques connues sous le nom de magie : amulettes, talismans, formules, horoscopes, envoûtements, conjurations, etc., n'étaient pas ignorées des Egyptiens. Le magicien était appelé « celui qui connaît les choses ». Son rôle était des plus considérables. Le Pharaon était même le chef des magiciens.

Fils des dieux, doué de grâces naturelles, armé d'armes magiques, couronné de diadèmes animés en qui s'incarnent des déesses, le front ceint de l'urœus, déesse des incantations, — le roi est le premier et le plus puissant des magiciens. S'il le veut il commande à la nature : ses cris, pareils aux rugissements de la foudre, déchaînent l'orage ; ses ordres font jaillir l'eau dans le désert ; la crue du Nil obéit à ses décrets.

Un texte dit du roi Ahmès qu'« il est le Grand-Magicien, le maître des charmes ».

§

**L'Essai de Résurrection** du Comte de Larmandie rappelle *le Cas de M. Valdemar*, d'Edgar Poe. Ce récit, d'un fantastique macabre, reposerait sur un fait réel. L'auteur aurait appris que

trois grands médecins, à la fois très savants et très hermétistes, auraient tenté de ramener à la vie un corps à eux livré comme cadavre. Ces messieurs auraient obtenu pendant quelques heures des phénomènes terrifiants, gardés secrets, communiqués seulement à deux personnes parmi lesquelles l'auteur du livre.

C'est à la suite de ces communications que M. de Larmandie a écrit ces suggestives et effrayantes pages qui indiquent peut-être une voie nouvelle à la science.

§

Memento. — H.-P. Blavatsky : *La Doctrine Secrète*, 2e vol. *Cosmogénèse*, 2e partie : *Evolution du Symbolisme*, et 3e partie : *Science occulte et science moderne* (Publications théosophiques). Je reviendrai, dans ma prochaine chronique, sur cet important ouvrage.

— Rouxel : *La Quintessence du Spiritisme* (P. Leymarie). « L'auteur, sous une forme dialoguée, a voulu, dans son ouvrage, extraire la quintessence du spiritisme, c'est-à-dire choisir parmi les faits ceux qui sont en même temps les plus simples et les plus convainquants et les ramener à la théorie la plus rationnelle, à celle qui suffit à tous les faits et les explique tous. »

— *Nouveaux Entretiens spirites*, par les auteurs des Origines et des Fins ; *Catéchisme de la Religion universelle*, par Constantin Roccas, et *la Médecine des Esprits*, par un Esprit humanitaire, 3 brochures spirites (Leymarie, éditeur).

— Jules Fiaux : *Comment réussir dans la Vie?* (Daragon). J'ai déjà parlé dans le Mercure d'une dizaine d'ouvrages similaires à la brochure de M. Fiaux. Celle-ci présente divers avantages : elle coûte peu, et est relativement complète et d'une lecture facile et agréable.

— Nouvelles revues : *Revue Générale d'Etudes Psychiques* (directeur Ernest Bosc ; éditeur : Daragon). — *La Nouvelle Pensée*, faisant suite aux *Forces mentales* (Directeur C.-R. Sadler, 110, rue de Richelieu).

JACQUES BRIEU.

## *LES REVUES*

*La Revue idéaliste :* M. de Ségur, marquis, de l'Académie Française, écrit à propos du « devoir de l'heure présente ». — *La Femme contemporaine :* M. Emile Faguet, de l'Académie Française également, mais non par droit de naissance, y voudrait admettre la femme de génie que notre époque n'a pas produite encore. — *Les Bandeaux d'Or* et *la Revue du temps présent*, poèmes de MM. Théo Varlet et André Lafon. — *La Revue des Lettres et des Arts* (de Nice) : annonce de son premier fascicule. — Memento.

Il y a des écrivains dont le nom signifie en soi quelque chose, évoque de la littérature ou du galimatias. Lisez : Anatole France ou Georges Ohnet, et vous êtes prévenu. Si M. de Ségur ne signait « de l'Académie Française », on ne serait point averti de ses talents. Il a eu celui de se pousser dans le monde. Lui en reste-t-il assez pour justifier son élévation ? M. Albert Vandal chargé de le recevoir sous la coupole vient de le proclamer avec cette décence qui ne permet pas l'enthousiasme et est une règle si observée à l'Académie Française, que Balzac, Théophile Gautier, Baudelaire et Gustave Flaubert n'y furent pas admis. Après sa conduite violente envers Napoléon III, Victor Hugo n'aurait sans doute pas été élu. Il aurait conquis l'immortalité néanmoins. Celle de M. de Ségur n'est même pas la notoriété et elle ne lui survivra guère que dans les paperasses de l'Institut. Aussi bien, s'il est un sage, il ne doit guère songer au delà de la vie, ayant assez peu usé d'encre pour qu'on discute long-

temps ses mérites. Il a su plaire à d'honnêtes gens et la gloire qui lui vient de son habit brodé en est la juste récompense.

**La Revue idéaliste** (1er janvier), en quête d'une rareté à offrir pour étrennes à ses lecteurs, a trouvé le fragment d'une allocution dont il y a quelques mois M. de Ségur a régalé « une société littéraire de jeunes gens » à Angers. Félicitons la vaillante revue. Est-ce son directeur qui a trouvé le titre digne de couronner « ces pages remarquables et inédites » : *Le Devoir de l'heure présente ?* Est-ce M. de Ségur lui-même qui associa ces six mots de sa plume peu prodigue et par là très académique ? Le saurons-nous jamais ! Cela importe moins, peut-être, que de connaître la valeur de l'écrit même.

M. de Ségur gémit. Sous un roi, il eût siégé sans doute beaucoup plus tôt à l'Académie, au lieu d'un France ou d'un Faguet, pour avoir participé au gouvernement de la nation. On ne pardonne pas sa vie manquée, ou peu s'en faut, à la collectivité irresponsable. C'est pourquoi l'heure présente attriste M. de Ségur et comporte un devoir dont il trace le programme.

« C'est à l'école, écrivait autrefois l'un des plus illustres d'entre eux, de dire aux Français ce qu'est la France, qu'elle le dise avec autorité, avec persuasion, avec amour. » Il y a vingt-cinq ans bientôt que furent prononcées ces paroles, qu'on ne saurait, sans exagération, taxer de prophétiques. Il nous suffit d'ouvrir les yeux pour voir ce qu'il est advenu de ces belles espérances. L'insuffisance de l'école officielle à remplir la mission sociale qui lui était confiée navre et remplit d'effroi ceux qui comptaient sur elle avec une bonne foi si candide. Peut-être toute la faute n'en est-elle pas aux hommes qui dirigent ce service public. Que l'ancienne division de notre société ne permette guère à l'Université de professer ce qui s'appelle proprement une doctrine, fondement pourtant indispensable de toute solide éducation, qu'il lui soit sans doute difficile de prendre position sur la plupart des grandes questions, en politique, en religion ou en philosophie, c'est ce que l'on peut concéder dans une certaine mesure. Mais il restait toujours un point sur lequel, à coup sûr, aurait dû s'établir un accord unanime : l'idée de la patrie, l'attachement qu'il faut lui porter, les sacrifices qu'on doit lui faire. Et voici qu'aujourd'hui ce terrain même, tout rétréci qu'il soit, tout inattaquable qu'il semble, s'écroule, se dérobe sous ses pas. A la faillite de la famille, à celle de la société, vient s'ajouter la faillite de l'école.

Ne reste-t-il donc nul recours contre l'envahissement de la marée montante, dont les progrès rapides menacent d'emporter toutes les digues qui nous protègent encore contre un complet naufrage ? N'est-il pas de remède au virus qui, chaque jour, s'insinue plus profondément dans les organes du corps social ? Gardons-nous bien, Messieurs, de le dire et de le penser ; gardons-nous d'adopter la facile attitude d'un découragement résigné, complice de la paresse, conseilleur d'inertie. Le remède, au contraire, chacun de nous l'a, pour ainsi dire, sous la main, car il est dans l'effort, dans le travail individuel, dans la volonté agissante de combattre, chacun dans sa sphère personnelle, par la parole, par la plume, par l'exemple, contre la

crédulité et l'ignorance des uns, la perfidie et le mensonge des autres, de rapprocher les classes, de dissiper les préventions, de contribuer ainsi à refaire peu à peu l'âme des générations nouvelles en la reliant à l'âme des générations précédentes.

Mme de Ségur, née Rostopchine, qui écrivit *les Malheurs de Sophie* et autres balivernes charmantes à l'usage de l'enfance, avait plus d'imagination.

§

Puisque j'ai parlé de l'Académie Française et cité le nom du brillant M. Faguet, il m'amuse — je l'espère aussi pour votre divertissement — de citer un joli article de cet enviable lettré : *Madame des Quarante*, que publie **la Femme contemporaine** (janvier).

C'est à propos d'une candidature féminine à l'un des fauteuils académiques. Ces sièges ne doivent pas être inaccessibles aux femmes, dit M. Faguet. Je les voudrais réservés aux femmes, afin qu'il y eût un peu plus de noblesse parmi les hommes de lettres : c'est au moins une ambition qui ne contraindrait plus les meilleurs à des calculs funestes à leur intégrité. M. Faguet en trouve une raison différente. Elle est infiniment plus courtoise et, partant, préférable à la mienne :

L'Académie française a été fondée pour être la gardienne de la bonne langue et des bienséances du discours écrit et parlé. Voilà tout le programme sur lequel elle a été instituée. Je vous demande un peu si ce programme, au lieu d'exclure les femmes, ne les appelle pas ? Mais, certainement, il les appelle, à tel point qu'il semble que, d'après lui, l'Académie ne peut pas se passer d'elles. Car ce sont précisément les femmes qui font la langue et qui surtout la gardent en sa pureté et en sa bienséance, selon ce qu'elles permettent qu'on dise et selon ce qu'elles ne permettent pas qu'on dise devant elles, selon les ouvrages qu'elles approuvent et selon ceux qu'elles n'approuvent pas. La langue dépend essentiellement des femmes par tout pays, et particulièrement en pays de France.

Ce qui serait plus naturel que l'exclusion des femmes de l'Académie au point de vue où nous sommes maintenant, ce serait l'exclusion des hommes. Oui, sans doute, l'Académie étant une récompense, rien n'est plus juste que les hommes qui se sont distingués par le mérite de leurs écrits en soient ; mais je dis qu'à considérer la destination de l'Académie et son office essentiel, ce serait plutôt un lieu qui dût être réservé aux femmes que non pas réservé aux hommes. C'est incontestable.

Sans doute, Richelieu se souciait de « conserver la langue française ». Il était assez piètre rimeur pour avoir ce beau scrupule. Mais il fut un profond politique et un connaisseur d'hommes. Son but, en créant l'Académie Française, fut aussi d'assurer aux gouvernements l'appui des écrivains notables. Aujourd'hui, l'Académie boude

la République : ce doit être parce que le cardinal pensait avoir consolidé la Royauté en France pour toujours.

M. Faguet plaide finement pour l'entrée des femmes à l'Académie. Il invoque l'autorité de M. de Montyon, qui n'en fut pas, mais lui doit une immortalité que le plus glorieux de ses membres pourrait souhaiter à ses mânes, immortalité à bail renouvelable d'année en année, par simple reconduction, comme disent les robins.

Il [c'est M. de Montyon] a dit doucement, discrètement, à demi voix, à la Compagnie : « Vous donnerez des prix aux personnes vertueuses. Je vous laisse à décider quels seront ceux d'entre vous qui seront particulièrement désignés pour découvrir le mérite moral et pour l'apprécier. Ce sont tout particulièrement les âmes féminines qui ont, comme vous le savez, ce sens-là. » Or, s'il y a des hommes, certainement, qui ont des âmes délicieusement féminines, il va sans dire que l'on trouve plus d'âmes féminines chez les femmes.

Donc M. de Montyon voulait qu'il y eût des femmes à l'Académie. Il n'y a rien de plus clair. On n'a pas compris cet homme. Il n'a pas mis les points sur les i. Il n'a pas crié. N'est-ce pas une honte que, quand il s'agit de l'Académie française, parler à demi mot ne suffise pas ?

Autre argument pour admettre les femmes dans cette compagnie : c'est qu'elle est un salon. M. Doucet — ah ! ce nom lui-même qu'il est académique, doux Renan ! — le répétait volontiers. Et M. Faguet ajoute : « Or, un salon sans dames est-il vraiment un salon ? » Et il ajoute :

Eh ! oui ! qui dit salon, dit compagnie de messieurs et de dames. Tenez ! un petit fait. Un de mes confrères et moi nous montons jusqu'à l'antichambre de l'Académie en fumant nos cigarettes. Il me dit en riant : « Ça, c'est la décadence des bienséances. Dans dix ans on fumera dans la salle des séances.

— Non !

— Pourquoi non ? Hélas !

— Parce que dans dix ans il y aura des dames.

Voilà ! l'Académie sera vraiment un salon et restera telle quand il y aura des dames. Sinon, je ne réponds de rien.

Vous voyez bien qu'il nous faut des dames. Il n'y a pas d'objection. Il n'y en a pas.

Hélas ! Mesdames, ne vous agitez pas encore ! M. Faguet eût voté pour M<sup>lles</sup> de Gournay, de Scudéry, M<sup>mes</sup> de La Fayette, de Sévigné, de Lambert, du Châtelet, du Deffand, de Genlis, de Staël, Sophie Gay, de Girardin, Desbordes-Valmore, George Sand. Il néglige M<sup>me</sup> Ackermann, quoiqu'il estime à trois le nombre des fauteuils qui auraient pu être réservés aux femmes. Pour le présent, aucune selon M. Faguet ne mériterait de s'y asseoir :

On a laissé passer d'abord au début, puis du temps de madame de Sévi-

gné, puis du temps de madame de Staël, puis du temps de George Sand, les grands moments propices. Pour qu'un nouveau grand moment propice se présentât, il faudrait que surgît une femme de génie. Elle s'imposerait. En ce moment, je vois deux ou trois femmes d'un grand talent. De femme de génie et qui s'impose impérieusement, point, en vérité. Attendons encore un peu.

L'Académie a le temps. Que l'on ne comprenne point, surtout, que j'entende par là dénier aux femmes la possibilité d'avoir du génie. Elles sont capables de tout, la plume en main ou au chapeau. La première qui s'assiéra dans le fauteuil de Bossuet ou de M. Legouvé deviendra, qu'elle le veuille ou non, une immortelle, c'est-à-dire l'homonyme d'une toute petite fleur assez triste...

§

**Les Bandeaux d'or** (fascicule IV, décembre) publient des vers de MM. Emile Verhaeren, Theo Varlet, P. Castiaux, E. Charpentier, P. Pelleau, Charles Vildrac, G. Duhamel, Pierre-J. Jouve. Une revue d'où la prose est proscrite a un air héroïque. Celle-ci groupe, derrière le chantre des *Villes tentaculaires*, des poètes de bonne volonté dont le moindre n'est pas sans promettre de belles pages.

*Les Joies rustiques* de M. Theo Varlet tiennent à Rimbaud par cet accent âpre et ce lyrisme coloré dont *le Bateau ivre* est un illustre modèle. Dans les vers qui suivent, on reconnaîtra pourtant ce qui est propre à M. Theo Varlet et combien c'est une part estimable :

> Un sinistre troupeau de sirènes, au large,
> Dans la nuit et la pluie et le brouillard s'effare ;
> Et les hou-hou hallucinés du bateau-phare
> Hèlent les grands steamers meuglant dans le brouillard.
>
> — Songe : le soir est bleu, là-bas, et les étoiles
> Fleurissent la tiédeur de la nuit parfumée
> Où la ville s'endort au bercement des palmes ;
> Songe aux riches baisers de ce soir bien-aimé
> Qui rêve, au bord marin des terrasses obscures,
> Parmi l'odeur balsamique des figues mûres.
>
> Au large! Evadons-nous vers les pays sacrés!
>
> Chausse, bon chemineau, les souples espadrilles
> Toutes blanches encor des routes de Sicile ;
> Voici le havresac et le bâton ferré,
> Voici des yeux avides et des muscles fidèles :
> Secouant le linceul des brumes harassantes,
> Je veux fuir, libre faune, aux routes éclatantes,
> Avec mon cœur adolescent, vers le soleil !

§

Voici encore des vers. Je les extrais, — la **Revue du Temps**

présent (25 décembre),—d'une gerbe de *Poèmes provinciaux*. Ils ne sont point de M. Francis Jammes, mais de M. André Lafon, qui en a lu avec amour les œuvres, sinon celles de Joseph Delorme ou les premières qu'ait écrites M. François Coppée.

On m'a dit : « Tu ne te rappelles pas Céline,
La cousine, tu sais, qui se taisait toujours ;
Avec son bonnet noir fleuri, sa pèlerine,
Ses yeux meurtris et doux, ses mitaines à jour ?
Elle ne sut jamais dire non, pauvre amie,
Son mariage pourtant manqua deux ou trois fois.
Elle pleurait aussi, se plaignant de la vie,
Quand on prenait ses fleurs ou qu'on tuait son chat. »

J'ai fait : « Oui, oui, je sais... », souhaitant qu'on me laisse,
Car en moi s'éveillait le tendre souvenir
Des jeudis d'autrefois où, rentrant de la messe,
Timide, elle disait : « Le petit peut venir ? »
Sa maison était grande, il me semble ; la salle
Avait des carreaux roux qu'elle lavait souvent.
La crémaillère était d'un noir lourd et la dalle
Du foyer se creusait d'usure par devant.
Les assiettes s'ornaient de précieuses sentences,
De rébus qu'on cherchait longuement au dessert ;
La lampe suintait et sentait fort l'essence,
Je l'aidais sagement à laver le couvert.
Ces longs soirs étaient doux à nos âmes pareilles ;
Assis près du feu vif ou sur le banc, dehors,
Nous avions la candeur qu'une étoile émerveille
Et la même frayeur des obscurs corridors.
Avec moi seulement elle fut libre et gaie,
Sentant que je l'aimais et que, sans me lasser,
Je l'écoutais parler de l'homme à la ramée
Que dans la lune en plein elle voyait passer.

Toi qui ne sus jamais dire non, pauvre mine,
Qui fus jeune sans que personne ne t'aimât,
Qui relisais les vers touchants de Lamartine
Pour pleurer les rancœurs que tu ne disais pas
Et qui partis un jour d'octobre sous la bruine,
Viens me parler avec tes yeux meurtris, Céline,
Ce soir où je suis jeune et tout seul comme toi.

§

MM. Jean Veillon, Guy Lavaud, A.-Toussaint Luca sont de jeunes niçois qui ambitionnent de « faire de Nice un centre d'art ». Le meilleur moyen de préparer l'exécution de ce généreux projet leur a paru de fonder **La Revue des Lettres et des Arts**. Le numéro du 1er janvier réunit d'excellentes choses. Les trois fondateurs

du nouveau périodique s'y sont réservé de rendre compte des romans, des poèmes, des revues et ils ont demandé des vers à MM. F. Vielé-Griffin, Robert Scheffer, Tancrède de Visan et Fagus, de la prose à MM. Han Ryner, A. Thibaudet, Alfred Mortier, J. Lefèvre, Lahovary-Soutzo; — et Mme Aurel a écrit, pour ce numéro initial, un article élégant et profond : *Ceux qui demeurent*, où elle évoque ces « beaux passants nés pour aimer ce sol de Nice », qui furent : Nietzsche et Guyau, Jean Lorrain, Cyrille Besset et Simon Bussy.

Memento. — *Le Correspondant* (25 décembre). — *M. Rudyard Kipling*, par M. H. Bordeaux.

*La Nouvelle Revue* (1er janvier). — *La jeunesse du Cid*, par M. Marcel Dieulafoy. — *Pour la coupole*, une agréable fantaisie de M. G. Guiches.

*La Revue* (1er janvier). — *Ce que boivent les savants, les écrivains et les artistes*, documents recueillis et commentés par le docteur F. Reynault et M. F. Mazade.

*Le Censeur* (4 janvier). — *Un Naundorff au XIVe siècle*, par M. J. Domezain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

André Chénier et J.-M. de Heredia (*Le Gaulois*, 11 janvier). — La vertu prolifique (*Régénération*, janvier). — Les manuscrits Casanova (*L'Intermédiaire*, 10 janvier). — Variété (*Figaro*, *Echo de Paris*). — Stendhaliana (*Charivari*).

On sait que M. de Heredia passa ses dernières années à préparer une édition d'André Chénier revue sur les manuscrits. Gérard d'Houville nous donne à ce propos, dans **le Gaulois**, quelques souvenirs où il y a plus d'émotion que de précision. Mais l'émotion est belle :

Pendant longtemps, Jose-Maria de Heredia put garder chez lui le précieux manuscrit du « divin André », que lui avait confié la Bibliothèque nationale. J'ai vu, j'ai palpé ces cahiers quelconques auxquels l'écriture de ce jeune mort a donné une inestimable splendeur.

D'une sainte angoisse, pareille à celle que je ressentis ce jour-là, aurait pu être étreinte quelque petite nymphe, retrouvant la lyre d'Orphée après que celui-ci eut été mis en pièces par les Ménades. Un effroi presque pieux ne saisit-il pas en présence de ces mots qui survivent à la main qui les traça, à l'esprit qui les conçut, et suffisent à perpétuer à travers les âges le souvenir immortel et glorieux d'un éphémère vivant ?

Sur la grande table de travail de mon père, encombrée de livres et de papiers, s'étalaient ces pages que l'on ne considérait qu'avec dévotion. Je revois le geste religieux, l'expression de respect et de ferveur que le grand poète vivant avait pour ces feuillets à la fois humbles et sublimes. Il appelait leur auteur « André », ainsi qu'un ami, comme s'il l'avait connu, tant il avait vécu dans l'intimité continuelle de cette pensée impérissable. La nuit, dans ses songes, il devait évoquer cette tête fine, aux cheveux poudrés, aux yeux larges et vifs, à la bouche petite, au menton rond, telle que la représente

la miniature du peintre Augustin ; cette tête, qui devait être tranchée et rouler, pleine encore d'images mélodieuses, dans le panier de l'exécuteur public ! Non seulement mon père l'admirait, mais il l'aimait ; oui, il l'aimait, d'une amitié magnifique, d'une de ces tendresses de fils ou de frères élus pour lesquels le temps et le nombre n'ont pas de réalité. Je le sentais, il était le compagnon spirituel de Chénier, autant que s'il avait avec lui, pendant des heures,parlé de la poésie qui leur fut si chère,et des mille ruses et beautés du rythme et de la rime :

Morts et vivants, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour...

Le jour où je pus contempler chez mon père l'original des *Bucoliques* me paraît très proche,et déjà la mort l'a fait si lointain !... Déjà, j'éprouve en face des feuilles ou des lettres que recouvre la si belle écriture paternelle ce même sentiment éprouvé en face du manuscrit de Chénier.

Je revois ce jour... C'était dans l'appartement que J.-M. de Heredia occupait à la Bibliothèque de l'Arsenal. Les reliures des livres semblaient tapisser les murailles de leurs tons chauds, de leurs veaux dorés et fauves, de leurs maroquins polis et pourpres, de leurs blancs vélins un peu brunis ainsi que des magnolias fanés.Dans l'âtre,un feu joyeux s'épanouissait en pétillant, et sur la cheminée se cabrait un centaure de bronze ; mon père caressait parfois sa croupe lisse et sombre des mêmes doigts qui avaient écrit sur les centaures de si beaux sonnets.

Dans la pièce, la fumée des pipes et des cigarettes ; au dehors, la brume hivernale que trouait au loin le dôme du Panthéon sous un coucher de soleil rouge et froid... et, sur la table,les feuillets jaunis ou bleuâtres,noircis par « les caractères sacrés qu'avait tracés la main de ce jeune homme vraiment divin... »

J'emprunte cette phrase au début de la préface, que J.-M. de Heredia a publiée en tête de cette édition des *Bucoliques*. Elles est admirable, cette préface, et tous les vrais poètes doivent l'avoir lue ou la lire, la relire et la méditer. Là, est expliqué le soin vraiment incroyable, l'inexprimable patience avec lesquels les *Bucoliques* furent examinées à la loupe et copiées. Toutes les premières versions qui purent être ainsi lues sous les ratures — les hémistiches ou les mots biffés, les vers barrés — ont été soigneusement publiées à la fin du livre, dans les notes.

Quelques poèmes d'allure incohérente,comme *l'Esclave*, ont été heureusement remis en ordre. André Chénier, pensait M. de Heredia, ne pouvait pas avoir conçu un poème incohérent : alors il a rapproché les morceaux selon la logique, comme on fait « des précieux fragments d'un vase antique afin de le reconstituer « dans la noble pureté de sa forme et l'absolue beauté de son contour ».

§

Je trouve,dans **Régénération**, le petit journal malthusien fort connu, une piquante chronique de M. Urbain Gohier sur l'amour que les Académiciens portent aux enfants des autres. C'est plaisir de le voir jouer avec l'auteur repenti de *l'Ennemi des Lois :*

En distribuant les prix de vertu, dans la séance du 21 novembre, l'Académie a fait une part aux disciples de M. Piot. Le rapporteur, M. Barrès, a dit :

« M. et Mme V... ont eu dix-neuf enfants, tous vivants. M. et Mme D... ont eu vingt-et-un enfants, dont dix-sept survivent. Plusieurs des petits *sont déjà ouvriers ou soldats*. Tous honnêtes, laborieux, respectueux de leurs parents. On m'assure que les *pères de cette marmaille vigoureuse n'ont jamais gagné plus de deux francs par jour en moyenne !* C'est vous dire si les mères sont des saintes et des héroïnes ; jamais nous n'honorerons assez les obscurs sacrifices dont leurs vies sont faites. »

On ne sait pas très bien pourquoi l'Académie parle au nom de la vertu, que plusieurs de ses membres n'ont pas suffisamment respectée dans leur vie. On sait encore moins pourquoi l'Académie place la fécondité au rang des vertus qui méritent un pourboire.

La plupart des Académiciens n'ont pas d'enfants; pourquoi recommandent-ils aux pauvres gens d'en avoir ? La plupart des Académiciens se disent catholiques, par snobisme ou par calcul : ignorent-ils que le célibat, la chasteté, la stérilité sont en honneur dans leur religion ?

Les deux pères de dix-neuf et de vingt-et-un enfants reçoivent chacun une prime de 300 francs. M. Barrès témoigne qu'ils n'ont jamais gagné en moyenne plus de deux francs par jour, quatre francs à eux deux, pour se nourrir, nourrir leur malheureuse femme, nourrir quarante petits. Ces créatures ont donc vécu (en supposant qu'il n'y ait jamais eu de chômage, de maladie, d'interruption de salaire) avec moins de 0.10 centimes par jour et par tête.

A ce taux, combien devraient avoir d'enfants les politiciens qui déclarent l'existence impossible à moins de 15.000 francs ? Avec 41 francs par jour, ils doivent élever pour la patrie chacun 410 citoyens !... Mais ils s'en gardent bien. Leurs enfants, comme ils disent,« ne sont pas des voyous » ; de même que le régime religieux, le régime alimentaire est différent pour la progéniture des gouvernants et pour la progéniture de leurs fidèles sujets. Il faut 41 francs par jour pour nourrir une seule petite fille de député ; deux sous par jour suffisent à l'enfant d'ouvrier.

Dans quel état sont les femmes qui ont enfanté vingt fois, qui ont fait vivre leur maître et vingt petits affamés, toute une existence, avec quarante sous par jour ? Voilà ce que l'Académie oublie de nous dire. Ce qu'elle récompense par une prime de 300 francs, ce n'est pas la vertu : c'est la plus dégoûtante bestialité du mâle, c'est la plus stupide soumission de la femelle, c'est le développement de la misère sociale, de la dégradation prolétarienne.

M. Barrès prétend que les produits de ces copulations et de ces gestations sans trève sont une « marmaille vigoureuse » et qu'ils font de parfaits ouvriers, de parfaits soldats. Sans doute, la Société capitaliste trouve ainsi de la main-d'œuvre et de la chair à canon qui ne lui coûtent pas beaucoup. Sans doute aussi, les pauvres êtres qui ont été élevés moyennant deux sous par jour apportent à l'usine et à la caserne une résignation très appréciée des maîtres. Mais nous admettrons difficilement qu'ils soient « vigoureux » de corps ou d'esprit. Ou bien ils n'ont jamais mangé à leur faim, et ce sont des corps débiles. Ou bien ils ont ajouté, aux deux sous du

budget paternel, le produit de la mendicité, et ce sont des âmes serviles...

J'ai toujours vu, dit Goldsmith, les célibataires prêcher fortement en faveur des nombreuses familles.

§

Une note de M. Octave Uzanne, dans **l'Intermédiaire**, met au point la question des manuscrits de Casanova :

On est surpris d'entendre parler d'une *clef*, à propos des *Mémoires* du surprenant aventurier vénitien qui, sauf pour certaines femmes laissées dans l'ombre par galanterie, a pris le soin de toujours *nommer* ses personnages, avec une indépendance et souvent un courage qui le font estimer malgré tout.

Les études sérieuses sur Casanova et ses *Mémoires* se sont multipliées depuis une vingtaine d'années. Armand Baschet, qui se trouvait à Venise, fut incité à travailler la question de l'authenticité des *Memoires* par une note interrogative parue précisément dans *l'Intermédiaire* vers 1867. Il publia, sur ma demande, dans *le Livre* (année 1881), 4 articles remarquablement documentés, affirmant la véracité de l'homme invraisemblable dont l'*Histoire de la vie* apparaît supérieure à tous les romans d'imagination, précisément parce que cette vie fut vécue et brûlée à tous les feux de la Saint-Jean et alimentée de philosophie épicurienne.

Depuis lors, de concert avec M. le professeur d'Ancona, nous achetâmes au château de Dux, en Bohême, où mourut Casanova, tous les papiers inédits laissés par celui-ci. Les manuscrits rédigés en français m'échurent en partage ; ceux écrits en italiens furent le lot de M. d'Ancona. J'en publiai une grande partie dans ma Revue *le Livre* en 1887 (février-août) et 1889 (mars, octobre, novembre) ; puis plus récemment dans *l'Ermitage*, 15 août 1906, 15 septembre et 15 octobre de la même année.

Des études de M. Charles Henry sur *Casanova mathématicien*, de M. Arthur Symons dans le *Mercure de France*, me reviennent également à l'esprit. Casanova est plus lu et mieux interprété aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, alors que Paul Lacroix, sceptique, croyait pouvoir attribuer à Stendhal la paternité de ces *Mémoires*. Le brave bibliophile Jacob fut fort déçu dans ses attributions fantaisistes, à la lecture des articles d'Armand Baschet. Il en demeura confondu.

Nous aurons, d'ailleurs, quelque jour plus ou moins proche, la publication du *Manuscrit original* des *Mémoires*, qui appartient à la Maison d'Edition Brockhaus, de Leipzig. Je sais pertinemment qu'une importante édition, chargée de notes, sera fournie avec toute la documentation coutumière aux Allemands. Dès aujourd'hui, Casanova n'est plus comparé à Faublas, mais donne carrière à des études dignes de son prodigieux génie. D'ici quelques lustres, ce sera un classique.

§

Un joli mot du « Passant », dans **le Figaro**, à Propos de Mme Tinayre : « Cela n'aurait pas empêché Mme Tinayre d'essayer, comme

elle l'a annoncé, de faire un beau livre. Elle ne pouvait en vouloir à M. Briand de n'avoir pas eu la patience d'attendre. »

Un économiste de **l'Echo de Paris** conseille vivement à qui de droit de paver les routes au lieu de les empierrer. Cela ne coûterait, dit-il, comme premier établissement, que 84.000 francs, en moyenne, par kilomètre ; le système actuel est bien plus onéreux. Or, nous avons environ 660.000 kilomètres de routes et grands chemins. Rapprochez les deux chiffres, ce que l'économiste en question a omis de faire, et vous trouverez la bagatelle de 55 milliards.

§

On lisait, dans **le Charivari** du 9 janvier, cette note, qui fait suite à celle que nous avons reproduite précédemment touchant Stendhal et lady Morgan :

Je reçois d'un lecteur du *Charivari* la lettre suivante, à propos d'une note que j'y publiai, le 7 décembre 1907, et où il était traité de Henri Beyle.

« Paris le 1er janvier 1908.

« Monsieur et honoré Confrère,

« J'ai lu votre article, dans *le Charivari*, sur la rencontre de Stendhal avec cette Anglaise à laquelle il fit prendre Saint-Sulpice pour Notre-Dame et l'Institut pour les Invalides, —cette dernière indication déjà pas si fantaisiste. Vous sollicitez des éclaircissements de MM. Paupe, Stryienski et Léautaud pour savoir si cette Anglaise ne fait pas qu'une avec cette Lady Morgan dont il est parlé dans *le Brulard*. Que ne vous adressez-vous à M. Coffe, que l'année 1906 et la *Chronique Stendhalienne* nous ont révélé, à l'instar de *Lucien Leuwen ?* Pour être si récent, ce beyliste n'est pas moins à la hauteur que ceux que vous nommez, et il vous donnera aussi bien qu'eux un renseignement qui compliquera encore la question.

« Tous mes souhaits pour la nouvelle année, monsieur et honoré Confrère, et croyez bien à mes sentiments les plus charivaresques.

« DUPONT ALEXANDRE. »

Je remercie bien vivement M. Dupont Alexandre de l'intérêt qu'il porte à Henri Beyle.

M. Coffe pourra-t-il résoudre le problème ? Je le souhaite et je l'espère. M. Coffe a publié dans *l'Ermitage* des chroniques stendhaliennes remarquablement documentées.

ÉMILE HENRIOT.

Nous croyons savoir qu'un travail sur cette question occupe M. Léautaud, l'auteur des *Itinéraires de Stendhal* et des *Pseudonymes de Beyle,* qui ajoutent tant de prix au *Stendhal* de la *Collection des plus belles pages.*

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

THÉATRE DE L'ŒUVRE: *Malia* (*Le Maléfice*), scène sicilienne en trois actes, de M. L. Capuana (9 janvier) — « Les Essayeurs. » — Quatre lettres. — Memento.

On voudra bien m'excuser d'avoir manqué au numéro du 15 janvier. Pour le doyen d'âge des rédacteurs du *Mercure* c'est bien mal montrer l'exemple. Mais ce n'est pas tout à fait ma faute. Le spectacle dont j'aurais dû rendre compte dans ce numéro, *l'Apprentie*, de M. Gustave Geffroy, je ne l'ai point vu, le service, par suite d'une erreur de l'Administration du théâtre de l'Odéon, ayant été adressé à M. Herold qui, à son tour, l'a reçu trop tard pour me le retourner. Je l'ai d'autant plus regretté que la pièce, par son auteur et par l'époque à laquelle elle se passe (la Commune), m'intéressait beaucoup et que je m'étais fait à l'avance un plaisir de la voir. Heureusement pour la plus grande partie des lecteurs, les journaux m'ont déjà remplacé et ils savent que l'œuvre de M. Geffroy, comme on s'y attendait, a complètement réussi.

Au Théâtre de l'Œuvre, j'ai vu le premier spectacle donné par la troupe sicilienne, en ce moment en représentations à Paris. **Malia (le Maléfice)** est un drame réaliste, qui ne tire tout son intérêt que de la peinture de mœurs qu'il nous offre, la grande couleur locale qu'on y trouve. On voit sur la scène un personnage de jeune paysanne hystérique qui se livre en toute liberté à ses crises, le corps tordu, les yeux révulsés, la voix rauque et sifflante. Si bien que cela soit rendu, — les qualités de mimes des Italiens font merveille dans de tels rôles, — c'est d'un agrément restreint, tout comme la scène finale, entre deux amants rivaux, dont l'un, s'armant soudainement d'un rasoir, coupe avec dextérité la gorge à l'autre. La société italienne qui se trouvait dans la salle m'a paru se plaire beaucoup à ces ébats rustiques et un peu sauvages. Ils eussent plu aussi à Stendhal, qui en a peint d'analogues. J'avoue que, pour moi, je n'ai pu m'empêcher de détourner la tête à la scène de l'égorgement, spectacle aussi loin de mon goût que l'est de ma façon de sentir l'état mental d'un homme qui tue sa femme infidèle, ou d'une femme qui vitriole son amant. Je ne sais pas si c'est l'âge, mais la passion me paraît décidément avoir partout ses inconvénients. Chez les gens à imagination (théâtre de Victor Hugo) elle s'emporte à de tels discours qu'on a peine à ne pas rire. Chez les gens affinés (théâtre de MM. Hervieu et consorts) elle provoque des dialogues si réjouissants qu'ils endorment. Chez les gens simples, enfin, les naïfs, le peuple (exemple : *le Maléfice* et nos pièces de ce genre) elle les fait s'entretuer comme on se dit bonjour. Dans les trois cas, c'est prendre bien au sérieux ce qui ne l'est guère, et toutes ces grandes choses ne valent pas un *mot* fin, railleur, méchant, sans importance.

Il n'y a que de grands compliments à faire de tous les acteurs siciliens, M. Grasso et Mme Aguglia en tête. Le naturel avec lequel ils jouent est chose rare pour nous autres Français, chez qui l'art dramatique revêt toujours une certaine pompe, un certain apprêt. N'était la perfection de leur jeu et de leur diction, on les prendrait plutôt pour des paysans en train de se divertir à faire les acteurs, que pour de vrais comédiens. Jamais aucun arrêt dans le jeu, comme nous le voyons trop souvent dans nos théâtres. Un artiste qui a donné sa réplique, pendant que son partenaire donne la sienne, ne cesse pas de jouer : par sa physionomie, ses gestes, son attitude, il continue bien son rôle. Je ne sais si M. Mounet-Sully, qui assistait à cette première représentation, s'est aperçu de toutes ces qualités. Le naturel au théâtre ne doit d'ailleurs pas l'intéresser beaucoup, lui qui est l'emphase, la déclamation, la redondance et l'exagération en personne. Mais ses co-sociétaires auraient bien dû venir voir leurs confrères siciliens et prendre d'eux une leçon d'aisance et de simplicité dramatiques. Ils en ont besoin.

J'ai reçu le communiqué suivant :

La nouvelle association d'art dramatique « les Essayeurs », dont le but est de faciliter l'éveil des talents nouveaux et la révélation des jeunes auteurs par l'organisation de spectacles périodiques, fait appel à tous les écrivains et compositeurs dramatiques désireux de soumettre leur production au jugement de la critique et du public. Ce n'est pas seulement une tentative artistique que compte réaliser ce groupement auquel, dès sa fondation, allèrent tant de sympathies, mais encore une œuvre sincère de solidarité matérielle et morale. Demander les renseignements et statuts au Président des *Essayeurs*, M. Emile Bruet, 75, boulevard Péreire, à Paris.

A propos du vers : *Quand la poitrine est plate, on est plus près du cœur!* par lequel je terminais ma dernière chronique, j'ai reçu les quatre lettres suivantes :

D'abord celle-ci, adressée par erreur à M. Léautaud, qui a bien voulu me la faire parvenir par l'intermédiaire de M. Alfred Vallette.

Cher Monsieur,

« On est plus près du cœur quand la poitrine est plate. »

Voici le vers que vous avez entendu dans *l'Homme rouge et la Femme verte*, de Hugues Delorme. C'est un des meilleurs vers de la pièce. Il est repris de Théodore de Banville. Je l'ai lu dans une de ses comédies. Je ne sais laquelle.

Bien à vous,

HENRI MARTINET.

Ensuite ces trois autres :

Le vers cité par vous, Monsieur, dans votre chronique du *Mercure*, est — ou à peu près, — de Louis Bouilhet (Ed. Lemerre, p. 420) :

« On est plus près du cœur quand la poitrine est plate... »
Relisez l'épigramme, elle en vaut la peine.
Sympathies,

L. P. DE BRINN'GAUBAST.
2,1,08.

4 janvier 1908.

Monsieur,

Le vers que vous avez donné dans votre article, — un de mes amis lit le *Mercure* et me le prête quelquefois, — m'a bien amusée. J'ai toujours vu cependant que les hommes préféraient les poitrines bien garnies. Je peux d'ailleurs me flatter que c'est mon cas, et je n'ai eu qu'à m'en féliciter. Mais vous-même, quel est votre avis, personnellement? Vous auriez dû nous le dire.

Je vous prie de croire aux sentiments avec lesquels je suis, à votre service, votre dévouée

GERMAINE PEUTYPIN.
72, rue Pigalle.

Paris, 8 janvier 1908.

7, rue Fontaine.

Monsieur,

Voulez-vous me permettre de rectifier le vers par lequel se termine votre chronique des théâtres dans le dernier *Mercure?*

Au lieu de :

« Quand la poitrine est plate on est plus près du cœur! »

il doit se lire ainsi :

« On est plus près du cœur quand la poitrine est plate. »

Une simple inversion, comme vous voyez, mais qui lui confère un certain lyrisme, dont se montre absolument dépourvue la forme sous laquelle vous l'avez involontairement présenté.

J'ajouterai que le vers en question est de Louis Bouilhet, qui fut l'ami de Flaubert.

En m'excusant de mon indiscrétion et en vous suppliant de n'y voir aucune malicieuse idée critique, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués,

HENRY DEBERLY.

*P. S.* — Encore une fois, veuillez bien ne pas prendre ma rectification pour autre chose que le fait d'un *maniaque* de lettres.

Je remercie bien vivement mes correspondants d'avoir bien voulu ainsi allonger ma chronique.

MEMENTO. — Théâtre des Arts : *Le Grand Soir*, pièce en trois actes de M. Léopold Kampf, traduite par M. Robert d'Humières. *Le Mouton*, pièce en un acte, de MM. Pierre Veber et Gerbidon. *Mission diplomatique*, comédie en un acte, de MM. L. Rosenberg et R. Bonnet (22 décembre). — Théâtre de l'Œuvre : *Mendès est dans la salle*, comédie en un acte et deux tableaux, de MM. Léo Marchès et Clément Vautel (23 décembre). — Théâtre Sarah Bernhardt : *La Belle au Bois dormant*, féerie lyrique en deux parties et quatorze tableaux, de MM. Jean Richepin et Henri Cain, musique

de M. Françis Thomé (22 décembre). — Odéon : *l'Apprentie*, drame historique en 4 actes et 10 tableaux de M. Gustave Geffroy (7 janvier). — Théâtre de l'Œuvre. Représentations de la Compagnie sicilienne : *Feudalismo*, pièce en 3 actes de Angel Guimera (11 janvier). *La Fille de Jorio*, tragédie pastorale en trois actes de Gabriele d'Annunzio (13 janvier). *Morte civile*, de P. Giacometti (15 janvier). *Russida*, un acte de V. Féjani. *La Lupa*, deux actes de G. Verga (17 janvier.) *Zolfara*, trois actes de Giusti Sinopoli. *Cavalleria Rusticana*, un acte de G. Verga (18 janvier). — Cluny : *Ce veinard de Bridache*, vaudeville en 3 actes, de MM. Hugues Delorme et Francis Gally (14 janvier). — Théâtre Fémina. Représentation au profit de l'Œuvre de la Tuberculose humaine : *Le Trac de Pichenette*, de M. J. Raisin. *La Course à l'enfant*, de MM. J. Braconnier et J. Raisin. *L'Ecole des Satyres*, de M. J.-J. de La Batut. *Le Docteur Charnier*, de M. J. Braconnier (18 janvier).

MAURICE BOISSARD.

## *LETTRES ALLEMANDES*

W. Fred : *Indische Reise ;* Munich, R. Piper u. C° M. 8. — W. Fred : *Madrid* (*Die Kunst*, vol. 49) ; Berlin, Marquardt u. C°, M. 1 50. — Richard Dehmel : *Die Verwandlungen der Venus ;* Leipzig, W. Drugulin (hors commerce). — M. Dauthendey : *Die Ammen-Ballade ;* Munich, E. W. Bonsels u. C°, M. 2. — M. Dauthendey : *Singsangbuch ;* Munich, id. id. M. 2. — Waldmar Bonsels et Bernd Isemann : *Das Feuer. Die grosse Passion ;* Munich, ib. id. M. 10. — Paul Scheerbart : *Jenseits-Galerie ;* Berlin, Osterheld u. C°, M. 10. — Memento.

M. W. Fred, Viennois et cosmopolite, nous apparaît comme un globe-trotter effréné. Dans chacun de ses livres, il s'est appliqué jusqu'ici à nous faire aimer les aspects les plus divers du monde. Les héros de ses romans vont de ville en ville, à la recherche d'un bonheur nouveau. Lui-même s'attache volontiers aux formes peu connues, aux visions originales qui émeuvent sa sensibilité. Ainsi il demeure dans la tradition de sa race. N'était-ce pas Gœthe qui disait qu'il est du devoir des Allemands de se dénationaliser ? Si ceux de l'« empire » sont aujourd'hui infidèles à cette mission, il appartient aux Autrichiens de maintenir un principe qui fit toujours la richesse et la diversité de la culture allemande. On peut même dire, sans exagération, que s'il existe encore une « culture allemande », c'est grâce à ces Allemands non unifiés, nés sur les bords du Danube et qui s'efforcent de conserver une physionomie littéraire dont les arrivistes de Berlin ou de Francfort n'ont guère souci. Un Hofmannsthal honore le pays dont il écrit la langue, alors que les fabricants de romans et de drames, au succès d'un jour, se contentent de divertir leur public, sans se soucier d'entrer dans la grande littérature européenne.

Aujourd'hui nous avons sous les yeux deux volumes d'un Viennois voyageur. En même temps qu'il nous donne le récit d'une excursion aux Indes, M. Fred publie une monographie sur Madrid. Cette **Indische Reise**, que l'éditeur Piper de Munich a ornée de 73 superbes

photographies, est d'une lecture extrêmement attachante. M. Fred sait observer avec finesse. Il mêle l'agrément des détails pittoresques à une érudition assez légère. Les contrastes entre les différentes civilisations le frappent et il en tire des déductions qui ne sont pas sans charme. Qu'il dîne en habit à bord d'un paquebot confortable, ou qu'il couche sur la dure dans une misérable cahute, après des heures de voyage à travers la jungle, toujours son esprit est en éveil et il parvient à transmettre au lecteur la variété de ses impressions. A Bombay, à Delhi, à Agra, à Benarès, à Calcutta, l'Inde se dévoile à nous. Sa description d'un mariage hindou est de bon Loti, et si M. Fred n'a pas l'érudition d'un Maurice Maindron, il faut admirer cependant la passion qu'il met à vouloir se pénétrer des grands mystères sacrés. La vie hindoue est minutieusement analysée et le chapitre sur l'art nous révèle un critique averti et sincère.

Le petit volume sur **Madrid** fait preuve des mêmes qualités. L'auteur s'est appliqué surtout à rendre le « mouvement » de la capitale espagnole. La lutte de la tradition avec l'esprit moderne lui paraît s'y poursuivre avec intensité. Mais la ville moderne souffre de ses splendeurs perdues, et elle semble regretter sa richesse de jadis. Et M. Fred nous raconte Velasquez et il nous raconte Goya, après s'être arrêté au Greco. La vie de ces grands peintres l'autorise à rappeler les chapitres les plus attachants de l'histoire espagnole. Dans cette même collection M. Fred nous avait déjà donné un *Fragonard* et un *Benvenuto Cellini*.

§

Les **Verwandlungen der Venus** sont peut-être une des parties les plus connues et les moins comprises dans l'œuvre de Richard Dehmel. Quand cette suite de poèmes fut publiée pour la première fois en 1893, dans le recueil *Aber die Liebe*, elle suscita dans le monde des lettrés une vive admiration, doublée d'un peu de stupeur. La bourgeoisie cria au scandale et le poète s'attira des poursuites judiciaires qui se terminèrent du reste par un acquittement. C'est que jamais peut-être la poésie allemande n'était parvenue à rendre avec autant d'intensité les sensations de la volupté, depuis les premiers désirs de l'enfant jusqu'aux joies de l'étreinte réalisée. Toute la gamme y passait, tous les rêves, toutes les perversités. Ce poème de l'amour devenait un poème de la vie, à la fois intense et obscure.

Quinze ans se sont écoulés depuis l'apparition des *Transformations de Vénus*. Le poète, si discuté alors, est aujourd'hui célèbre et il publie ses œuvres complètes. En tête du quatrième volume, qui contient précisément cette série, M. Richard Dehmel a placé quelques lignes ironiques :

Parmi mes poésies, qui sont au moins au nombre de 500, il y en a quel-

ques-unes qui traitent sans artifices des instincts brutaux de la vie sexuelle de l'homme. Elles sont au nombre de dix, tout au plus, et certaines gens semblent précisément s'appliquer à ne lire que celles-là. Pour leur faciliter les recherches et pour éviter à leur flair moral le soin de fouiller dans mes autres livres, j'ai intercalé tous ces poèmes dans les *Transformations de Vénus*. Peut-être ces messieurs comprendront-ils que, même dans les sensualités les plus profanes de l'humanité, envisagées au point de vue artistique, habite un esprit de création sacré, qui, à tout prix, même au prix de l'égarement, veut s'élever au-dessus de la perversité. Pour ceux pourtant qui, à juste titre, envisagent cette lutte comme un signe fâcheux du manque de maturité humaine — un manque de maturité qui équivaut toujours à de l'imperfection artistique — pour ceux-là, mes excellents lecteurs, j'espère avoir établi, par le développement de mon poème, une hauteur de conception, d'où les détails crus, relevés dans l'ancienne version fragmentaire, n'entrent plus en ligne de compte.

M. Richard Dehmel ne s'est cependant pas contenté de donner au grand public cette explication un peu subtile. Il a fait imprimer, en édition privée, tirée à 150 exemplaires, une version plus complète encore des *Transformations de Vénus*, où il a rétabli certains passages supprimés et atténués dans la publication définitive. Une feuille volante accompagne l'envoi de ce joli petit volume réservé à quelques amis. L'auteur y dit spécialement que, dans l'édition publique, un passage important (la *Venus Consolatrix*) « a dû être mutilé par ordre de la justice ».

Si cette édition privée, qui sera un jour rarissime, est présentée comme « complète », nous n'y retrouvons cependant pas le poème *Venus domestica*, écourté et caviardé déjà il y a quinze ans et dont M. Dehmel avait fait alors un tirage à part, également « confidentiel ». Ces vers, d'assez mauvais goût, il faut l'avouer, ont été remplacés par un nouvel *Amor modernus domesticus*.

*Les Transformations de Vénus* sont présentées cette fois-ci comme des « vigiles d'un visionnaire de l'amour ». Chaque vision, personnification d'une forme particulière de la passion sexuelle, est accompagnée d'un commentaire en vers réguliers de huit pieds qui, esthétiquement, joue le rôle du chœur dans la tragédie antique.

L'ensemble de cette œuvre est d'une beauté incontestable, mais ce serait dépasser les limites de cette chronique que de vouloir l'analyser dans ses détails.

§

M. Dauthendey est un humoriste en vers. Il excelle à conter les aventures galantes sur des rythmes légers et sans prétention. Quand le sujet lui paraît un peu scabreux, il se transporte à Paris, refuge, vous ne l'ignorez pas, de toutes les perversions. Il évite ainsi les conflits avec les moralisateurs de la vertueuse Allemagne. Depuis que le

délicieux Busch est mort, et c'est à peine depuis quelques jours que ses nombreux admirateurs pleurent sa disparition, une place est à prendre dans la littérature comique d'outre-Rhin. M. Dauthendey saura-t-il la conquérir?

Ses deux recueils **Die Ammenballade** et le **Singsangbuch** sont pleins de promesses. Le poète use avec une grande facilité du quatrain à rimes riches et obtient par le choix des expressions certains effets assez comiques. A vrai dire, l'histoire de ces huit nourrices qui chacune raconte sa petite aventure nous intéresse peu, mais ce sont là, paraît-il, des plaisanteries assez goûtées sur les bords de l'Isar, eden, comme on sait, des enfants naturels. Mais certaines poésies de M. Dauthendey sont d'un joli lyrisme, surtout celles du *Singsangbuch*, et l'auteur montre qu'il sait faire mieux que d'imiter perpétuellement, à l'usage du *Simplicissimus*, les couplets faciles de la *Jobsiade* de Kortum.

Deux jeunes poètes, MM. Waldemar Bonsels et Bernd Isemann, ont réuni, en un volume de grand luxe, des poèmes dont l'un s'intitule **Das Feuer**, l'autre **Die Grosse Passion**. On se plaît à voir, chez des poètes, une telle intimité d'esthétique et d'expression verbale qui communie sur du papier à la cuve. La reliure en peau de truie n'est pas le moindre charme de cet ouvrage tiré à 300 exemplaires.

**Jenseits-Galerie**. — M. Paul Scheebart est connu par ses fantaisies, où se mêlent agréablement les expéditions dans le ciel étoilé et les contes des Mille et une nuits. Il a publié tout un volume sur la « danse des comètes » et son inspiration échevelée le mène fort souvent dans la lune. Sans doute pour se reposer d'écrire, le voici qui se met à dessiner les fantômes de son imagination. C'est ainsi qu'Alfred Jarry s'amusait à construire la machine à explorer le temps, inventée par M. Wells. La *Galerie de l'Au-delà* contient des figures grimaçantes enchevêtrées de lignes compliquées et dépourvues de sens. « Les planètes sont des êtres vivants d'ordre supérieur », écrit notre artiste improvisé, sans rire le moins du monde, dans la préface de son album. Or, les dessins que publie M. Scheerbart ont été découverts par lui « au delà de l'orbite de Neptune ». Avouons franchement que nous préférons les croquis naïfs que M. Rudyard Kipling a ajoutés à ses *Histoires comme ça*. Mais peut-être M. Marcel Réjà trouvera-t-il dans l'œuvre de M. Scheerbart de nouveaux documents.

§

Memento. — A propos du centième anniversaire de David Friedrich Strauss, M. H. Fischer publie, dans *Deutsche Rundschau* (janvier), une étude sur l'exégète allemand dont Nietzsche et Renan aperçurent si bien l'hypocrisie scientifique.

M. Arthur Schurig étudie l'œuvre de Hugo von Hofmannsthal, qu'il trouve

inégale et très dangereuse par l'influence qu'elle peut avoir. Mais à ce jugement sévère et injuste de la revue berlinoise il faut opposer les pages admiratives que publie M. J. Hofmiller dans les *Süddeutsche Monatshefte* (janvier). L'excellent critique dit que « de tous les écrivains allemands contemporains, Hofmannsthal est le plus européen ».

*Hochland* (janvier), qui donne une étude du professeur Spahn sur le grand-duc Frédéric de Bade, consacre, par la plume de M. Staub, une étude à l'œuvre de Tolstoï.

A signaler dans *Das literarische Echo* (janvier) un article de M. Max Meyerfeld sur « Bernard Shaw critique dramatique ». M. Henri Spiero analyse le talent de Mme Ilse Frapan (15 janvier), dont la revue publie le portrait accompagné d'une autobiographie.

*Morgen* a publié un numéro de Noël accompagné de très belles reproductions de dessins de Max Liebermann et d'Auguste Rodin. M. G. Brandes fait connaître dans la même revue (3 janvier) des fragments de ses Souvenirs. M. Richard Schaukal envisage le problème du théâtre (10 janvier) à propos d'un récent insuccès remporté par M. Frank Wedekind.

L'ancien *Magazin für Literatur*, qui renaît de ses cendres sous une forme nouvelle, publie dans son fascicule de janvier des traductions de Baudelaire et une étude de Mme Ellen Key sur « la personnalité de Rahel de Varnhagen ».

*Deutsche Kunst und Dekoration* (janvier) est presque entièrement consacré aux fresques exécutées par M. Fritz Erler pour le Kurhaus de Wiesbaden. Des dessins de J. Klinger montrent que l'influence de Beardsley continue à prédominer en Allemagne.

Dans *Politisch-Anthropologische Revue* (janvier), M. Th. Bieder recherche « les précurseurs de Gobineau ».

M. Magnus Hirschfeld, si injustement attaqué pour sa déposition dans le procès Harden, répond à ses détracteurs par la création d'une nouvelle revue, *Zeitschrift für Sexualwissenschaft*, dont la première livraison vient de paraître. De nombreux collaborateurs scientifiques se sont groupés autour de lui. Nous aurons l'occasion de reparler de cette entreprise.

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

Edmund Gosse : *Father and Son*, 7 s. 6 d., Heinemann. — *The Works of Robert Louis Stevenson, Pentland Edition, with bibliographical notes by Edmund Gosse*, 20 vols. 10 guineas (265 fr.), Cassell.

C'est le 25 octobre dernier que parut **Father and Son**. Le livre ne portait aucun nom d'auteur et ce fut à titre d'auto-biographie anonyme qu'on le reçut d'abord. Cependant, certains faits qu'il était facile d'identifier et l'extraordinaire maîtrise de pensée et de style que révélait l'ouvrage permirent à des lecteurs et à des critiques perspicaces de l'attribuer à un littérateur accompli, et maintenant ce n'est un secret pour personne que l'auteur de *Father and Son* est Mr. Edmund Gosse. Cette « étude de deux tempéraments », comme

le dit le sous-titre, n'a rien d'imaginaire ni de fictif; l'auteur déclare qu'elle est scrupuleusement vraie, dans le sens le plus strict, et il l'offre comme un document, « comme une relation, dit-il, de conditions éducatrices et religieuses qui ont disparu pour ne plus jamais revenir », et il espère que son récit, en tant que « diagnostic d'un Puritanisme mourant », ne sera pas entièrement vain.

Mais nous devons considérer ce livre comme un ouvrage anonyme, ainsi que l'a voulu son auteur, et si réels, si conformes à la vérité que soient les personnages, il nous faut ignorer leur nom. Nous éviterons ainsi les personnalités, et le père et le fils devront incarner deux types d'esprit en conflit, deux tempéraments en lutte. C'est là justement qu'est le grand mérite de l'admirable livre qu'est *Father and Son*. Bien que personnelles, ces impressions et ces réminiscences ne sont pas relatées pour l'égoïste satisfaction de raconter des faits, des anecdotes, des événements n'ayant qu'une importance individuelle. L'auteur a mis en lumière ce qu'il y a d'universel, d'éternel même dans le développement d'un esprit supérieur, dans les forces indépendantes de l'enfance. Et il s'agit bien, dans *Father and Son*, d'une enfance exceptionnelle. Mariés sur le tard, les parents du héros, calvinistes rigoureux et étroits, se proposèrent de consacrer leur fils unique au service du Seigneur. Et, d'abord dans leur solitude à Londres, puis sur les côtes du Devonshire, où le père veuf va s'installer, au milieu d'une congrégation de « Plymouth Brethren », pas un instant ne se passe où cette prétendue vocation ne pèsera sur toute l'éducation, sur toutes les pensées, sur tous les faits et gestes de l'enfant. Chose curieuse, le père est un naturaliste distingué, un homme de science dont les travaux en zoologie sont connus et appréciés encore à l'heure actuelle; la mère est une femme instruite et intelligente, mais d'un mysticisme ardent et craintif à la fois, qui s'exprime en des poèmes et des écrits religieux et un besoin irrésistible de prosélytisme actif. Or, l'enfant est foncièrement rebelle à cette atmosphère puritaine. Non pas qu'il se révolte ouvertement, qu'il entre en conflit aigu avec l'impitoyable influence des parents, qu'il se débatte pour échapper au sacrifice pour lequel on le prépare. Beaucoup trop souple, et trop ignorant de ce qu'on lui cache jalousement de l'extérieur, pour s'insurger violemment, l'enfant fait preuve d'une certaine docilité apparente, et la résistance qu'il oppose à l'empreinte dont on veut le marquer est d'une habileté instinctive de jeune animal. Il devine que toute tentative d'insubordination pourrait avoir des conséquences dangereuses, qu'il ne prévoit pas distinctement, mais que tout lui dit de redouter; aussi dès qu'il a compris qu'il y a, — en dehors de l'existence qu'on lui fait mener, des idées qu'on lui inculque, de la discipline qu'on lui impose, — toute une activité formidable de vie, triomphalement en désaccord avec l'idéal accepté

autour de lui, aussitôt sa jeune intelligence est sur le qui-vive, pour ne rien perdre des aperçus que le hasard lui laissera entrevoir de ce monde extérieur qu'on lui ferme et qu'on lui interdit obstinément. Il sent très bien que ce monde n'est pas aussi abominable qu'on le prétend, et ce qu'il en aperçoit lui paraît singulièrement attrayant. A l'insu de tous, donc, il examinera cet extérieur condamné, il entrera en contact avec le monde du péché, — et cela d'ailleurs ne l'empêchera pas d'être parfaitement sincère en accomplissant les rites des « Plymouth Brethren », et en se conformant aux exigences quotidiennes du calvinisme rigoureux de ses parents. Cette dualité psychologique, cet effort constant pour échapper à la rigide surveillance du père, cet affranchissement progressif d'un esprit détachant une à une et subrepticement ses entraves, donnent à l'ouvrage un intérêt plus captivant que n'en peut offrir la lecture du roman policier le mieux concocté. L'auteur, poète délicat et charmant, prosateur accompli, critique érudit et original, a composé son livre de merveilleuse façon : ni lenteurs, ni longueurs, ni digressions, ni sermons. Tout y est savamment proportionné, et le style coloré, imagé, naturel, brillant et mordant, offre un régal et un enchantement — ce fut une surprise pour ceux mêmes qui savaient quel écrivain élégant et raffiné est Mr Edmund Gosse.

Par ces qualités trop rarement réunies, ce livre vous contraint à l'admiration, et l'on en est d'autant plus reconnaissant à Mr Gosse qu'on songe qu'en de tout autres mains pareille histoire aurait dégénéré en une accumulation de détails plus ou moins oiseux destinés à mieux faire ressortir la différence entre les deux tempéraments, entre le tempérament de l'enfant aussi, et le milieu adverse dans lequel il était astreint à se développer. Tout cela aurait pu être raconté sur un ton de révolte ou de rancune, avec des dissertations d'ordre philosophique ou des discours déclamatoires. L'auteur aurait pu présenter ses personnages sous un jour qui les eût ridiculisés quelque peu, en faire des caricatures comiques ou déplaisantes, déformer certains aspects de leur caractère. Mais l'auteur de *Father and Son* est minutieusement fidèle à la vérité; il est maître de sa mémoire et de son imagination et il ne défigure jamais ni les personnages ni le décor. Toutefois, sur un point peut-on conserver un doute. Certains détails laissent entendre que le père, que le rigoriste puritain était capable de sourire, d'avoir même de la gaieté, une gaieté un peu austère, un peu solennelle peut-être, et le portrait qu'en fait le fils laisse un peu trop définitivement l'impression d'un homme d'une gravité et d'une sévérité que rien ne parvenait à dérider. N'est-ce là, après tout, qu'une impression erronée, car il faut reconnaître que, par un tour de force qu'on ne saurait trop admirer, l'auteur ne manque pas une seule fois au respect filial qu'il professe pour celui dont il fit jadis

une volumineuse biographie. Que le père s'illusionne sur la vocation de son fils, sur les sentiments intimes de l'enfant consacré au Seigneur sans qu'on l'ait consulté; que le savant ayant une foi inébranlable en la Révélation s'efforce de réfuter Darwin et de ramener les découvertes de la science sous la férule du Dieu des chrétiens, seul vrai Dieu; que l'apôtre convaincu pousse l'abnégation jusqu'à assurer le salut des rudes villageois du Devon aux mentalités frustes, jamais l'homme n'apparaît ridicule, pas un seul instant son fils ne le met en posture fâcheuse, pas une seule fois il n'emploie à son égard un terme, une épithète qui soit irrévérencieuse; et ce n'était pas là une des moindres difficultés de la tâche. Le critique le plus grincheux ne trouverait rien à reprendre dans ce livre, qui sera imdispensable à l'historien soucieux du conflit des idées au début de la seconde moitié du dernier siècle; qui sera une source précieuse pour le romancier psychologue, et qui demeurera une des plus admirables œuvres d'art de notre temps.

§

Les quatre derniers volumes de la *Pentland Edition of* **the Works of Robert Louis Stevenson** ont paru. Cette édition nouvelle, limitée à quinze cents séries de vingt volumes, a été publiée sous la direction de Mr. Edmund Gosse, qui, pour chacune des œuvres comprises par l'édition, a écrit de claires et substantielles notes bibliographiques. On sait qu'il existait déjà une édition complète des œuvres de Stevenson, l' « Edinburgh Edition », que Mr Charles Baxter et Mr Sidney Colvin commencèrent à préparer en 1893, du vivant de l'auteur. Le premier volume ne parut qu'en novembre 1894, et l'auteur mourut avant qu'un exemplaire lui en fût parvenu à Samoa. Vingt-huit volumes ont été publiés et à l'heure actuelle, l'édition est devenue introuvable, même à des prix beaucoup plus élevés que le prix marqué.

Or, comme la renommée et la vogue de R. L. Stevenson ne font que croître, la *Pentland Edition* sera-t-elle accueillie avec plaisir par ceux qui voudront posséder la totalité des œuvres de l'auteur du *Dr Jekyll*. La présente collection peut facilement rivaliser avec la précédente. Elle est éditée avec un soin et un goût parfaits, en un format de bibliothèque, sur du beau papier et avec une impression fort agréable. Elle contient les mêmes œuvres que l'édition princeps, et Mr Gosse a été assez heureux pour y joindre un certain nombre de choses qui n'avaient pas encore été publiées, ou qui ne figurent pas dans l'autre édition. Il serait quelque peu ridicule de faire ici l'éloge de Stevenson, et c'est pourquoi nous nous bornons à recommander aux admirateurs de R.-L. Stevenson la *Pentland Edition* avant qu'elle soit épuisée. Il serait à souhaiter qu'un effort similaire soit tenté en

France; sans aller jusqu'à traduire ces vingt volumes contenant près de huit mille pages, une édition uniforme des traductions existantes, auxquelles on en adjoindrait d'autres avec un choix des essais et des meilleures pages assurerait certainement à R.-L. Stevenson la vogue de Kipling ou de Wells, une vogue à laquelle il a droit. Il faudrait alors les préfacer des notes si remarquables de Mr Edmond Gosse, notes qui sont le modèle de ce qui peut être fait pour un auteur que Mr Gosse qualifie à juste titre de « classique de nos jours ». Et c'est une édition digne de ce « classique » que viennent de publier MM. Cassel et Cie.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES ITALIENNES*

Quelques poètes. — Giuseppe Rino : *L'Estuario delle Ombre*, C. Trinchera, Messine. — Carlo Villini : *Un Giorno*, Streglio, Turin. — Giacomo Gigli : *Ombre di urbi*, Pierro, Naples. — Corrado Govoni : *Gli Aborti*, Taddei-Soati, Ferrare. — Guido Verona : *Bianco Amore*, Ed. de *Poésia,* Milan.— Emilio Zanette : *Giovanus Pascoli*, Ed. de *Poesia*, Milan. — Alfredo Niceforo : *Ricerche sui Contadini*, Saudron, Palerme. — Memento.

L'Italie a vu triompher l'événement théâtral et littéraire qu'elle attendait. La tragédie de M. Gabriel d'Annunzio a eu à Rome un succès éclatant, souligné par l'enthousiasme du même public que, l'année dernière, M. d'Annunzio avait traité de « ventre innombrable », et par les félicitations plus ou moins intelligentes du monarque. J'espère que l'enthousiasme des Romains n'est pas dû en trop grande partie à un engouement patriotique dû à l'exaltation de la gloire vénitienne qui vibre dans la pièce. Les fortes valeurs poétiques de l'œuvre ont dû contribuer largement à l'éclat d'un tel succès; je l'espère. Et je reviendrai peut-être prochainement sur cette Tragédie de M. d'Annunzio, qui me semble résumer quelques-unes des plus sûres et des plus hautes qualités de l'écrivain.

Il me plaît aujourd'hui de grouper quelques Poètes, des jeunes je pense, dont un caractère au moins, celui du souci de la langue, une certaine volonté de style, rend l'effort en quelque sorte significatif.

Depuis le revirement classique de la littérature italienne et la révélation d'une éloquence lyrique moderne, assez haute et assez nerveuse — ce qui à mon avis est l'élément de la poésie de Carducci qui peut vraiment nous intéresser, — et depuis les efforts multiples et heureux accomplis par M. d'Annunzio, après Carducci, pour le renouveau de la langue, pour la formation d'un instrument d'expression nouveau et riche, les Poètes italiens écrivent tous à peu près une langue impeccable. Ils montrent en général un assez grand dédain des formes vulgaires, de l'éloquence journalière, pour que leur art atteigne presque toujours un certain degré d'abstraction des contin-

gences quotidiennes, ce qui est déjà un pas vers la Poésie. Souvent, cet état de noblesse, retrouvé dans la recherche des sujets rares et des complications subtiles, confond leur langage, le rend obscur et vide, même lorsqu'il leur arrive d'avoir une idée intéressante à habiller de rythmes. Mais, malgré toute différence de sentiment sur les valeurs réelles de la poésie de Carducci, et sur les défauts des qualités de M. d'Annunzio, il est certain que ces deux écrivains ont nouvellement « fixé » la langue italienne. M. Pascoli a apporté de son côté une puissance de sincérité et une extrême précision de langage, qui sont la contre-partie souvent très heureuse des tendances résumées par Carducci et par M. d'Annunzio. Et tous les écrivains qui ont ou qui cherchent quelques emportements vers « le grand Art » se meuvent entre ces aînés, suivent de près ou de loin tantôt l'un, tantôt l'autre, en évoquent l'existence toujours.

Les poètes qui chérissent le pathos esthétique à la d'Annunzio se montrent particulièrement symbolistes. Si incroyable, et surtout si inutile que cela puisse paraître, le symbolisme, importé en Italie par M. d'Annunzio, est encore à la mode chez quelques jeunes poètes d'Outre-Monts. Ainsi que je l'ai fait remarquer ici même, dans une de ces Chroniques consacrée à la jeune poésie italienne : à Rome et à Milan, il existe des groupes de poètes qui cherchent des rythmes nouveaux pour exprimer quelques pensées nouvelles ; à Florence, il y a deux ou trois poètes qui reprennent, avec une joie neuve, avec une vivacité neuve, les joyeuses visions florentines de la nature. M. F.-T. Marinetti, dans sa revue *Poesia*, nous a fait connaître ces poètes divers, nous a présenté en quelque sorte un tableau paradigmatique des forces poétiques répandues dans la péninsule. *La Vita Letteraria*, de Rome, nous a montré surtout le groupe romain. Mais en dehors de ces groupes, que lie une affinité au fond plus voulue par les besoins de la critique que réellement profonde, il y a en Italie une phalange de jeunes écrivains qui œuvrent en parfait isolement, ce qui n'empêche aucunement que les modes particuliers de leur expression permettent de les réunir à d'autres, par un caractère commun, ainsi qu'il m'est possible de le faire aujourd'hui.

M. Giuseppe Rino publie **L'Estuario delle ombre** (*L'Estuaire des ombres*). Ce sont des « Symboles » que la Préface de M. Enrico Cardile n'explique point, mais qui, étant poésie, peuvent ne pas être *expliqués*. Au surplus, ce sont des poèmes d'un verbe trop recherché, trop inutilement recherché, mais d'une émotion idéale très souvent assez satisfaisante. L'écriture d'annunzienne y est très évidente. Mais il y a en plus une vague pensée orientale, ondoyante entre l'Orient bouddhique et Zarathoustra, une vague qui n'émut pas l'esprit du chantre de l'*Isotteo*, et qui depuis fort peu de temps semble rythmer des âmes nombreuses en Italie. M. Enrico Cardile, l'auteur

de la Préface, fait suivre à son nom trois initiales, séparées par deux points : *de la F : S : L :*. J'ignore le sens du cryptogramme. Mais il me révèle, après les idées et l'émotion particulière de la Préface, que les études occultistes reprennent en Italie une nouvelle vigueur et que maintes âmes en sont éprises et orientent avec elles leurs expressions d'art. Quelques éditeurs, comme les frères Laterza, de Bari, contribuent largement à cette orientation de l'inspiration, par des publications d'une importance indéniable, telle que celle des discours de Gothama Bouddha.

M. Carlo Vallini, dans un « petit-poème » (poemetto), **Un Jour** (*Un Giorno*), peut affirmer :

Le Temps tournait la roue
éternelle; l'éternel retour
du ciel suivait cette trace
due, qui chasse devant elle
toujours la nuit et le jour;
le Tout était l'indifférence
du Tout : mais l'intime essence
de l'être m'était connue.
Comment vit-on et meurt-on
à l'ombre du Tout et du Néant?
Silence. Jamais aucun Bouddha
ne nous apprendra comment on vit!
L'inconnu ne craint pas la lumière
de notre cerveau...

Voici les préoccupations des nouveaux poètes. Elles sont logiquement métaphysiques, lorsqu'elles ne sont pas volontairement symbolistes. M. Carlo Vallini rappelle dans sa forme plutôt l'abbé Zanella ou M. Boïto, qui eurent à leur manière plus le souci de la pensée bien exprimée que celui de la forme habillant trop le vide d'une poésie symboliste. Mais dans le poème *Légende du Prince Siddharte*, qui est une sorte de prélude de son recueil, il rappelle en terza-rima les plus purs fragments de M. d'Annunzio, en y ajoutant une préoccupation contemporaine de la pensée et un souci bouddhique. Tout son recueil semble un développement harmonieux de cette demande d'inquiétude :

Mais quel
Bouddha nous apprendra comment on vit?

M. Giacomo Gigli, dans **Ombre di nubi**, se montre une personnalité digne en tous points d'être remarquée. Sa langue est pure, et son esprit est nouveau. Sa poésie a une saveur d'originalité qui fait espérer. Elle se déroule dans une chaîne d'images qui, si elles ne sont pas toujours puissamment neuves, si, souvent, même, elles se dérobent à notre émotion intellectuelle ou sentimentale, sou-

vent aussi ont une vie particulière, une vie *en soi*, gracieuse et émouvante comme dans les bonnes strophes de *l'Enfant bandé :*

Je suis un enfant bandé :
quelqu'un chemine à côté de moi
et me conduit lentement par la main
comme il lui plaît.
Je n'entends pas le bruit de son pas,
mais je sens son sang affluer
sans trêve avec ma main
dans sa main.
Les routes par où il me conduit
je ne les vois pas, mais j'aperçois une lumière
indistincte : ciel encore brûlé
par le soleil disparu...

Une originalité exprimée dans une forme moins pure est celle de M. Corrado Govoni, auteur de **Les Avortements** (*Gli Aborti*), où s'étalent de nombreux vers-libres extrêmement libres, mais où il y a une certaine émotion, comme celle contenue dans le poème *Ames sous verre*, qui peut nous intéresser à ces âmes sous verre,

semblables à des poupées riantes,
semblables à un pain chaud qui se donne en aumône,
semblables à un dimanche en province,
semblables à un soleil hivernal
qui éclaire du vin sur le seuil d'une porte,
semblables à une aumône
de malades,
semblables à une nostalgie
de soldats.

M. Guido Verona, dans un élégant recueil édité par *Poesia*, **Bianco Amore**, reprend en vers blancs la tradition des conteurs lyriques italiens. Il « raconte » avec délicatesse et tord dans un nœud non toujours heureux d'images, sa charmante histoire : variations amoureuses sur quelques esprits du *Cantique des Cantiques*. Le recueil se complète par quelques petits poèmes d'une émotion un peu ancienne, mais d'une forme correcte et doucement agréable.

Aux mêmes éditions de *Poesia*, M. Emilio Zanette publie son étude critique sur M. Giovanni Pascoli. Le grand poète y est analysé dans son apport remarquable de sincérité et de pensée, dans les éléments multiples de sa poésie tantôt épique, tantôt pastorale, parfois vraiment héroïque, parfois vraiment georgique. M. Emilio Zanette est un critique dont le processus analytique est remarquable. Sa synthèse de l'œuvre de M. Pascoli cependant peut être défectueuse à notre gré, lorsque M. Emilio Zanette met en le grand poète des *Poemi Conviviali* l'espoir d'un poète vraiment national, le « vates »

auquel toute époque doit aspirer. Je le démontrerai lorsque j'aurai à m'occuper particulièrement de l'œuvre du poète moderne d'Ulysse.

§

M. Alfredo Niceforo, Professeur à l'Université de Lausanne, dont le public français connaît les travaux, vient de faire paraître un livre : **Recherches sur les Paysans** (Ricerche sui Contadini) qui a dans son œuvre une place certes essentielle. Il y a quelques mois, le 15 juillet dernier, *La Revue* (*Ancienne Revue des Revues*) publia une longue étude de M. Niceforo : *la Race des Pauvres*, qui fut très discutée. M. Niceforo a apporté à la science anthropologique une série de recherches, toute une orientation même, certes des plus remarquables. Il fait l'anthropologie des classes pauvres. Dans son livre récent, il montre avec une grande netteté le fond et la forme de ses procédés, sa méthode, où « l'esprit de géométrie » de Pascal est évident ; et les résultats de ses recherches, qui aboutissent à une conception particulière des deux classes en opposition et en permanence de combinaisons : les riches et les pauvres. Sa démonstration de l'infériorité intellectuelle et physique des pauvres correspond à l'affirmation métaphysique que les hommes en contact avec la matière brute (l'ouvrier) sont d'une *essence* forcément inférieure à celle des hommes en contact avec la matière subtile et vibrante comme la lumière, la matière de l'esprit, ou qui vivent dans un milieu social organiquement élevé. Les caractères de cette supériorité sont précisés par M. Niceforo avec tous les détails que l'expérimentation biologique a pu mettre à sa disposition.

Memento. — Marcello Taddei, un jeune poète et un publiciste des plus remarqués de cette élégante, fière, pensive phalange d'écrivains jeunes, réunie à Florence il n'y a pas longtemps autour du *Regno*, du *Léonardo*, de *Hermès*, vient de mourir à l'âge de vingt-quatre ans. Son style de poète et de conteur était précis et noble. Il laisse quelques œuvres anthumes e posthumes, qui étaient une remarquable promesse. — Neera : *Les Idées d'une femme sur le féminisme*. Mlle H. Dornstetter tr., Giard et Brière. — A. Beltramelli : *Au seuil de la vie*, Henry L. de Péréra, Hachette. — G. Urbani : *Il Rosario del cuore*, « La Vita Litteraria », Rome. — Eugenia Levi : *Cento fra le più belle liriche tedesche* (*Lieder*), Bemporad, Florence. — Eugenia Levi, *Lirica Italiana antica*, des siècles XIIIe, XIVe et XVe (avec 60 reproductions de sculptures, peintures, miniatures, gravures et mélodies), Bemporad, Florence. — Guido Menasci : *Au Pays de Jadis*, Préface de M. Pierre de Nolhac, Livourne.

RICCIOTTO CANUDO

## *LETTRES POLONAISES*

La mort de Stanislas Wyspianski. — Edition polonaise des œuvres de Nietzsche. — Memento.

Les arts et les lettres polonais sont en deuil : peintre et poète, sculpteur et auteur dramatique, décorateur et metteur en scène, l'homme qui bouleversa, révolutionna, renouvela l'art décoratif et le théâtre en Pologne, artiste qui jouirait aujourd'hui de la gloire et de la renommée universelles, s'il n'avait pas eu le malheur d'être né dans un pays rayé de la carte politique de l'Europe, **Stanislaw Wyspianski** est mort. Il est mort à l'âge de trente-huit ans, à l'âge où les autres commencent à peine leur carrière artistique, il est mort jeune comme tous ceux qui sont aimés des dieux, en laissant une œuvre vaste et variée, qui doit être considérée comme une étape, une ère dans l'évolution de l'art et de la poésie dramatique en Pologne.

La ville de Cracovie, où il vivait et travaillait, organisa les funérailles solennelles et nationales et l'on porta en triomphe sa dépouille mortelle au Panthéon polonais, église de Skalka, pour la déposer parmi « ceux qui ont bien mérité de la patrie ». La grande, la vieille cloche du roi Sigismond, « la cloche royale... au cœur brisé », que le poète avait tant aimée et chantée, lui sonna le glas funèbre, lorsqu'il s'en allait vers sa dernière demeure à la lueur des torches, escorté par une foule où se coudoyaient les représentants de toutes les Polognes et de toutes les classes de la nation. Le peuple tout entier rendait hommage au Poète, en le remerciant de son labeur et de sa peine, de son chant généreux et royal, du sacrifice de sa vie tout entière, si courte d'années et si grande par l'œuvre accomplie. Derrière son char funèbre marchaient ceux qu'il aimait et ceux qu'il méprisait. Et le moment fut d'autant plus étrange que devant sa tombe courbèrent le front même ceux qui n'avaient jamais lu ses chants ou bien qui — tout en les ayant lus — ne les avaient jamais compris, même ceux qui n'avaient jamais voulu regarder ses tableaux ou bien crachaient dessus en les regardant (1). Le grand Esprit s'envolant vers l'éternité embrassa d'une étreinte suprême toutes les âmes et les remplit d'hommage et d'amour. Et devant sa tombe l'âme du peuple s'inclina en une rêverie douloureuse, car elle sentit que s'en était allé celui qui lui avait appris l'estime pour sa propre grandeur, quelqu'un plus grand que les grands et le plus aimé de tous...

On peut dire de Wyspianski qu'il a conquis d'assaut la gloire et l'amour de son peuple. Il y a sept ans à peine on pouvait compter aux doigts — surtout à Varsovie — ceux qui avaient entendu quel-

(1) Le fait est authentique et a eu lieu à Varsovie.

que chose de l'artiste qui rêvait, dans le calme de son atelier de Cracovie, des vastes décorations murales, des vitraux fantastiques et visionnaires, des tragédies puissantes qui embrasseraient la vie passée, présente et future — d'un peuple. La journée du 16 mars 1901 fut la journée décisive où la gloire immortelle de Wyspianski naquit. A cette date on représenta pour la première fois, sur la scène du théâtre municipal de Cracovie, son drame intitulé *la Noce*. Des planches théâtrales, par la bouche des acteurs, par la composition décorative nouvelle et inattendue, un poète s'adressa à la foule, poète qui avait déjà conquis la Grandeur et qui s'en allait à l'assaut de l'âme collective de son peuple. Et devant la majesté de la Grandeur, l'Ame s'humilia.

Ce ne fut pas tout à fait fortuitement que *la Noce* révéla à la nation le soleil nouveau de son esprit. Aussi bien les œuvres antérieures que postérieures de Wyspianski portent le sceau royal du génie. Nous en trouverons parmi elles qui sont mieux construites que *la Noce* (*l'Anathème, Boleslas le Téméraire*); nous y trouverons des passages, des scènes d'une égale beauté et puissance (tel l'acte III de *l'Affranchissement*), mais nous ne trouverons pas une seule œuvre dans tout l'héritage de Wyspianski qui exprime avec la même force expressive, avec la même conviction, les désirs les plus secrets, la nostalgie inexprimable, l'idéal le plus intime de la génération polonaise contemporaine.

Ce fut l'heure des ferments et de l'attente. Un orage grondait au fond des âmes. Aux moments de désespoir on se demandait, « si nous avions le droit à quelque chose, si nous avions le droit à la vie, nous autres papillons et cigales en esclavage »; et on appelait même le malheur, car « peut-être le malheur aurait arraché du fond du cœur un cri qui fût le nôtre, celui de notre génération ».

La nation fut divisée en camps divers. Et pourtant depuis ceux qui s'endormaient rassasiés et contents devant la porte bien fermée de leurs coffres-forts bien remplis, jusqu'aux chercheurs inquiets de l'Idéal, fût-il représenté par le symbolisme poétique français ou bien par la conspiration révolutionnaire socialiste et romantique, tous attendaient quelqu'un qui devait venir et quelque chose qui devait arriver. On attendait le Poète, on attendait l'orage. Et le Poète est venu et l'orage a éclaté. Le Poète fut Wyspianski, l'orage fut la tourmente révolutionnaire.

Dans *la Noce* plus que dans n'importe quelle autre de ses œuvres, Wyspianski est le poète de sa génération et de son époque. L'état des âmes contemporaines, l'attente fiévreuse des événements à venir, l'appel énergique à l'action, voici ce que symbolise *la Noce*. Peu importe l'accord tragique par lequel finit le drame (Yasiek perd la corne d'or sur laquelle il devait sonner l'appel à l'action), nous savons

que malgré tout — après la nuit fatale le jour poindra, le jour de *l'Affranchissement*.

La forme même du drame fit une impression profonde. D'un coup Wyspianski se révéla metteur en scène incomparable, décorateur étonnant, maître absolu de tous les moyens techniques de la scène. De la tragédie grecque qu'il avait suivie dans ses premières œuvres (*Meleager*, *Protesilas et Laodamia*, etc.), il passa au théâtre populaire des marionnettes, la *jaselka* ou *szopka*, si chères au peuple polonais, surtout pendant les fêtes de Noël, où on a l'habitude d'amuser les enfants par les représentations de ces petits guignols que portent sur leurs dos, à la place du Marché, les gars de Cracovie.

A la forme et aux thèmes nouveaux répondit un nouveau symbolisme. Avec une belle insouciance, Wyspianski sortit sur les planches du théâtre les personnages vivants et morts, réels et fantastiques, et les conduisit dans une danse folle, au son de la mélodie que joue sur les branches sèches le fourreau en paille (1) — symbole de la vanité et de la bêtise humaines...

Je ne peux pas analyser aujourd'hui, en quelques paroles brèves, toute l'œuvre poétique de Wyspianski. J'ai eu déjà l'occasion d'en parler ici même et c'est à ces chroniques du 1-XII-1904 et 15-III-1907 que je renvoie le lecteur. Mais il faut pourtant remarquer deux choses. D'abord, l'évolution du talent de Wyspianski était encore loin de sa fin. Tout en agonisant, le Poète rêvait encore de vastes entreprises artistiques. Son dernier drame, *les Juges*, où il y avait du Shakespeare et de l'Ibsen, son étude sur *Hamlet*, sa traduction, ou plutôt sa transposition du *Cid*, montrent que son esprit inquiet cherchait toujours des voies nouvelles d'expression poétique.

Et puis, si nous voulons nous rendre compte de l'influence et de la puissance suggestive qu'exercent les écrits de Wyspianski, nous en trouverons la clef non seulement dans la nouveauté hardie de sa forme, non seulement dans la profondeur de sa pensée et de son sentiment, mais encore et peut-être surtout en ce qu'il a restauré la tradition des grands poètes romantiques de la Pologne, de Mickiewicz, de Slowacki, qui furent ses maîtres, qu'il noua de nouveau les liens nationaux, rompus par l'invasion de l'art scandinave et de l'art symboliste belge et français.

Comme peintre, Wyspianski fut décorateur par excellence au sens le plus haut du mot. Il fut l'élève aimé du grand Matejko, dont il subit l'influence. Entre les compositions picturales de Wyspianski et la décoration de la Notre-Dame de Cracovie (par Matejko) la

(1) *Chochol* — fourreau en paille dont on enveloppe les troncs des arbres délicats pour les protéger contre la gelée.

parenté est indéniable. Mais Wyspianski, pendant son séjour à l'étranger, surtout à Paris, fit connaissance de la culture artistique du monde entier. Si Matejko fut son maître de la première heure, Puvis de Chavannes et les artistes japonais du XVIIIe siècle n'en sont pas moins. Ce sont peut-être ces derniers qui lui ont le mieux appris la recherche du style et des harmonies colorées, le sentiment décoratif, l'amour fidèle de la nature. Les moyens acquis par l'enseignement et par les études spontanées, Wyspianski les emploie pour exprimer toujours et rien que lui-même. Ses *Vitraux* (« Casimir le Grand », « Saint Stanislas l'Evêque », « Saint François d'Assise », etc.), ses *Trésors de Sézam*, ses pastels innombrables où revient toujours le thème de l'enfance et de la maternité, ses compositions décoratives dans l'église Saint-François, à Cracovie, font preuve d'une personnalité forte et profonde.

Le critique implacable qu'est l'avenir jugera l'œuvre du Poète et du Peintre et glissera peut-être des épines dans sa couronne de lauriers; quant à nous, nous ne pouvons que semer aujourd'hui sur sa tombe les fleurs d'amour, d'admiration et de douleur.

§

M. Jakob Mortkowicz, un des copropriétaires de la maison d'édition G. Centnerszwer ,Sp., a entrepris la tâche louable et difficile de **la publication de l'œuvre complète de Nietzsche en langue polonaise**. L'entreprise était d'autant plus risquée qu'une atmosphère très hostile à la philosophie de la force et de la beauté régnait alors en Pologne. Les difficultés n'ont pas effrayé l'éditeur. L'œuvre qui, dans d'autres pays, exige d'habitude des subsides de l'Etat ou des riches sociétés, il la mena à lui seul. Il eut le bon goût d'en confier la partie littéraire à Waclaw Berent, romancier bien connu et très familier de l'œuvre de Nietzsche. La publication tout entière sera composée de douze volumes, dont neuf ont déjà paru : *I. Ainsi parla Zaratustra* (Waclaw Berent trad.), *II. Par delà le bien et le mal* (Stanislaw Wyrzykowski trad.), *III. La Généalogie de la morale* (Leopold Staff trad.), *IV. Dithyrambes dionysiaques* (Stanislaw Wyrzykowski trad.), *V. Crépuscule des idoles* (Stanislaw Wyrzykowski trad.), *VI. La Gaya scienza* (Leopold Staff trad.), *VII. L'Aurore* (Stanislaw Wyrzykowski trad.), *VIII. L'Antichrist* (Leopold Staff trad.), *IX. La Naissance de la tragédie* (Leopold Staff trad.) ; sous presse : *X. Humain trop humain* (Konrad Drzewiecki trad.)

L'audace de l'éditeur fut récompensée : les trois premiers volumes ont déjà une nouvelle édition. Il doit en être reconnaissant aux traducteurs qui ont fait un travail excellent et extrêmement consciencieux. S'il est possible de traduire sans perdre de la beauté et de la

pensée de l'original, les traducteurs l'ont fait. Je prends au hasard dans *Zaratustra* les passages de l'original et je les compare à la traduction de M. Berent. L'exactitude et la forme en sont parfaites ; je n'aurais qu'un reproche à faire : le style biblique de Nietzsche a une beauté simple et haute, celui de M. Berent est trop souvent solennel, mais — hâtons-nous d'ajouter — cette solennité est toujours du meilleur aloi.

La forme extérieure de la publication (papier, caractères, arrangement et décorations) fait honneur à l'éditeur, qui a su déjà acquérir une renommée, grâce au bon goût et la recherche de ses éditions.

On ne peut que souhaiter que l'œuvre soit menée à bonne fin. Elle mérite l'approbation et le succès.

Memento. — Volumes reçus : Waclaw Wolski, *Powiesc tajemna* (poésies, 2e série), Gebethner i Sp. ; le même, *Ballady tatrzanskie* (poésies), ibid.

MICHEL MUTERMILCH.

## *LETTRES NÉERLANDAISES*

A.-G. van Hamel : *Het letterkundig leven van Frankryk, Studiën en Schetsen*, 3 vol., Amsterdam, Van Kampen en Zoon. — Memento.

Depuis l'automne de 1879, lorsque, déjà presque célèbre dans son pays, il renonça à une carrière brillante et s'en alla à Paris se faire inscrire élève de l'Ecole des Hautes Etudes et se mettre, sous la direction de Gaston Paris, à l'étude de la philologie romane, jusqu'à sa mort survenue en avril dernier, Van Hamel a voué presque toute sa vie, une vie de travail ardent, à la recherche de « l'Ame française » (1). Qu'il s'occupât — avec combien d'énergie et de patience ! — de l'édition critique d'anciens textes ou initiât ses compatriotes aux secrets de « l'accent » ; qu'il apprît à d'avides élèves l'art si difficile de dire les vers et celui, non moins difficile, de la traduction ; qu'il analysât, avec son grand sens de l'humour, une « amusante épopée » ou contât quelque gai fabliau ; qu'il parcourût avec ses lecteurs le théâtre classique ou les conduisît à travers la littérature moderne, c'était toujours et par-dessus tout l'Ame française qui le passionnait. On a dit de lui que, Hollandais de naissance, il était devenu Français par droit de conquête, et l'on peut soutenir, sans crainte d'exagérer, que nul n'a travaillé avec autant d'intelligence et de succès à propager en Hollande l'étude de la langue et de la littérature de votre pays et à nous familiariser avec l'esprit français.

En 1898 il publiait deux séries d'*Etudes et Croquis* sous ce titre

(1) Un discours prononcé par lui à l'Université de Gröningue en 1897 et publié la même année en brochure (J.-B. Wolters) est intitulé : *La Recherche de l'Ame française dans la littérature et la langue de France.*

général : **Het letterkundig leven van Frankryk** (la Vie littéraire en France). Outre que ces deux volumes ont une grande valeur documentaire et que plusieurs des sujets traités demeurent actuels, on est frappé à les lire de l'universalité d'esprit de leur auteur, de sa science solide et de la sûreté de son goût. Je conçois qu'on diffère d'opinion avec lui (pour ma part, si je me courbe respectueusement devant son autorité toutes les fois qu'il expose une question scientifique, je ne voudrais pas souscrire à tous les jugements littéraires qu'il porte), et l'on peut regretter que certains sujets ne soient pas envisagés avec plus de profondeur et un plus haut sens philosophique ; mais tout le monde subira le charme de ces pages — le même charme que dégageait à un si haut degré sa parole parlée et qui faisait dire à l'ambassadeur de France, assistant à un discours prononcé par lui au Congrès de Liège en 1905 : « C'est un magicien (1). »

Je ne puis ici qu'indiquer rapidement quelques-unes de ces études. Dans celle, si richement documentée et témoignant d'une vaste érudition, qui a pour titre *Gaston Paris et ses élèves*, il suit pas à pas l'œuvre immense du maître tant vénéré et, à côté du savant, nous montre l'homme. Dans une autre étude il analyse spirituellement les plus caractéristiques des fabliaux, nous prouvant que « longtemps avant qu'ils eussent trouvé le secret de l'art dramatique et fussent en voie de devenir les premiers auteurs dramatiques de l'Europe, les Français ont été maîtres dans l'art de conter ». Parlant de l'*Œdipe des classiques français* — particulièrement de celui de Corneille et de Voltaire — il rappelle l'étonnante création que fit notre génial Louis Bouwmeester de l'Œdipe de Sophocle. L'étude sur *Paul Bourget* nous fait voir le poète, le critique et le romancier. *Français parlé et écrit* est un vigoureux plaidoyer pour plus d'uniformité et de simplicité dans l'orthographe française. Dans *Une amusante épopée* il explique le *Pèlerinage de Charlemagne*, dont il fait ressortir l'esprit si délicieusement français. Du *Don Juan de Molière* il rapproche celui de Mozart, celui de Tirso de Molina, dont il donne une excellente analyse, et celui du théâtre italien. Ailleurs il passe en revue *les plus anciens auteurs dramatiques de la France*. Dans *Diction dramatique* revit entièrement l'incomparable diseur de vers qu'était Van Hamel.

Je pourrais continuer la liste, si cela ne vous suffisait déjà pour vous convaincre de la variété des sujets traités dans ces deux volumes. Mais j'aime autant terminer par « la petite anecdote » qui clôt la première série.

Lorsque Renan assistait, en 1875, aux fêtes de l'Université de

(1) Raconté par M. Salverda de Grave (*De Gids*, juin 1907).

Leyde (1), il répondit, au nom des savants de son pays, par une improvisation latine au « solennel discours latin » du professeur M. de Vries. Tous, dit Van Hamel,

tous étaient pénétrés d'admiration pour la grande aisance avec quoi l'orientaliste parisien maniait la langue de Cicéron. Mais... presque personne ne l'avait bien compris ou pu le suivre d'un bout à l'autre; car il avait prononcé le latin ainsi que les Français ont coutume de faire, avec l'accent français.

Or, ce qui est vrai d'une langue classique ne l'est pas moins de l'esprit des grands hommes; les pensées qu'ils traduisent, nous pourrons sans trop de peine les comprendre, mais l'élément particulier, la note personnelle, *l'accent* est souvent un obstacle pour complètement les apprécier. Et si, en présence d'un homme comme Renan, ses propres compatriotes hésitent, demandent, se trompent, nous aurions mauvaise grâce à prétendre qu'il soit entièrement compris de nous.

A ces deux séries est venue naguère s'en ajouter, sous le même titre, une troisième que la mort a empêché Van Hamel de publier lui-même. Elle est illustrée d'un très beau portrait de l'auteur et précédée d'une courte préface par M. Van Hall, son ami et collaborateur au *Gids*.

Les 88 premières pages de ce volume sont consacrées aux *Symbolistes Français*. Je crois qu'il existe peu d'études aussi larges et aussi documentées, sur le mouvement symboliste. Comme particulièrement intéressantes je note les observations sur le vers libre et sur le rôle important de « l'e féminin » dans la versification française.

Après avoir donné un exposé général du Symbolisme, depuis ses premières origines, il esquisse en traits vifs et rapides le portrait de quelques poètes. D'Arthur Rimbaud il dit que c'est Arthur Symons qui l'a le mieux caractérisé lorsqu'il l'appelait « non un artiste, mais un homme d'action, un rêveur, mais dont les rêves ont tous été des découvertes (2) ». Il nomme Jean Moréas « une des plus étranges figures dans l'histoire du Symbolisme ». Non, dit-il,

non à cause de son teint basané, devenu vert sur le portrait-caricature des *Hommes d'aujourd'hui*; non à cause de sa nationalité grecque, car du moment qu'il est venu à Paris il n'a eu qu'une seule ambition: être Français et vouer à la langue française toute sa vénération et tout son talent, — en quoi il a d'ailleurs merveilleusement réussi. Mais parce que, après avoir commencé par se mettre bruyamment à la tête du mouvement, il a suivi sa propre voie, et que cette voie a fini par l'amener à la hauteur

(1) Renan visita la Hollande à plusieurs reprises. La dernière fois qu'il y vint, selon V. H., c'était en 1879, lors de la fête commémorative en l'honneur de Spinoza. On sait d'ailleurs que Mme Renan, fille de Henry Scheffer, était originaire d'une famille protestante néerlandaise.

(2) Arthur Symons, *The symbolist movement in literature*.

d'un simple poète français, avec plus rien du « symboliste » ni du « vers-libriste » qu'il avait été.

Suivent les portraits caractéristiques de Gustave Kahn, de Jules Laforgue, de Vielé-Griffin. Le plus complet est celui de Henri de Régnier. Il appelle ce dernier « le plus grand poète de la génération de 1886 », mais en note il ajoute :

Si j'avais compris les poètes belges dans cette étude, j'aurais bien sûr placé au-dessus de tous le nom d'Emile Verhaeren.

*Silhouettes de poètes* contient de captivantes études, mêlées de nombreux souvenirs personnels, sur Georges Rodenbach, Stéphane Mallarmé, Maurice Maeterlinck et Emile Verhaeren. Je voudrais citer longuement, mais je dois me borner à ceci. Après *Sagesse et Destinée* il constate « une évolution importante dans l'esprit de Maeterlinck ». Là-dessus il écrit à celui-ci, le priant de lui dire ses projets littéraires, et de la réponse du poète il détache cette phrase :

Je ne sais si je fais mieux ou pire, tout ce que je sais c'est que j'ai le désir de dire des choses de plus en plus simples, de plus en plus humaines, de moins en moins brillantes, mais de plus en plus vraies.

Par manière d'appendice on a ajouté au volume un très curieux article sur *Victor Hugo en Néerlande*. L'auteur nous raconte d'abord le court séjour que « le plus grand poète français » fit en Hollande en 1866, et il remarque qu'avant cette date déjà il a dû visiter notre pays, citant comme preuve à l'appui plusieurs vers publiés pour la première fois dans *la Dernière Gerbe*, mais écrits en l'été de 1861. Puis, après avoir dit l'opinion que Victor Hugo s'était formée sur la Néerlande, il nous montre la façon dont il fut jugé à son tour chez nous. Ce qui ressort principalement de ces divers jugements c'est l'admiration, une admiration presque sans bornes, d'autant plus grande que les Hollandais d'alors ne trouvaient guère de quoi admirer dans leur propre littérature. Cette admiration (elle ne s'est pas toujours maintenue à la même hauteur ; il y eut des moments de baisse très sensible, notamment après *le Roi s'amuse*, qu'on jugea immoral, et vers 1865, où on trouva le poète par trop révolutionnaire), s'est fait jour de bonne heure en de nombreuses traductions de poèmes et d'œuvres en prose du maître. A partir de 1829, lorsque un certain Van der Hoop, poète obscur mais grand enthousiaste de Victor Hugo, se mit à traduire quelques *Orientales*, les versions ne discontinuent plus, suivant généralement de près la publication de l'original (1). La plupart sont pitoyables, étant l'entre-

(1) Ce n'est que plus tard, à partir de 1842, qu'on s'est mis à traduire les drames de Hugo. Cette fois ce furent surtout des acteurs qui entreprirent la traduction.

prise de poétereaux comme la Hollande en a tant compté de 1830 à 1870. A cet égard, elles demeurent caractéristiques. D'ailleurs Potgieter lui-même, un vrai poète pourtant, ne se montra qu'un médiocre traducteur. Plus heureux furent Beets, qui dans sa *Camera obscura* inséra une fort belle traduction de *Lorsque l'enfant paraît* et contribua par là grandement à rendre Victor Hugo populaire chez nous, et De Genestet, qui traduisit avec non moins de succès *Pauvres Gens*.

Van Hamel compare plusieurs de ces traductions entre elles, à quoi nous devons sur l'art de traduire des remarques fort judicieuses et témoignant d'un goût exquis.

Memento. — Notre théâtre semble plus florissant que jamais. Cette saison déjà nous avons pu assister à la première de plusieurs pièces, dont les plus remarquables sont *Fantazie*, par Marcellus Emants, *Eenzaam*, par Fabricius, et surtout *Uitkomst* et *Vreemde Jacht*, par Herman Heyermans. J'y reviendrai dans une prochaine chronique.

Je dois remettre également de parler de l'*Emile Verhaeren*, de Julius de Boer, et du petit livre *Iets over de literatuur onzer dagen* (un mot sur notre littérature actuelle), par J. de Meester (Van Dishoeck, Bussum).

Voici ce que j'ai trouvé de plus important dans les revues de janvier :

*Groot-Nederland* publie, entre autres, *Eigen Haard*, drame en 4 actes de Mme van Goch-Kaulbach. M. van Nouhuys analyse le drame en vers *Minnestral*, par Fr. van Eeden, auquel M. Verwey consacre également un intéressant article dans son périodique *De Beweging* et dont nous aurons à reparler.

M. de Meester a succédé à van Hamel à la rédaction du *Gids*. Si les lettres néerlandaises ont chance de gagner au change, la littérature française ne pourra qu'y perdre. M. et Mme Scharten, qui ont passé plusieurs années à Paris comme journalistes, publient dans *De Gids* les 60 premières pages d'une « Histoire de la vie parisienne », sous ce titre : *Een huis vol menschen*. — Le Dr Edward B. Koster signe une large étude sur Swinburne, la première de toute une série sur les *Poètes anglais d'aujourd'hui*. Il a pu constater à plusieurs reprises, dit-il, que Swinburne est vraiment trop peu connu en Hollande. Quant à la cause de son peu de popularité en Angleterre, M. Koster la trouve dans le fait qu'il ne fait point de concession au public et dans ses nombreuses « allusions et réminiscences classico-mythologiques ». Du drame *Atalanta in Calydon*, il juge que « rarement génie s'est exprimé de façon si entière dans une œuvre d'art aussi saine, aussi puissante, aussi complète ». Plus loin il nous dit l'influence que Baudelaire a exercée sur le poète anglais et la « vénération enthousiaste » de celui-ci pour Victor Hugo. Cette étude très documentée est illustrée d'admirables citations, toutes caractéristiques. — Dans le même fascicule, le Dr Jan Veth applaudit à l'acquisition par le gouvernement néerlandais des fameux 39 tableaux de la collection Six, parmi lesquels cette *Laitière* de Vermeer qui a tant passionné le pays pendant des mois. En outre, M. Veth plaide le

déchargement du Ryksmuseum sur nos musées de province, car, dit-il, la moitié des tableaux que renferme ce muséum y sont déplacés.

*De XXe Eeuw* publie entre autres *Uitkomst* de M. Heyermans, et dans le même fascicule M. Frans Mynssen loue hautement ce drame, alors qu'il ne trouve guère que du mal à dire de *Fantazie,* la nouvelle pièce de M. Emants.

H. MESSET.

## *LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER*

**Le Roi Candaule à Berlin.** — Me trouvant à Berlin j'ai pu assister, le 9 de ce mois, à la première représentation du *Roi Candaule*, de Gide, au petit théâtre.

La mise en scène était digne de Barnowsky, fort ingénieux directeur et pour sa troupe guide excellent. Mademoiselle Gurlitt, dans le rôle de Nyssia, s'est montrée souple, presque enfantine d'abord, puis tragique — et belle à souhait. Alfred Abel (Gygès) bon, peut-être pas assez « peuple ». Erich Ziegel (Candaule), intelligent peut-être, mais inutilement véhément, trop passionné pour un rôle peut-être trop intellectuel pour le théâtre. Applaudissements à la fin de chaque acte, vigoureux à la fin du troisième; rappels des acteurs, tandis qu'une moitié du public se hâte vers la sortie, une trentaine de personnes en ricanant. Durant le deuxième acte, quelques murmures de réprobation, deux ou trois « C'est dégoûtant », deux sifflets...

Jouée avec une déplorable lenteur, la scène d'alcôve, scabreuse dès que Candaule s'attarde dans son geste (Ziegel semblait le déguster) risquait il est vrai de donner le change. Chaque fois qu'un directeur voudra remplir une soirée uniquement avec cette pièce succincte on indisposera le public par l'excessive longueur des entr'actes et on faussera complètement le *tempo* du dialogue ; c'est un scherzo qu'on joue en andante...

Mais là n'était pas le principal motif d'achoppement : j'en avais averti Gide déjà, lors de la représentation de sa pièce sur l'énorme Volkstheater de Vienne : les Allemands ont déjà *leur* Candaule (c'est le *Gygès et son anneau* de Hebbel) et le gros public, peu souple et insuffisamment cultivé, ne saura trouver intérêt à l'interprétation nouvelle d'un sujet qui lui est familier ; il est pareil à ces enfants qui n'aiment pas qu'on leur raconte différemment une histoire. Et quand il serait capable de goûter cette version nouvelle, des considérations patriotiques l'empêcheront encore. Je sais qu'à Cracovie, par exemple, où Gide n'était pas obombré par Hebbel, la pièce remporta un plein succès.

Pourtant j'étais loin moi-même de m'attendre à l'inouïe férocité de la presse. J'eus la curiosité, les jours suivants, d'acheter une vingtaine

de journaux. Si les critiques dramatiques allemands ont mis quelque cinquante ans à comprendre la valeur de Hebbel, en l'honneur de qui ils immolent Gide aujourd'hui, on peut dire qu'ils rattrapent le temps perdu. Comme ils ne signent pas, j'aime à me dire que ce sont *les mêmes*. Je découpe le plus marquant :

« Les anciens appelaient une *Iliade après Homère* la tentative infructueuse de refaire ce qu'un autre avait mieux fait qu'eux. Aurons-nous à parler aujourd'hui d'un *Gygès après Hebbel !*... L'auteur n'a même pas pour excuse cette bien française ignorance de tout ce qui est étranger. » (*Gazette de Berlin.*) « Gide ne peut avoir lu le drame de Hebbel, dit le *Vorwaerts*. Pour son honneur, il faut le supposer. » Car « dans ce cas (ajoutent les *Muenchener Neueste Nachrichten*), ce Monsieur aurait desservi sa patrie gauloise avec une consciente méchanceté. » « Cette représentation nous aura montré *ad oculos* de quelle monumentale hauteur (wie turmhoch) cet Allemand des marches du Nord est supérieur à ce Gaulois. » (*Deutsche Tageszeitung*). « Le Français n'est pas digne de dénouer les cordons de soulier de l'Allemand. Il est si imperceptiblement petit à côté du géant Hebbel que cela fait pitié. » (*Tægliche Rundschau.*) Et dans chacun : « Le colossal, le titanique le génial Hebbel. » Je ne songe pas sans angoisse que la presse dramatique française, le jour où l'on chercherait à monter le *Gygès* de Hebbel en France, aboierait peut-être tout aussi bêtement. — La *Volkszeitung* enfin devient lyrique : « Une malédiction submerge l'audacieux qui attente aux souvenirs sacrés !... Nous avons notre culture, et certes nous ne pouvons la renier en faveur d'un Français qui profane la tragédie chastement pudique de Hebbel. Non ! non ! nous ne le pouvons pas ! » — Le chauvinisme du *Hamburgischer Correspondant* est plus frondeur : « Si la pièce émanait d'un honorable homme de lettres allemand, elle n'aurait jamais été représentée au Petit Théâtre. » Celui du *Reichsbote* se fait anthropologique : il admire « l'opposition entre la conception germani que et la conception welsche (die welsche Auffassung). » — Celui de la *Zeit* excelle aux rapprochements littéraires : « Si la pièce n'était pas signée du symboliste André Gide, elle aurait aussi bien pu être de Dumas père ou de Dumas fils ». — Et, dans la *Kœnigsberger Allg. Zeitung*, « le mince talent de l'auteur n'a rien su tirer de la légende que, pimentée de maquerellage, une histoire d'adultère avec le célèbre « tue-la ! » et « tue-le ! » sur lequel leur Dumas s'est tant monté le cou. »

Et voici comment la pièce est jugée : « C'est une insipide histoire de lit et de poignard, où personne n'arrive à comprendre pourquoi Candaule introduit Gygès dans son alcôve conjugale. » (*Gazette de Berlin.*) — Et, de la même, cette définition que je m'en voudrais de tra-

duire : « Eine Marionnettenparodie im Kabarett. » De la même encore ceci, que je traduis avec peine : « Candaule peut bien être sympathique aux jeunes fêtards qui volontiers souhaiteraient nombreux d'aussi complaisants introducteurs aux portes des boudoirs des reines qu'ils adorent dans les salons de la Chaussée du Grand Electeur. » La *Volkszeitung* estime que ce seront au contraire « les vieillards — les vieillards énervés — que ce relent amer d'impureté et les morbides chatouillements de cette pièce feront venir en pèlerinage au Petit théâtre. » — « Scène d'atelier » ; « Comédie de Boulevard » (*passim*). « Cela prétend être sérieux. Psychologie de boulevard peut-être. Une farce sans doute ! Nous ne marchons pas. » — (*Volkszeitung*).—Oh ! savoir à quoi s'en tenir :« Qui donc es-tu,et qu'es-tu donc, André Gide ? Moraliste ou Immoraliste ? Pour la monogamie ou pour l'amour libre ? L'amour, la femme sont-ils pour toi possession individuelle ou propriété collective ? Est-ce là du pathétique ou de l'esprit ? Une tragédie ou un jeu galant ? Une religion ou une cochonnerie? (Kochonnerie) ». Quant à l'auteur lui-même il le connaît sans doute : « C'est un frétillant petit Parisien, un fringant petit bout d'homme fourré sous une peau de lion, qui s'affuble d'une longue robe de philosophe allemand. » Et tour à tour « une monstrueuse tête d'hydrocéphale courant sur de minces jambettes », puis «une femelle de termite à tête d'épingle et au ventre intumescent ». (*Der Tag*, Julius Hart — enfin une signature !)

Nous apprenons dans ces journaux que la pièce eut à Paris un éclatant succès ; l'un même dit un « bombenerfolg ». « *En effet* la reine Nyssia n'était, à la fin du second acte, plus vêtue que d'un bracelet et cet effet dramatique provoqua, chez les amateurs d'art de là-bas, de vibrantes salves d'applaudissements » (*Deutsche Tageszeitung* et trois ou quatre autres). Mais,comme le fait judicieusement observer la *Warheit*, « pour celui qui ne trouve son plaisir que dans l'érotisme, quel besoin a-t-il d'aller le chercher chez Barnowsky » ! Je ne compte pas ceux qui traitent la chaste Nyssia de putain, mais ne me retiens pas de signaler la scientifique pudeur du *Hamburgischer Correspondent* : « Ce qu'on nous offrit, ce fut la tragédie de l'exhibitionnisme. Les farouches légendes que le personnel des bateaux et les guides nous chuchotent à l'oreille encore aujourd'hui sur les rives de la Grèce et de l'Egypte, les histoires, à donner le frisson, de ces natures viciées qui réclament des témoins de leurs excitations, ces phénomènes psycho-pathologiques dont la recherche était réservée à la psychiâtrie ultra-moderne, nous ont été servies enfin sur une scène de notre capitale. »

S'agit-il vraiment du *Roi Candaule* dont ici même Louis Dumur exaltait la noblesse et la fière beauté? dans lequel Maurras découvrait de secrètes profondeurs politiques... N'en doutez point ; mais la criti-

que dramatique des quotidiens est partout la même et les deux excellents articles d'Emile Haguenin, professeur de littérature française à l'Université de Berlin, avant et après la représentation, dans la *National Zeitung* et dans le *Tag* — eussent également dominé le reste de la critique dans n'importe quel autre pays. Le ton des Revues est tout autre ; celles d'ici n'ont pas encore parlé.

Ceux qui savent à quel point, en Allemagne, la culture de l'élite sait s'élever au-dessus des préjugés vulgaires, se garderont du reste de conclure trop vite à l'impénétrabilité et à l'incompréhension réciproque des deux pays.

LUCILE DUBOIS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

### Histoire

Baron de Batz : *La Vie et les Confessions de Jean, baron de Batz*; Calmann Lévy. 7 50
André Bonnefons : *La Chute de Venise (1789-1799)*; Perrin. 5 »
G. Capon et R. Yve Plessis : *Vie privée du prince de Conty, Louis-François de Bourbon (1717-1776)*; J.-B. Schmit. 15 »
Eugène Déprez : *Etudes de diplomatique anglaise*; Champion. » »
L. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon. La Religion*; Plon. » »
Marquis de Lorlat et Chanoine Charpentier : *Un Page de Louis XV*; Alcan. 7 50
A. Malet : *Histoire contemporaine*; Hachette. 4 »
Paul Matter : *Bismarck et son temps. III*; Alcan. 10 »
Pierre Quentin-Bauchart : *Lamartine et la Politique étrangère de la Révolution de février*; Juven. 7 50
A. Slovat : *La Bataille d'Austerlitz*, trad. de L. Leroy ; Daragon. 3 50
J. Tiersot : *Les Fêtes et les chants de la Révolution française*; Hachette. 3 50

### Littérature

Hortense Allart de Méritens : *Lettres inédites à Sainte-Beuve*; Introd., et notes de Léon Séché, Portr. et autographe. « Mercure de France ». 7 50
G. Casella : *J.-H. Rosny*; Sansot 1. »
George Fonsegrive : *Ferdinand Brunetière*; Bloud. » »
Jean-Paul Nayrac : *La Fontaine*; Paulin. » »
Saint-Amant : *Les plus belles pages*. Notice de Remy de Gourmont et Frontispice ; « Mercure de France ». 3 »
Edouard Schuré : *Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs*; Perrin. 3 50
Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et Mme d'Agoult*. Portraits et autographes ; « Mercure de France ». 7 50
Stendhal (Henri Beyle) : *Les plus belles pages*; Notice de Paul Léautaud. Portrait gravé sur bois d'après Södermark. « Mercure de France. » 3 50

### Philologie

Raoul de Félice : *Les Noms de rivières*; Champion. » »

### Philosophie

Albert Leclère : *La Morale rationnelle dans ses relations avec la philosophie générale*; Alcan. 7 50
Jean Hily : *Esquisses d'une Nouvelle Synthèse de philosophie. La Philosophie Alethélogique*. Néauber. 10 »

### Poésie

Lucie Delarue-Mardrus : *La Figure de proue*; Fasquelle. 3 50
Léo Larguier. *Jacques*; « Mercure de France ». 3 50
Victor-Emile Michelet : *L'Espoir merveilleux*; « Mercure de France ». 3 50
L. Sailhan : *Petits poèmes*; Sansot. 3 »
R. Vermandois : *Les Sources Folles*; Sansot. 3 »

### Publications d'Art

Mécislas Golberg : *La Morale des Lignes ;* Messein. » »

### Questions militaires

A. Pastrez : *Ce que l'Armée peut être pour la Nation ;* Misch et Thron, Bruxelles. » »

### Questions religieuses

Edmond Albe : *Les Miracles de N.-D. de Roc-Amadour ;* Champion. » »

Raoul Allier : *Le Protestantisme au Japon ;* Alcan. 3 50

### Roman

Pierre d'Aulnoye : *Le lieutenant de Trémazan ;* Perrin. 3 50

Henri Barbusse : *L'Enfer ;* Librairie Mondiale. 3 50

René Boylesve : *Mon Amour ;* Calmann-Lévy. 3 50

Charlotte Chabrier : *Les Gens de bien ;* Silhouettes protestantes ; Juven. 3 50

L. Dalsace : *Dette fatale ;* Perrin. 3 50

Georges Denoinville : *Fils d'Annexé ;* Bonvalot-Jouve. 3 50

Gabriel Genin : *Le Lion Triomphant ;* Edition Moderne. 3 50

Jean Grave : *Terre libre ;* « Temps nouveaux ». 3 50

Kerlys : *C'est faiblesse d'aimer ;* Librairie des Saints-Pères. 3 50

Edouard Lepage : *Amédée Lobusepion ;* Albin Michel. » 95

Louis Létang : *Grippe-Soleil ;* Calmann-Lévy. 3 50

Emile Moselly : *Le Rouet d'Ivoire ;* Plon. 3 50

Jules Perrin : *Deux Fantômes,* Fasquelle. 3 50

### Sciences

Charles Henry : *La Loi des petits nombres. Recherches sur le sens de l'écart probable dans les chances simples à la roulette, etc.* Laboratoire d'Energétique. 4 »

Dr Lucien Nass : *Les Névrosés de l'Histoire ;* Libr. Universelle. 3 50

### Sociologie

Paul Adam : *La Morale de Paris ;* Edition Moderne. 3 50

Victor Griffuelhes : *L'Action syndicaliste ;* Rivière. » 60

Emile Pouget : *La Confédération générale du Travail ;* Rivière. » 60

Georges Sorel : *La Décomposition du Marxisme ;* Rivière. » 60

### Théâtre

L.-H. Lecomte : *Histoire des Théâtres de Paris. Les Jeux Gymniques. Le Panorama dramatique ;* Daragon. 6 »

Alphonse Séché et Jules Bertaut : *L'Evolution du Théâtre contemporain ;* Préface par E. Faguet et Index des noms cités ; « Mercure de France ». 3 50

### Voyages

Isabelle Eberhardt : *Notes de route ;* Fasquelle. 3 50

Gabriel Faure : *Heures d'Ombrie ;* Sansot. 3 50

E. Gomez Carrillo : *Langueurs d'Alger,* trad. de l'espagnol par Ch. Barthez ; Sansot. 1 »

### Divers

Bagneux de Villeneuve : *Le Baiser ;* Daragon. 8 »

Paul Eudel : *Trucs et truqueurs ;* Librairie Molière. 6 »

Albert Maire : *La Technique du Livre ;* Paulin. 6 »

## *ÉCHOS*

A propos de la collection d'autographes Campe de la « Stadtbibliothek », à Hambourg. — Les livres français à l'étranger. — Une lettre de M. P.-N. Roinard à propos des *Miroirs*. — M. Bernard Shaw et l'antisémitisme. — Paul Verlaine à l'Odéon. — *Malva*. — L'anthologie de *Gil Blas*. — *Les Documents du Progrès*. — Erratum. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

**A propos de la collection d'autographes Campe de la « Stadtbibliothek » à Hambourg.** — Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 20 janvier 1908.

Monsieur,

Le *Mercure* du 1er décembre dernier a publié un écho : *Lettres inédites de Voltaire*, où il est question (p. 575) de lettres inédites de Voltaire appartenant à « *la collection de manuscrits léguée récemment à la Bibliothèque de Hambourg par Mme Elisabeth Campe... qui seront mises au jour pour la première fois.* » L'information est de tout point erronée : les 2 seules lettres inédites de Voltaire que renferme ladite collection d'autographes, d'ailleurs assez riche, ont été copiées par moi en 1906 à la *Stadtbibliothek* et publiées avec un commentaire au n° de juillet-septembre 1907 de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (14e année, no 3). — Cette rectification opérée, je pense, Monsieur, que, puisque j'ai été amené à parler dans le *Mercure* d'une collection dont toutes les pièces me sont connues, il vous sera agréable d'en publier ici un numéro, une lettre de Sainte-Beuve à Oscar Ludwig Bernhard Wolff (1799-1851), professeur de littérature à l'Université d'Iéna. Ce personnage, né à Altona et d'origine israélite, mais converti au protestantisme, avait joui naguère d'une renommee extrême comme improvisateur (1). Depuis sa nomination à Iéna, en 1829, il ne s'occupait plus que de littérature. C'était un dilettante plutôt qu'un savant, un polygraphe sans profondeur, qui, en moins de 25 années, produisit plus de 100 volumes. Cependant, il importe de noter que ses *Altfranzœsische Volkslieder* (1831), encore que d'une exactitude philologique contestable, voire chancelante, ont contribué puissamment à faire connaître aux Allemands la grâce naïve de notre folklore médiéval, qu'il ne serait même pas impossible qu'ils aient éveillé en M. Haupt le sens de sa vocation — celui-ci commença, en effet, ses collections en 1835 — et qu'enfin la traduction de cette « *cantefable* » unique : *Aucassin et Nicolette* en 1833 mériterait à elle seule — sans que nous oubliions que Uhland, Koreft et Platen la connaissaient déjà parfaitement — qu'il fût beaucoup pardonné à un homme que le dédain final de ses compatriotes précipita dans un radicalisme de *descsperado* où se terminèrent ses jours. La lettre qui va suivre est la seule que possède de Sainte-Beuve la collection Campe. Il serait intéressant de préciser si la correspondance avec Wolff — dont le voyage à Paris en 1836 lui permit peut-être de lier connaissance personnelle avec l'écrivain de la *Revue des Deux Mondes* — fut continuée. L'équivoque *Autobiographie* que Wolff mit en tête du t. I de ses *Portraits und Genrebilder* publiés à Cassel en 1839 et qu'il a réimprimée en 1841 au t. I de l'édition en 14 volumes de ses *Schriften* (Iéna, 1841-42), s'arrête, comme celle de Gœthe — et c'est là leur unique ressemblance — à l'arrivée à Weimar, en mai 1826. Je serais trop heureux si cette note aidait à découvrir quelque part une série nouvelle d'effusions épistolaires de l'auteur des *Lundis*, jusqu'alors insoupçonnée. — Agréez, Monsieur, *etc.*

CAMILLE PITOLLET.

*Monsieur le docteur Wolff,*
*professeur de littérature moderne à l'Université de Iéna (Prusse).*

Paris, le 20 juillet 1833.

Monsieur,

Je suis fort reconnaissant à mon ami M. Marmier (et je vous prie de le lui dire, s'il est encore à Iéna) du souvenir qu'il a bien voulu garder de moi, de certains jolis vers qu'il a songé à m'envoyer, et aussi de l'utile et agréable relation qu'il me procure en votre personne. Certainement, Monsieur, je serai très honoré et très heureux de pouvoir vous donner tous les renseignements que vous désirez sur notre littérature actuelle. Je voudrais moi-même avoir à vous questionner plus que je ne le ferai sur la vôtre, mais mon ignorance de l'allemand et mes connaissances restées beaucoup trop générales sur une littérature dont j'admire tout ce que je connais m'empêcheront peut-être d'avoir à vous préciser des questions : faire des questions c'est déjà savoir, et vous aurez, Monsieur, cet avantage sur moi.

Quant à ce que vous me dites de la *Revue des Deux Mondes*, je suis de votre avis : il faudrait qu'on s'y occupât de manière suivie de faire connaître les produc-

(1) Voir dans les *Entretiens avec Gœthe* de J.-P. Eckermann (Ed. Reclam, I, 171-172) les louanges de Gœthe pour le talent d'improvisateur de Wolff, qui obtint par l'entremise de l'auteur de *Faust* une chaire au gymnase de Weimar. Gœthe disait de lui à Eckermann que c'était « ein entschiedenes Talent », mais il avait bien constaté, en même temps, la faiblesse de ce talent. Cet entretien est daté de janvier 1826.

tions et les renommées étrangères. Par malheur, la *Revue des Deux Mondes* est trop simplement un magazine, une boîte à lettres, où il n'y a pas d'unité de rédaction, ni d'ensemble. L'influence que j'y puis avoir ne va pas du tout à changer cette incohérence, et est, pour ainsi dire, toute personnelle : j'y puis mettre, en signant, ce que je veux : voilà à peu près tout. Le directeur se contente d'avoir une douzaine de noms plus ou moins connus qui reviennent tour à tour dans sa *Revue;* un travail utile, sérieux, prolongé, venu du dehors et ayant besoin d'une certaine retouche, courrait risque d'attendre et de subir mille ajournements. Comme le directeur de la *Revue* se trouve, pour le moment, à Londres, je n'ai pu lui parler directement de votre proposition; mais ce que je vous en dis est appuyé sur beaucoup de faits et de précédents analogues à ce que vous offrez. Il faudrait, pour qu'un travail comme celui dont vous me parlez trouvât place, un journal du genre de l'ancien *Globe,* ayant une direction littéraire assez une et voulant enseigner et non amuser le public. Or, depuis trois ans, grâce à la dissolution qui a eu lieu dans les doctrines et entre les personnes, il n'y a pas eu moyen encore d'organiser une semblable entreprise, dont le besoin, pourtant, se fait sentir de plus en plus.

Pour tout ce qui dépendra personnellement de moi, Monsieur, j'espère pouvoir vous satisfaire plus que dans la précédente demande. J'aurais, dès à présent, à vous prier d'être indulgent pour un correspondant qui sera peut-être irrégulier, car notre vie d'ici est bien peu posée et livrée à tout moment à mille diversions; là-bas, Monsieur, chez vous, vous menez une vie savante, régulière, dans l'étude et les livres, et, ici, nous ne savons pas toujours à quoi se passent et se dispersent nos jours, nos années. Moi, je m'estimerais heureux que quelque renseignement de ma part pût être bon entre les mains d'un homme de votre mérite ; voilà surtout ce que je désire que vous croyiez.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

SAINTE-BEUVE.

Mille amitiés de ma part à M. Marmier, s'il vous plaît, au cas où il serait encore des vôtres; ses feuilles volantes m'ont apporté de lui un bien gracieux souvenir.

(Rue Montparnasse, 1 *ter*.)

§

**Les livres français à l'étranger.**

Monsieur,

Bien qu'étranger à la rédaction du *Mercure de France,* je m'aventure à vous demander d'accueillir dans votre revue les quelques réflexions suivantes, que me suggère la lettre de M. Marcel Boulenger parue dans votre numéro du 16 décembre.

Pourquoi l'auteur de *l'Amazone blessée*, pendant qu'il était en humeur de rétractation, ou simplement de mise au point, n'a-t-il pas aussi fait amende honorable pour le malencontreux passage suivant, cité par votre collaborateur M. de Bury ?

« En Amérique, à Londres, une femme comme il faut n'achète pas un livre français, cela n'est pas convenable. Les libraires anglo-saxons placent pudiquement à l'intérieur de leur boutique tous nos romans, quels qu'ils soient, dans le coin des livres défendus... »

A quelle source M. Marcel Boulenger a-t-il puisé ces étranges informations ? Appliquée à l'Amérique, son assertion mérite tout au plus d'être admise à l'égard de quelques individus ou, si l'on veut, de quelques groupes d'individus isolés : catholiques bigots des petites villes canadiennes, protestants sectaires de la « Sion » du « Prophète Dowie ». Mais, en thèse générale, c'est une lourde erreur, pour ne rien dire de plus, que de prêter cette défiance de notre littérature à l'ensemble des populations nord-américaines. Même dans le bas Canada, où les préventions contre la France d'aujourd'hui excèdent les sympathies pour la France d'autrefois, on n'oserait pratiquer ce boycottage de nos œuvres littéraires. Faut-il dire les conférences françaises organisées par les sociétés savantes de l'Union ?

mentionner que l'élément féminin, tout spécialement, les suit avec une persévérance et un snobisme yankees ?

Si je puis, à la rigueur, pardonner à M. Marcel Boulenger sa méconnaissance de l'un peu lointaine Amérique, je ne saurais trouver d'excuse à ses erreurs concernant l'Angleterre, dont la proximité rend intolérable ce travestissement de ses mœurs, ou plutôt cette défiguration. Un simple voyage à Londres eût convaincu le chroniqueur de *l' Intransigeant* que les libraires, contrairement à ce qu'il croit, n'y dissimulent point nos romans « à l'intérieur de leur boutique ». A la faveur d'une promenade dans le West-End, il aurait pu goûter la satisfaction patriotique de voir, dans maintes vitrines, des rangées d'in-dix-huit portant la livrée bouton-d'or ou jaune serein de nos princes de l'édition. Que n'a-t-il flâné dans Charing Cross Road, la rue affectionnée maintenant des libraires ? Ignorât-il l'anglais, il lui eût été loisible d'y bouquiner comme sur les quais de la Seine, et peut-être eût-il découvert *l'Amazone blessée* dans la boîte à deux pence !

Qu'il apprenne donc, puisque, visiblement, il n'a parlé que par ouï-dire trompeur, que la maison anglaise qui, à Londres, sert de correspondant à un éditeur parisien, n'expose guère à son étalage que des marchandises françaises ; que les salles de vente londoniennes mettent fréquemment aux enchères quelque lot ou collection de livres où les œuvres de nos romanciers figurent dans de notables proportions ; que s'il est *objectionable* et même *shocking* pour une Anglaise « comme il faut », ainsi qu'il dit avec si mondaine élégance, de lire *les Contes drôlatiques* ou *la Terre*, par exemple, dans les assez lourdes traductions qu'on a faites, il est toléré, et même *smart* dans un certain monde, de prendre directement contact avec les textes originaux ; qu'enfin les « bibliothèques circulantes », pour parler le charabia bilingue de nos nationaux établis en territoire britannique, c'est-à-dire les cabinets de lecture, de Mudie, de Rolandi, de Pelletier, fournissent de romans français — et dans quelle mesure redoutable ! — une clientèle surtout féminine qui passe Londres et le Royaume-Uni, pour s'étendre jusqu'aux possessions d'outre-mer.

J'arrête l'énumération, croyant en avoir dit assez ; et j'en appelle, pour l'exactitude des faits ci-dessus, à votre collaborateur Henry-D. Davray, qui, connaissant l'Angleterre, ne me démentira pas.

J'ajouterai que les Anglo-Saxons, beaucoup mieux renseignés sur nous que ne le pense généralement le gros public — et M. Marcel Boulenger — savent fort bien qu'une œuvre d'imagination n'est point forcément, parce que française, malsaine.

Ils discernent sans peine ce qui est pornographique de ce qui ne l'est pas ; distinguent, par exemple... *le Vieux Marcheur* de *l'Almanach du Vieux Marcheur !*

Mais que doivent-ils penser à voir des écrivains de mérite (et je tiens M. Marcel Boulenger pour tel — quand il n'écrit pas dans *l'Intransigeant*) parler avec tant d'ignorance, ou de légèreté, des choses d'Amérique et d'Angleterre ?

Excusez cette lettre un peu longue et surtout tardive. Mon excuse, à ce dernier point de vue, est de n'avoir que tout récemment pris connaissance du passage cité par votre collaborateur.

Je vous prie de me pardonner une incursion dans un domaine dont la direction du *Mercure* ne m'avait point consenti l'accès, et d'agréer, monsieur, l'assurance de ma considération très respectueuse.

ADRIEN GEOFFROY.

§

**Une lettre de M. P.-N. Roinard à propos des « Miroirs ».**

18 janvier 1908.

Mon cher Vallette,

Vous savez qu'il n'entre guère dans mes habitudes de réclamer, mais... au moment où *la Phalange* édite par souscription et en grand luxe mon œuvre capitale, *les Miroirs*, je me dois à sa défense.

Par le *Mercure* — article de M. Jean Marnold — j'apprends que récemment parut sous ce même titre, *les Miroirs*, un ouvrage musical de M. Maurice Ravel.

On dirait vraiment que chaque publicité donnée à mon drame lyrique ne m'apporte que malencontre, car, après tant de déboires, me voilà aujourd'hui, bien à regret, contraint de prier M. Ravel — pour dissiper une équivoque à l'un et l'autre préjudiciable — ou de modifier ou de changer le titre que porte son œuvre.

Mes raisons les voici :

1° Priorité — M. Marnold dote M. Ravel d'une trentaine d'années d'âge. Or, il y a près de quinze ans, (alors M. Ravel n'avait pas, je pense, encore pu se produire), à propos des récitations à l'Odéon, les feuilles quotidiennes parlèrent de mes *Miroirs*. Plus tard, en 97, pas moins de cinquante journaux ou revues annoncèrent la représentation sous le patronage de Rodin, Carrière, Dolent, Geffroy, etc... (Voir, entre tous, le *Mercure de France*, juin 97).

D'aucuns même publièrent la distribution des rôles alors en répétition. De par tant de sanctions, ce titre *les Miroirs* me demeure désormais acquis.

2° Au contraire des coutumes, mon titre n'est pas qu'une « enseigne littéraire »; il répond si profondément à la pensée de l'auteur et s'accorde en si stricte harmonie avec les *motifs* du décor et les *orchestrations de l'ambiance symbolique* que nul ne saurait ni le modifier ni le changer.

Dans les œuvres musicales, d'ordinaire, les titres s'avèrent assez spécieux ou vagues pour, — la plupart du temps, — pouvoir subir sans dommage l'agrément d'une épithète, l'appui d'un adverbe ou le transfert en locution.

Me fiant aux chaleureux éloges que lui décerne M. Marnold, je pourrais, par contraste avec les miens si malchanceux, proposer à M. Ravel cette sympathique indication : *les Heureux Miroirs ;* mais n'ayant aucun conseil à lui insinuer, je le prie simplement, et avec la déférence que je lui dois, de vouloir bien me rendre, au mieux de nos intérêts, le titre qui m'appartient.

Je l'en prie d'autant plus que ma pièce *les Miroirs* comporte une musique de scène ne pouvant s'éditer que sous cette même dénomination.

En le souhaitant de grand cœur, je pense que M. Maurice Ravel n'hésitera pas à s'incliner courtoisement devant *mes raisons* que, par surcroît et pour le persuader, j'autorise d'un droit non légal et peu enviable, mais assez respecté en art : le droit d'aînesse.

Veuillez, etc.

P.-N. ROINARD.
7, rue Pixérécourt.

§

**Mr Bernard Shaw et l'antisémitisme.** — Récemment, le Dr Max Nordau accusa Mr Bernard Shaw d'être antisémite, et le spirituel écrivain s'en défend dans une lettre adressée au *Jewish World*.

Quand, en vous présentant à mes lecteurs, j'ai mentionné que vous étiez juif, ce ne fut pas avec l'intention de faire appel aux préjugés antisémites pour vous dis-

créditer. Il ne m'est jamais venu à l'idée que vous puissiez être autrement que fier d'être Juif. En Angleterre, nous n'avons pas d'antisémites ; nous avons, en leurs lieu et place, les Sionistes, et l'on sait que je suis un ami de ceux-ci. Ici la meilleure manière de susciter l'intérêt en faveur de quelqu'un est de réclamer pour lui le titre de Juif. Chaque 19 avril, nos conservateurs, nos impérialistes, notre parti de la cour vont en pèlerinage à la statue du seul premier ministre d'Angleterre qui fut Juif, et, sur le piédestal, ils entassent les primevères, sa fleur favorite. Les pairs les plus éminents de la Chambre des Lords épousent des juives, et on les juge heureux dans leur choix. La mention que j'ai faite de votre race ne peut vous faire aucun tort en Allemagne parce que, là, personne ne l'ignore. Elle vous fera honneur en Angleterre parce qu'immédiatement tout le monde en conclura que vous êtes un homme capable, un homme riche, un homme cultivé et un homme qui a une généalogie. Le seul Juif qu'on méprise en Angleterre, est le Juif qui a honte de sa race. Ceux-là d'ailleurs sont universellement méprisés, qu'ils soient Juifs ou Gentils. A vrai dire, nos Juifs sont plutôt enclins à faillir dans le sens opposé. Ils se vantent de leur race comme je me vante d'être Irlandais. Notre fameux acteur Irving assura le succès du *Marchand de Venise* en faisant hardiment de Shylock un personnage sympathique en dépit du texte de Shakespeare. Dickens, qui fit d'un juif le « vilain » d'un de ses premiers romans, dut en faire amende en introduisant dans un ouvrage subséquent un juif impossiblement aimable. Pendant la guerre Boer, il était beaucoup plus rassurant d'être un juif qu'un Anglais typique. Tous les Anglais typiques étaient du côté des Boers, tous les juifs étaient du côté des Anglais, à part les juifs ouvertement révolutionnaires.

§

**Paul Verlaine à l'Odéon.** — La seconde des Récitations poétiques organisées par Charles Morice à l'Odéon était consacrée, le 22 janvier, à Paul Verlaine. Le succès en a été très grand. Ce qu'il faut particulièrement louer, cette fois, c'est l'unité, l'harmonie parfaite de l'ensemble. Les répliques du poète sensuel et du poète mystique, de l'auteur des *Fêtes Galantes* et de *Sagesse*, de *Jadis et Naguères*, composaient comme les péripéties d'une tragédie entre toutes émouvante, que soutenait, qu'accompagnait à merveille la musique : Rameau, Schumann, Beethoven, interprétés savamment par l'excellent orchestre que dirige M. Francis Touche.

Mlles Brille et Ventura, MM. Vargas, Capellani, Rollan ont mérité les applaudissements unanimes du public enthousiaste qui emplissait la vaste salle.

Mercredi, 12 février, à 4 h. 1/2 : Banville.

§

**Malva.** — M. Raymond Bonheur achève un drame musical : *Malva*, inspiré du conte de Gorki.

§

**L'anthologie de « Gil Blas ».** — Un quotidien qui donne, à l'heure actuelle, une place à la poésie, le fait vaut d'être noté. *Gil Blas* publie des poèmes le lundi, en tête de sa seconde page. Les manuscrits doivent être adressés à M. Gustave Kahn, à la rédaction du journal.

§

**Les Documents du Progrès**, tel est le titre d'une revue mensuelle internationale qui se publie simultanément en trois éditions : française, anglaise, allemande. Grâce à ces trois éditions, les *Documents du Progrès* se proposent « d'apporter un ensemble de documents et de faits qui renseigneront sur « *le progrès organique* » de l'espèce humaine, tel qu'il s'élabore dans tous les pays, bien que souvent d'une manière inconsciente, inaperçue de ceux-là mêmes qui en sont les artisans ». Envoi gratuit d'un spécimen, dans l'une des trois langues, sur demande adressée à l'administration, 59 rue Claude-Bernard, Paris.

§

**Erratum.** — Page 373 de notre dernière livraison, en note, au lieu de : « Ce mot pourrait à peu près se traduire par photographique », « lire : pornographique ».

§

**Publications du « Mercure de France ».**

LES PLUS BELLES PAGES DE SAINT-AMANT, avec une Notice de Remy de Gourmont et un frontispice. Volume petit in-16, 3 fr.

JACQUES, poème, par Léo Larguier. Vol. in-18, 3 fr. 50. (Il a été tiré 15 ex. sur Hollande, à 10 fr.)

L'ESPOIR MERVEILLEUX, poèmes, par Victor-Emile Michelet. Vol. in-18, 3 fr. 50. (Il a été tiré 7 ex. sur Hollande, à 10 fr.)

L'ÉVOLUTION DU THÉATRE CONTEMPORAIN, par Alphonse Séché et Jules Bertaut, avec une préface par Emile Faguet et un index des noms cités.

LES PLUS BELLES PAGES DE STENDHAL (HENRI BEYLE) (*Journal — Henri Brulard — Souvenir d'Egotisme — Préfaces — Le Rouge et le Noir — La Chartreuse de Parme — Anecdotes italiennes — Anecdotes françaises — De l'Amour — Correspondance — Appendice : Notice R. Colomb — H. B. — Anecdotes et Curiosités stendhaliennes*), avec une notice de Paul Léautaud. Portrait gravé sur bois d'après Sœdermark. Vol. in-18, 3 fr. 50.

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS *dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et Mme d'Agoult*, par Léon Séché. Portrait d'Hortense Allart de Méritens d'après le tableau de Ducis. Portraits d'Antoine Arnault, de Chateaubriand, de Béranger, de Mme d'Agoult. Autographes de Talma, Marie-Joseph Chénier, Chateaubriand, Béranger et Mme d'Agoult. Vol. in-8, 7 fr. 50 (les ex. de luxe ont été souscrits).

LETTRES INÉDITES D'HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE, avec une Introduction et des Notes de Léon Séché. Portrait d'Hortense Allart de Méritens d'après le médaillon de David d'Angers, et autographe. Vol. in-8, 7 fr. 50.

§

**Le Sottisier universel.**

A ce sujet, les bruits les plus divers ont circulé. Les uns prétendent qu'il s'est suicidé, d'autres qu'il s'est volontairement donné la mort, ce qui revient à peu près au même. — *La Dépêche de Brest*, 22 janvier.

*Dernière heure.* — Sir Campbell Bannerman, ambassadeur d'Angleterre à Paris, etc. — *L'Intransigeant*, 18 janvier.

Brusquement il se leva... s'avança en oscillant comme un arbre que le vent fouette. — *Lecture pour tous*, janvier.

Il existe d'ailleurs contre Schmidt une preuve matérielle qui est accablante. On a pris une empreinte de sa mâchoire supérieure ; elle coïncide exactement avec les traces que les dents du misérable ont laissées sur la poitrine d'Antonie Glaesser. Les dents qui manquent n'avaient pas marqué. — *Le Journal*, 11 janvier.

L'autre projet, non officiel, est plus vaste. Il prévoit la création de trois escadres... deux pour le Pacifique, deux pour la Baltique, et pour la Mer Noire. On s'attend à ce que la Douma rejette ce projet extravagant dans les circonstances actuelles. — *La Gazette*, 14 janvier.

MERCVRE.

*Le Gérant* : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

# REVUE DES IDÉES

**ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE**

*Fondée le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois*

Direction : 12, avenue du Bois de Boulogne, à Paris

DIRECTEUR : ÉDOUARD DUJARDIN. RÉDACTEUR EN CHEF : REMY DE GOURMONT.

*Secrétaires de la Rédaction :* Georges Bohn, Lucien Corpechot & A. van Gennep.

**Sommaire du nº 49** (15 Janvier 1908).



Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance scientifique : philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, histoire, sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son but est de tenir un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme accessible à tous les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instrument de culture générale et éminemment synthétique, elle ne fait double emploi avec aucune autre publication.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| France, un numéro.... | 2 fr. » | | Union postale, un numéro.. | 2 fr. 25 |
| — un an....... | 20 fr. » | | — un an....... | 22 fr. » |
| — six mois..... | 11 fr. » | | — six mois.... | 12 fr. » |

*Envoi d'un spécimen sur toute demande accompagnée d'un timbre de 25 centimes.*

# MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme dans l'année six volumes**

---

**Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine**

---

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

*Epilogues* (actualité) : Remy de Gourmont.
*Les Poèmes* : Pierre Quillard.
*Les Romans* : Rachilde.
*Littérature* : Jean de Gourmont.
*Littérature dramatique* : Georg. Polti.
*Littératures antiques* : A.-Ferdinand Herold.
*Histoire* : Edmond Barthèlemy.
*Philosophie* : Jules de Gaultier.
*Psychologie* : Gaston Danville
*Le Mouvement scientifique* : Georges Bohn.
*Psychiâtrie et Sciences médicales* Docteur Albert Prieur.
*Science sociale* : Henri Mazel.
*Ethnographie, Folklore* : A. Van Gennep.
*Archéologie, Voyages* : Charles Merki.
*Questions juridiques* : José Théry.
*Questions militaires et maritimes* : Jean Norel.
*Questions coloniales* : Carl Siger.
*Questions morales et religieuses* : Louis Le Cardonnel.
*Ésotérisme et Spiritisme* : Jacques Brieu.
*Les Bibliothèques* : Gabriel Renaudé.
*Les Revues* : Charles-Henry Hirsch.
*Les Journaux* : R. de Bury.
*Les Théâtres* : Maurice Boissard.
*Musique* : Jean Marnold.
*Art moderne* : Charles Morice.
*Art ancien* : Tristan Leclère.
*Musées et Collections* : Auguste Marguillier.
*Chronique du Midi* : Paul Souchon.
*Chronique de Bruxelles* : G. Eekhoud.
*Lettres allemandes* : Henri Albert.
*Lettres anglaises* : Henry-D. Davray.
*Lettres italiennes* : Ricciotto Canudo.
*Lettres espagnoles* : Marcel Robin.
*Lettres portugaises* : Philéas Lebesgue.
*Lettres hispano-américaines* : Eugenio Diaz Romero.
*Lettres néo-grecques* : Démétrius Asteriotis.
*Lettres roumaines* : Marcel Montandon.
*Lettres russes* : E. Séménoff.
*Lettres polonaises* : Michel Mutermilch.
*Lettres néerlandaises* : H. Messet.
*Lettres scandinaves* : P. G. La Chesnais.
*Lettres hongroises* : Félix de Gerando.
*Lettres tchèques* : William Ritter.
*La France jugée à l'Étranger* : Lucile Dubois.
*Variétés* : X...
*La Curiosité* : Jacques Daurelle.
*Publications récentes* : Mercure.
*Echos* : Mercure.

**PRIX DU NUMÉRO**

**France : 1 fr. 25** *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

## *ABONNEMENT*

***Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre***

| France | | Étranger | |
|---|---|---|---|
| Un an | 25 fr. | Un an | 30 fr. |
| Six mois | 14 » | Six mois | 17 » |
| Trois mois | 8 » | Trois mois | 10 » |

**ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.**

**France : 65 fr.** | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

**France : 2 fr. 25** | **Etranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.